



1924



L'ART
DE CONSERVER
SA SANTÉ,
COMPOSÉ PAR
L'ÉCOLE DE SALERNE,
Traduction nouvelle
EN VERS FRANÇAIS,
PAR M. B. L. M.

Augmenté d'un Traité sur la Conservation de la Beauté des Dames, & de plusieurs autres Secrets utiles & agréables.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXXVII.



A

MONSIEUR

DU PERRON,

DOCTEUR

DE LA FACULTÉ DE MEDECINE

DE MONTPELLIER.

EPITRE.

AMI dont le ſavoir, fruit de vos longs travaux,
Pour moi de la cruelle Parque
Vient de ſuſpendre encor les funeſtes ciſeaux;
De ma reconnoiſſance acceptez cette marque.

Nous ſommes vous & moi diſciples d'Apollon ;
Il eſt le Dieu des Vers & de la Médecine ;
Et ſi de ſa lumiere il vous a fait un don
Pour connoître quels maux troublent notre machine ,
Et quel remede en peut retarder la ruine ,
Il m'admet quelquefois dans le ſacré Vallon.
C'eſt lui, n'en doutez point, c'eſt lui qui m'encourage
A réunir dans cet Ouvrage
L'agrément & l'utilité
Des attributs qu'en lui vanta l'antiquité.
Depuis ſix ſiecles admirée
L'Ecole de Salerne, ouvrage du bon ſens ;
*Fut par un plat * Boufon enfin défigurée.*
Pourroit-on s'étonner qu'après quatre-vingt ans ,
Cette informe copie, oubliée, ignorée,
N'ait plus aujourd'hui de Lecteur ?
Quel autre ſort mérite un pareil Traducteur ?
Du Rimeur goguenard telle eſt la négligence,
Qu'à moins que du Latin on n'ait l'intelligence,

---

* Le ſieur MARTIN, Médecin.

De ſon caquet énorme on tire peu de fruit.
Souvent loin de ſon but la rime le conduit :
Aux endroits les plus clairs ſa Muſe ne voit goute.

DU FOUR *vint après lui. Commentateur diffus,*
Par les vains ornemens qu'à ſon texte il ajoute,
Il fait de Médecine un pot-pourri confus ;
Etouffe ſon ſujet ſous de froids badinages,
Et pour rendre trois vers noircit juſqu'à dix pages.

Ce précieux tréſor dans leurs mains avili,
Tombe honteuſement dans un injuſte oubli.
Je voudrois, s'il ſe peut, en relever la gloire :
Tel eſt mon but ; voyez ſi j'y frappe, & jugez
Si par, quelque mot acceſſoire,
Du vrai texte les ſens ne ſont point trop changés :
Et comme en l'art d'autrui ſouvent on balbutie,
Permettez qu'à mon nom le vôtre s'aſſocie.
Plût au Ciel, docte ami, que, ſans trop me flatter,
Sans riſquer votre honneur, vous puſſiez adopter

Ces conseils, où je n'ai d'autre part que la
rime.
En ce cas du Public je croirois mériter
L'applaudissement unanime.

B. L. M.



PRÉFACE.

QUOIQUE ce Volume ſoit fort petit, il contient néanmoins la Traduction Françaiſe la plus complette de l'ouvrage connu ſous le nom de l'*Ecole de Salerne*. Les deux ſeules Traductions que j'en ai vu ne méritent guere ce nom. Celle de Martin n'eſt qu'une Paraphraſe de quelques Textes; & celle de du Four eſt un Commentaire qu'il eût beaucoup mieux fait de mettre en proſe.

La matiere dont il s'agit dans cet Ouvrage, eſt ſi éloignée de mes études ordinaires, qu'on s'étonnera, ſans doute, que je me ſois ingéré d'y toucher. Voici l'occaſion qui m'y a déterminé. Je ſentis au mois de Mars * les premieres attaques d'une infirmité très-douloureuſe, à laquelle une vie ſédentaire n'eſt que trop ſujette; réduit à garder quelque-temps la chambre, & n'ayant pas la tranquillité néceſſaire pour m'appliquer à quelque choſe de bien ſuivi, je tâchai de me diſtraire par des lectures proportionnées à mon état. Je n'avois

* 1748.

d'autre Edition de l'*Ecole de Salerne*, que celle de Martin, imprimée à Rouen en 1660. Je croyois que ce fut l'Ouvrage entier. Le ſtyle mauſſade du Traducteur me fit venir la penſée d'en rendre la lecture plus ſupportable, en le traduiſant de nouveau. J'en fis donc quelques articles. Je les communiquai à quelques amis, & ſur-tout à M. le Docteur du Perron, ſavant Médecin. Il m'aſſura très-poſitivement que j'avois parfaitement ſaiſi le véritable ſens de l'Auteur, & que les additions que l'amour de la clarté m'avoit forcé de faire à mon texte, étoient conformes à la ſaine doctrine. Sa candeur généralement reconnue, me convainquit que l'approbation étoit ſincere; je mis donc tout le texte que fournit Martin en état d'être lu en Français, plus agréablement que dans ſon Livre. Des perſonnes de la premiere diſtinction en ſouhaiterent des copies, & je pris des meſures pour l'impreſſion de cet Ouvrage.

Sur ces entrefaites, je recouvrai ailleurs pluſieurs vers cités de l'Ecole de Salerne, & qui ne ſe trouvoient point dans mon édition. Je les recueillis & les rendis comme le reſte; mais je ne ſavois où les ranger, L'Edition de du

Four en 1671 me tomba heureuſement entre les mains. J'eus auſſi occaſion de voir celle de Curion, faite à Francfort en 1612; on me procura enfin celle de René Moreau, à Paris, en 1673. Je me ſuis ſervi de celle de du Four pour l'arrangement du texte, qui y eſt plus plein que dans les autres, & toutes m'ont été utiles pour lui rendre ſa ſimplicité originale.

Il eſt naturel de croire qu'après que Jean de Milan eût donné ſon Ecole de Salerne, d'autres firent de pareils vers ſur les matieres qu'ils auroient voulu trouver dans ſon Livre ; & qu'ainſi l'Ouvrage, à force de paſſer par bien des mains, s'eſt inſenſiblement groſſi.

J'ai peine à croire que des Médecins de Salerne ſe ſoient aviſés de marquer les bonnes & les mauvaiſes qualités de la bierre, breuvage qui eſt preſque inconnu au Royaume de Naples. Je ſoupçonne que quelque médecin Allemand, ou des Pays-Bas, ou Anglais, y a inſéré cet article en faveur d'une boiſſon dont ſe ſervoient ſes compatriotes. Quoique je ne croie pas que ce morceau ſoit du Texte original, je n'ai pas laiſſé de le traduire

en faveur des peuples chez qui la bierre est commune. Il en est de même de plusieurs autres matieres qui ont tout l'air d'avoir été ajoutées après-coup.

J'ai pris la liberté d'être plus court sur la saignée que ne l'est le Texte donné par du Four. Mais mon but n'est pas d'instruire les Chirurgiens sur la maniere de saigner ; & ce qui est dit dans l'Original en un seul Vers, sur la saignée de la *Salvatelle*, auroit eu besoin d'un commentaire pour être entendu. De même la compresse, la ligature, la profondeur plus ou moins grande, l'ouverture de la veine, &c. sont les affaires du Chirurgien ; & ce ne sont point des détails propres à être mis en Vers, ni dont il faille charger la mémoire d'un galant homme, qui ne veut savoir de Médecine que ce qu'il en faut pour la conservation ou pour le rétablissement de sa santé.

C'est par un autre motif que je me suis dispensé de traduire le calcul des os, des dents & des veines du corps humain.

Ossibus ex denis bis centenisque novenis
Constat homo ; denis bis dentibus & duodenis ;
Ex tercentenis decies sex quinqueque venis.

L'Ecole de Salerne, supposé que ces

trois Vers en ſoyent véritablement, compte dans l'homme deux cens dix-neuf os, trente-deux dents & trois cens ſoixante & cinq veines. Les Anatomiſtes modernes en donnent des calculs bien différents; pourquoi traduire une fauſſe énumération?

Ce qui regarde les quatre tempéramens manque abſolument à l'édition de René Moreau, & par conſéquent à celle de Martin. Ce n'eſt pas le plus mauvais du Livre : ainſi je l'ai mis en ſon lieu. Il paroît que ces vers ont été faits à pluſieurs repriſes; car chaque article d'un tempérament commence par le pluriel, & dans chacun il y a une fin où l'on parle au ſingulier. Cela fait connoître que ce qui eſt au ſingulier eſt ajouté après coup par quelqu'un qui s'eſt peu ſoucié de le lier avec ce qui précede.

J'ai tâché de tenir un certain milieu entre le triſte & le boufon. La matiere d'elle-même n'eſt pas fort divertiſſante. J'ai donc cru pouvoir profiter quelquefois de l'occaſion, pour dérider le front du Lecteur, ſans trop m'écarter du texte. On verra qu'en bien des endroits j'ai ſacrifié le Poëte au Médecin, & que la fidélité qui con-

vient à un interprete, l'a emporté sur la tentation de faire un vers harmonieux, & de rimer richement aux dépens de la vérité du précepte. Il y a des sujets qui ne veulent être ornés que jusqu'à un certain point.



L'ÉCOLE



L'ECOLE DE SALERNE,

DÉDIÉE AU ROI D'ANGLETERRE.

§. I.

PRÉCEPTES GÉNÉRAUX DE LA SANTÉ.

ANglorum Regi scribis Schola tota Salerni.
Si vis incolumen, si vis te reddere sanum,
Parce mero, cœnato parum, non sit tibi vanum
Surgere post epulas, somnum fuge meridianum;
Ne mictum retine, ne comprime fortiter anum;
Curas tolle graves, irasci crede profanum;
Hæc bene si serves, tu longo tempore vives.

AU Roi d'Angleterre, salut.
Toute l'Ecole de Salerne

En ce court écrit a pour but
De lui tracer comment il faut qu'il ſe gouverne,
S'il veut ſe garantir de toute infirmité
Et vivre en parfaite ſanté.
Buvez peu de vin pur; le ſoir ne mangez guere;
Faites de l'exercice après chaque repas.
Dormir ſur le dîner, c'eſt l'uſage ordinaire,
Toutefois ne le ſuivez pas.
Quand vous ſentez que la nature
Veut vous débarraſſer d'une matiere impure,
Ecoutez ſes conſeils, ſecondez ſes efforts;
Loin de vous retenir, vîte de cette ordure,
Le plutôt qu'il ſe peut, délivrez votre corps.
Fuyez les ſoins fâcheux, par eux le ſang s'altere;
Comme un poiſon funeſte évitez la colere.
En obſervant ces points, comptez que de vos jours
Un régime prudent prolongera le cours.

---

§. II.

MOYENS DE SE PASSER DE MÉDECIN.

SI tibi deficiant Medici, Medici tibi fiant
Hæc tria: mens hilaris, requies moderata, diæta.

S'IL n'eſt nul Médecin près de votre perſonne,

Qui dans l'occasion puiſſe être conſulté,
En voici trois que l'on vous donne :
Un fond de belle humeur, un repos limité,
Et ſur-tout la ſobriété.

§. III.

Du Choix de l'Air.

AEr ſit purus, ſit lucidus & benè clarus;
nfectus per ſe, nec olens fœtore cloacæ,
lteriuſque rei corpus nimis inficientis.

D'Un Air pur & ſerein connoiſſez l'avantage :
y faut, s'il ſe peut, choiſir votre ſéjour.
'un égout, d'un marais craignez le voiſinage ;
ogez loin des vapeurs qui regnent à l'entour.

§. IV.

E pas trop boire d'eau dans le repas.

Otus aquæ ſumptus, comedenti incommoda præſtat ;
Hinc friget ſtomachus, crudus & indè cibus.

DAns vos repas, ne buvez point d'eau claire ;

Il en provient trop d'incommodités ;
L'eſtomac refroidi mal-aiſément digere,
Et ce qu'on mange alors laiſſe des crudités.

---

§. V.

Utilité de se laver souvent les mains.

Lotio poſt menſam tibi confert munera bina :
Mundificat palmas & lumina reddit acuta.
Si fore vis ſanus, ablue ſæpe manus.

En ſortant de table, l'uſage
Veut que vous laviez les mains.
La netteté ſied bien : les yeux rendus plus fins
Sont de cette pratique un ſecond avantage.
Laver ſouvent les mains, eſt une propreté
Qui contribue à la ſanté.



§. VI.

SUR LE CHOIX ET LES MARQUES DU BON VIN.

VIna probantur odore, ſapore, nitore, colore:
Si bona vina cupis, quinque plaudentur in illis;
Fortia, formoſa, & fragantia, frigida, friſca.

QUANT au vin, ſur le choix, voici notre doctrine:
Buvez-en peu; mais qu'il ſoit bon.
Le bon vin ſert de médecine,
Le mauvais vin eſt un poiſon.
Point de vins frelâtés, ils gâtent la poitrine:
Un vin frais, naturel, pétillant, gracieux,
Doit flatter le palais, l'odorat & les yeux.

§. VII.

DES VINS DOUX ET BLANCS.

COrpora plus augent tibi dulcia, candida vina.

LE vin bourru chatouille ; on le boit avec joie ;
Il engraiſſe, il eſt nourriſſant ;
Mais craignez qu'il n'opile ou la rate ou le foie,
Par le trop long ſéjour qu'il y fait en paſſant.
D'un vin blanc, clair, fin, le mérite
Conſiſte en ce qu'il paſſe vîte.

---

§. VIII.

Du Vin rouge.

SI vinum rubrum nimium quandoque bibatur,
Venter ſtipatur, vox limpida turbificatur.

BEAUCOUP plus lent en ſes progrès,
Le vin rouge bu par excès,
Porte un ſuc aſtringent au ventre qu'il reſſerre ;
Il le rend dur comme une pierre ;
Et c'eſt de toutes les boiſſons
Celle qui d'une voix gâte plutôt les ſons.



§. IX.

DES EFFETS ET DES MARQUES DES BONS VINS.

Gignit & humores melius vinum meliores.
Si fuerit nigrum, corpus reddit tibi pigrum;
Vinum ſit clarum, ſubtile, vetus, maturum,
Ac bene lymphatum, ſaliens, moderamine ſumptum.

Toujours aux meilleurs vins donnez la préférence,
Ils produiſent toujours les meilleurs humeurs.
Mépriſez un vin noir, épais, ſans tranſparence,
Il envoie au cerveau de groſſieres vapeurs;
Il charge l'eſtomac, cauſe des peſanteurs,
Et rend ſujet à la pareſſe.
Choiſiſſez, pour bien faire, un vin mûr, un vin vieux,
Un clairet pétillant, dont la délicateſſe
Tienne en effet au goût ce qu'il promet aux yeux:
Tempérez-en par l'eau l'eſprit trop furieux;
Encore, en le buvant, conſultez la ſageſſe.



§. X.

Du Mout.

PRovocat urinam Mustum, citò solvit, & instat.

LE mout où le nître domine,
Gonfle, purge & chasse l'urine.

§. XI.

Mauvais effets du Mout.

IMpedit urinam Mustum, solvit citò ventrem.
Hepatis Emphraxim, (1) *splenis generat, lapidemque.*

IL est un autre mout de nitre moins chargé:
Il gonfle l'estomac, fait aller à la selle;
Ce mout par qui le ventre est assez bien purgé,
Engorge foie & rate, & donne la gravelle.

[1] Mot Grec qui signifie *obstruction.*

§. XII.

De la Soupe au Vin.

Bis duo vipa (1) *facit, mundat dentes, dat acutum*
Visum, quod minus est implens, minuens quod abundat,
Ingeniumque acuit; replet, minuit tamen offa.

Soupe au Vin, autrement la soupe au perroquet,
A plus d'un merveilleux effet:
Elle embellit les dents, elle éclaircit la vue;
Dans les vaisseaux qu'elle refait,
Aisément elle s'insinue.
Les humeurs abondoient; elle les diminue,
Et vous forme un sang plus parfait.

DE LA SOUPE.

Ne méprisez point le potage,
Rien ne vous nourrit davantage,
Ni ne fournit des sucs meilleurs,
Pour prévenir l'amas des mauvaises humeurs.

---

[1] Mot formé de la premiere syllabe de *Vinum* & de celle de *Panis*; pour dire *du Pain trempé dans*

§. XIII.

Remede pour ceux qui ont trop bu de Vin au Souper.

SI nocturna tibi noceat potatio vini,
Matutinâ horâ rebibas, & erit medicina

SI, pour avoir trop bu la veille,
Votre estomac est dérangé,
Ayez dès le matin recours à la bouteille,
Vous serez bientôt soulagé;
Par ce remede bien purgé,
Aux maux de cœur, aux maux de tête,
Vous donnerez un prompt congé,
En prenant du poil de la bête.

§. XIV.

Des choses qui corrigent la Boisson.

SAlvia cum Rutâ faciunt tibi pocula tutâ:
Adde rosæ florem, minuunique potenter amorem.

LA Sauge & la Rue ont le don
De rendre ſaine une boiſſon.
Si l'on y joint la fleur de roſe,
Rien ne tempere mieux l'ardeur que l'amour
cauſe.

---

§. XV.

DU CHOIX DE LA BIERRE.

NOn acidum ſapiat cereviſia, ſit benè clara,
Ex granis benè coćta bonis, ſatis ac veterata,
De quâ potetur, ſtomachus non indè gravetur.

POUR avoir dans la Bierre un breuvage bien
ſain,
Qu'elle n'ait point d'aigreur, qu'elle ſoit claire
& belle,
Bien cuite & faite d'un bon grain,
Ni trop vieille, ni trop nouvelle.



§. XVI.

Effets de la Bierre et du Vinaigre.

Crassos humores nutrit cerevisia, vires
Præstat, & augmentat carnem, generatque cruorem,
Provocat urinam, ventrem quoque mollit & instat.
Infrigidat modicum, sed plus desiccat acetum.
Infrigidat, macerat, melanch. dat, sperma minorat,
Siccos infestat nervos, & pinguia siccat.

Ce que la Bierre a de mauvais,
C'est que par un suc trop épais
Elle nourrit l'humeur grossiere;
Car on sait d'ailleurs que la Bierre
Rend charnu, fortifie, & même elle fournit
Beaucoup plus de sang qu'on ne pense,
Fait uriner en abondance,
Enfle le ventre, & l'amollit,
Et modérément rafraîchit.

Du Vinaigre le trop d'usage
Refroidit, desseche, amaigrit,
Et fait qu'un pauvre Epoux, dont le suc dépérit,

Néglige la paix du ménage.
Le Vinaigre corrompt, change un tempérament,
Le rend atrabilaire, & produit un ravage
Qui des nerfs desséchés trouble le mouvement.

§. XVII.

DES ALIMENTS QUI SONT DE BONNE ET LEGERE NOURRITURE.

OVa recentia, vina rubentia, pinguia jura,
Cum similâ purâ, Naturæ sunt valitura.

CHOISISSEZ une nourriture
Simple, & conforme à la nature.
Mangez de bons œufs frais, n'en perdez point le lait;
Prenez de forts bouillons, buvez du Vin clairet.
Fine fleur de froment, & mêts de cette espece,
Vous feront arriver à l'extrême vieillesse.



§. XVIII.

Des Viandes qui nourrissent et engraissent.

Nutrit & impinguat triticum, lac, caseus infans,
Testiculi, porcina caro, cerebella, medulla,
Dulcia vina, cibus gustu jucundior, ova
Sorbilia, & ficus maturæ, uvæque recentes.

Vous manque-t-il de l'embonpoint;
En ce cas ne négligez point
L'usage du froment, le porc frais, la moëlle,
Le fromage nouveau, les roignons, la cervelle;
Les vins doux, l'œuf mollet, les chairs d'un jus exquis,
Figues mûres, raisins nouvellement cueillis,
Vous feront une graisse & saine & naturelle.



§. XIX.

DES VIANDES MÉLANCOLIQUES.

PErsica, poma, pyra, lac, caseus, & caro salsa,
Et cervina caro, & leporina, caprina, bovina,
Atra hæc bile nocent, suntque infirmis nocitura.

ABSTENEZ-vous du fruit, & laissez l'abricot,
La pêche, là pomme & la poire,
Le fromage, le lait, le salé qui fait boire,
Liévre, cerf, bœuf, chevre; en un mot,
Tout ce qui peut en vous nourrir la bile noire.

§. XX.

IL NE FAUT POINT CHARGER L'ESTOMAC.

TU nunquam comedas, stomachum nisi noveris aptè
Purgatum, vacumque cibo quem sumpseris antè.
Ex desiderio id poteris cognoscere certo.
Hæc sint signa tibi subtilis in ore dietæ.

POUR manger, attendez que l'eſtomac ſoit
vuide.
S'il n'a point digéré votre dernier repas,
D'un ſurcroit de travail ne le fatiguez pas.
Bornez-vous au beſoin; n'ayez point d'autre
guide.

---

§. XXI.

BONS ET MAUVAIS EFFETS DE LA FAIM ET DE LA SOIF.

NOn bibe non ſitiens, & non comedas ſaturatus.
Eſt ſitis atque fames moderata bonum medicamen.
Si ſuper excedunt, important ſæpe gravamen.

NE buvez point ſans ſoif. Quand l'eſtomac
eſt plein,
Attendez, pour manger, le retour de la faim.
Et la ſoif & la faim, dans un degré modique,
Sont, contre bien des maux, le meilleur ſpécifique.
Mais de ces deux beſoins l'excès eſt dangereux;
Il en peut provenir mille accidents fâcheux.

§. XXII.

AVANTAGES DE LA SOBRIÉTÉ.

Pone gulæ metas, ut ſit tibi longior ætas;
Ut Medicus fatur, parcus de morte levatur.

SUr le manger & ſur le boire
Réprimez l'appétit, uſez-en prudemment.
L'homme ſobre plus tard arrive au monument.
Un docte Médecin l'a dit, on peut l'en croire.

§. XXIII.

DES ŒUFS.

Si ſumes ovum, molle ſit atque novum.
Singula poſt ova, pocula ſume nova.

Si vous mangez un œuf, qu'il ſoit frais & mollet,
Et ſur chaque œuf buvez un trait.



§. XXIV.

Du Fromage et des Noix.

Post pisces nux sit, post carnes caseus adsit.
Unica nux prodest, nocet altera, tertia mors est.

Qu'aux viandes pour dessert succede le fromage.
Qu'au poisson succede la noix.
Une seule suffit ; deux sont trop : l'homme sage
Se garde bien d'en manger trois.

§. XXV.

Il faut régler ses repas suivant la saison de l'année ou l'on est.

Temporibus veris modicum prandêre juberis.
Sed calor æstatis dapibus nocet immoderatis.
Autumni fructus caveas, ne sint tibi luctus.
De mensa sume quantùm vis tempore brumæ.

Au retour des Zéphirs, sobre en vos alimens,
Ne vous empifrez point de trop de nourriture ;

Et ſongez qu'alors la Nature
Des plantes & du corps excite les ferments.
Quiconque mange outre meſure
Durant les chaleurs de l'été,
Eſt l'ennemi de ſa ſanté.
Ménagez-vous pendant l'automne,
Et ne vous fiez point aux pieges de Pomone.
L'hiver vous met en ſûreté :
Suivez votre apétit en toute liberté.

---

§. XXVI.

BOIRE EN MANGEANT, ET NE PAS BOIRE ENTRE LES REPAS.

INter prandendum ſit ſæpè parùmque bibendum.
Ut minùs ægrotes, non inter fercula potes.

VOULEZ-vous qu'un dîner ſoit ſain & profitable;
Ne mangez point à ſec, humectez en buvant,
Mais à petits coups & ſouvent.
Autant qu'il faut, buvez à table :
Mais pour vous bien porter, entre les deux repas,
Sans grand beſoin, ne buvez pas.

§. XXVII.

Des Qualités du bon Pain.

„ *Panis non calidus, nec ſit nimis invete-*
ratus,
„ *Non bis decoctus, non in ſartagine frixus."*
Sed fermentatuſque, oculatuſque ac benè coctus.
Et ſalſus modicè ex granis validis electus.
Non comedas cruſtam, choleram quia gignit
aduſtam.
Purus ſit, ſanus; non talis ſit tibi vanus.

De votre table il faut exclure
Le pain ſortant du four, & le pain qui moiſit,
Le biſcuit ſec, les pâtes en friture.
En fait de pain, le ſage le choiſit
D'un bon grain, peu ſalé, bien paîtri, la levure
Y doit toujours par la cuiſſon
Produire des yeux à foiſon.
Une croûte trop ſeche engendre trop de bile.
Préférez-lui la mie, à broyer plus facile.
Que le pain ſoit bien cuit, léger, d'un bon levain.
S'il n'eſt point tel, il n'eſt pas ſain.

§. XXVIII.

DES DIVERSES MANIERES D'APPRÊTER LES VIANDES.

LIxa fovent, ſed frixa nocent, aſſata coercent,
Acria purgant, cruda ſed inflant, ſalſaque ſiccant.

QUANT aux viandes, ſur-tout retenez pour principe,
Que le bouilli tout ſimple aiſément digéré,
A tout ragoût doit être préféré.
La friture eſt mal-ſaine, & le rôti conſtipe.
L'âcre purge, le cru fait enfler & groſſit:
Le ſalé deſſeche & maigrit.

§. XXIX.

DE LA CHAIR DE PORC.

EST porcina caro ſine vino pejor ovinâ;
Si vinum tribuis, tunc eſt cibus & medicina.
Carnes porcinæ cum cæpis ſunt medicinæ.

LA chair de porc n'eſt jamais bonne,
Si le bon vin ne l'aſſaiſonne.
Sans vin, loin que ce porc ſoit bon,
Il vaut bien moins que le mouton.
Avec cette liqueur j'opine
Pour qu'on en mange librement.
Il purgera bénignement:
Ajoutez-y l'oignon, c'eſt une médecine.

---

§. XXX.

De la chair de Veau.

SUnt nutritivæ multùm carnes vitulinæ.

CHair de veau, ſoit dit en paſſant,
Eſt un manger fort nourriſſant.

---

§. XXXI.

Des intestins du Cochon.

ILia porcorum bona ſunt, mala ſed reliquorum.

DEs veaux on mange les tripailles;
Le cochon eſt le ſeul, entre les animaux,
Dont on eſtime les entrailles
Aſſez pour les compter entre les bons morceaux.

§. XXXII.

Du cœur, de la rate et des rognons.

COrda ſuillarum ſunt auctio triſtitiarum.
Splen quoque ſpleniticis eſt manſus ſæpè ſalubris;
Diſſuadentur edi renes, niſi ſolius hædi.

DU porc le cœur attriſte & cauſe bien des maux.
Et la rate, tout au contraire,
Contre les maux de rate eſt ſouvent ſalutaire.
Ne mangez de roignons que ceux des ſeuls chevreaux.



§. XXXIII.

Des Oiseaux bons a manger.

Sunt bona gallina, capo, turtur, ſturna, columba,
Quiſcula cum merulâ, phaſianus, & ortygometra,
Frigellus, perdix & otis, tremuluſque amarellus.

Mangez la poule, le chapon,
La tourterelle, le pigeon,
La caille, le faiſan, la tendre gelinote,
Le merle, la perdrix, le pluvier, le pinçon,
Et la ſarcelle qui barbotte.

§. XXXIV.

Du Canard.

O! fluvialis Anas, quantâ dulcedine manas!
Si mihi caviſſem, ſi ventri fræna dediſſem
Febres quartanas non renovaſſet anas.

Un canard de riviere avec ſoin apprêté,
Flatte un goût délicat : j'ai fait l'expérience

Des

Des maux qu'en le mangeant cauſe l'intempé-
rance.
Il faut de la ſobriété :
Je ſais que quand on s'en écarte,
Les horreurs de la fievre quarte
Sont les triſtes effets de cette volupté.

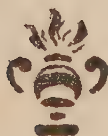
---

§. XXXV.

De l'Oie.

Auca ſitit Coûm menſis, campis Acheloûm.
Auca petit Baccum mortua, viva locum.

L'Oie eſt un animal ſtupide,
Qui doit être ſans ceſſe en un ſéjour humide :
Il la faut abreuver, l'axiôme eſt certain :
Vive elle veut de l'eau, morte elle veut du vin.



§. XXXVI.

Des entrailles de quelques Animaux.

EGeritur tardè cor, concoquitur quoque durè.
Sic quoque ventriculus. Tamen exteriora probantur.
Reddit lingua bonum nutrimentum medicinæ.
Concoctu eſt facilis pulmo, citò labitur ipſe.
Eſt melius cerebrum gallinæ quàm reliquorum.

DU cœur il faut que je proſcrive
La chair indigeſte & maſſive;
Le ventricule également
Se digere malaiſément:
La langue plus tendre & plus fine,
De l'aveu de la Médecine,
Eſt un aſſez bon aliment;
Le poumon ſe digere & paſſe promptement.
Toute cervelle eſt nourriſſante;
Celle de poule eſt excellente.



§. XXXVII.

Du Foie.

CEssat laus hepatis, nisi gallinæ vel anatis.

DU canard, du poulet, le foie est délicat,
Des autres on fait moins d'état.

§. XXXVIII.

Des Poissons en général.

SI pisces molles sunt, magno corpore tolles.
Si pisces duri, parvi sunt plus valituri.

A l'égard des poissons, telle est notre doctrine.
Des poissons durs ou mous les choix sont différents.
Des mous, préférez les plus grands;
Des durs les plus petits; la chair en est plus fine.



§. XXXIX.

Des Poissons e particulier.

Lucius & perca, saxaulis & albica, tinca,
Plagisia & gornus, cum carpâ, galbio, trutta,
Grata dabunt pisces hi præ reliquis alimenta.

La truite, le brochet, la carpe, le saumon,
La tanche, le rouget, la perche, le goujon,
La saule, la merlue, la plie & la limande,
Avec une sauſſe friande,
Font moins regretter les jours gras;
Chacun dans la saison fournit d'assez bons plats.

§. XL.

De l'Anguille et du Fromage.

Vocibus anguillæ sunt parvæ, si comedantur.
Qui physicen non ignorant, hoc testificantur.
Caseus, anguillæ sunt pravæ si comedantur,
Ni tu sæpè bibas, & rebibendo bibas.

L'Anguille avec la voix ne sympathise pas.

Les plus grands Médecins s'accordent ſur ce cas.
Des anguilles & du fromage
Manger trop, cauſe du dommage;
Mais ſi vous en mangez, d'abord
Il faut les arroſer & boire un rouge bord.

§. XLI.

Des Saveurs et de leurs Qualités.

Hi fervore vigent tres : ſalſus, amarus, acutus.
Alget acetoſus, ſic ſtipans (1) *ponticus, atque*
Unctus & inſipidus dulcis dant temperamentum.

De ce que produit la nature
Pour remede ou pour nourriture,
On peut, par la ſimple ſaveur,
Reconnoître aiſément le froid ou la chaleur.
Le ſalé, l'amer, l'âcre échauffent; au contraire
Toute choſe aigre rafraîchit:
L'âpre reſſerre & rétrécit.
L'inſipide & le doux font un ſuc ſalutaire,
Qui purifie, humecte, & d'un commun aveu,
Entre les deux excès tient un juſte milieu.

(1) *Auſtere, aſtringent.*

§. XLII.

Recette pour les Sausses.

SAlvia, ſal, vinum, piper, allia, petroſelinum.
His bona ſit ſalſa, niſi ſit commixtio ſalſa.

POur vous faire une ſauſſe aiſée, appétiſſante,
Prenez ſauge, perſil, ail, poivre, ſel & vin;
Mettez-en de chacun la doſe ſuffiſante:
Cet aſſaiſonnement eſt ſain.

§. XLIII.

Du Sel.

VAs condimenti præponi debet edenti.
Sal virus refugat rectè, inſipidumque ſaporat;
Nam ſapit eſca malè, quæ datur abſque ſale.
Urunt res ſalſæ viſum, ſemenque minorant,
Et generant ſcabiem, pruritum ſive rigorem.

SUr la table, outre la ſauciere,

Ayez devant vous la ſaliere;
Toute viande ſans ſel n'a ni goût, ni ſaveur.
Il chaſſe le venin, corrige la fadeur.
Mais l'excès eſt à craindre, il affoiblit la vue,
Et qui plus eſt, il diminue
Ce tréſor onctueux, ce baume ſouverain,
Qui répare le genre humain.
Autre effet de l'abus: tout homme qui trop ſale,
A le cuir ſujet à la gale.

---

§. XLIV.

Du Souper.

Ex magnâ cœnâ ſtomacho fit maxima pœna.
Ut ſis noƈte levis; ſit tibi cœna brevis:
Cœna brevis vel cœna levis, fit rarò moleſta;
Magna nocet, medicina docet, res eſt manifeſta.

Si vous voulez le lendemain
Vous lever léger, frais & ſain,
Vous devez fuir comme la peſte
Ces ſoupers d'apparat, où l'exemple ſéduit.
On boit avec excès les deux tiers de la nuit.
On force l'eſtomac. Une douleur funeſte
En eſt preſque toujours le déplorable fruit.
A ſouper point de gourmandiſe;

En mangeant peu le ſoir, vous vous porterez
mieux :
Le Médecin l'aſſure; & ſans qu'il vous le diſe,
Cette vérité ſaute aux yeux.

---

§. XLV.

COMMENCER LE REPAS PAR BOIRE.

UT vites pœnam, de potibus incipe cœnam.

BUvez en commençant; vous ſuivrez un uſage
Qui ne peut être que fort ſage.
Par un verre d'abord l'œſophage arroſé,
A ce qu'on mange enſuite ouvre un paſſage aiſé.



§. XLVI.

NE POINT CHANGER LE RÉGIME AUQUEL LE CORPS EST ACCOUTUMÉ.

OMnibus assuetam jubeo servare diætam,
Quod sit esse probo, nisi sit mutare necesse.
Hippocrates testis, quoniam sequitur mala pestis.
Fortior hæc meta medicinæ certa diæta.

AVEZ-VOUS constamment suivi quelque régime;
L'habitude est formée, il faut la respecter;
Sans une cause légitime
On ne doit point s'en écarter.
Quand la borne est posée, y toucher c'est un crime,
Qui souvent coûte cher à qui l'ose attenter.
De tout déréglement le corps est la victime.
Le divin Hippocrate a déduit prudemment
Le tort qu'à la santé fait un dérangement.
Que si vous méprisez son avis salutaire,
Tant pis pour vous, c'est votre affaire;
Mais ce ne sera pas sans doute impunément.



§. XLVII.

Du Régime a prendre.

Quale, quid & quandò, quantum, quoties, ubi, dando
Ista notare cibo debet Medicus benè doctus;
Ne malè conveniens ingrediaris iter.

Dès le commencement c'est au Médecin sage
De prescrire la quantité,
Le choix, le temps, la qualité
Des alimens dont vous ferez usage,
De peur qu'en vous d'abord un triste égarement
Ne gâte sans retour un bon tempérament.



§. XLVIII.

Des Œufs.

NOn vult mentiri qui vult pro lege teneri
Quod bona ſunt ova candida, longa, nova.
Hæc tria ſunt norma, (1) vernalia ſunt meliora.

ON tient pour regle invariable
Que tous les œufs, pour être bons,
Doivent être frais, blancs & longs;
Mais l'œuf de poule eſt préférable.

§. XLIX.

Du Lait.

LAc ethicis ſanum caprinum, poſt camelinum,
Ac jumentinum plus omnibus eſt aſininum.
Plus nutritivum vaccinum, ſic & ovinum.
Si febriat, caput aut doleat, non eſt benè ſanum.

AUx gens que pas à pas conduit vers le tombeau

(1) Des œufs pondus dans la maiſon.

La phtisie ou la fievre lente,
On ordonne le lait de chevre ou de chameau,
Ou celui de jument comme chose excellente;
Mais si d'une migraine on ressent les douleurs;
Si sur le corps la fievre exerce ses rigueurs,
Du lait apprenez que l'usage
Fait moins de bien que de dommage.

---

§. L.

Du Beurre et du petit lait.

Lenit & humectat, solvit, sinè febre butirum.
Inciditque, lavat, penetrat, mundat quoquè serum.

Le beurre aux fiévreux interdit,
Par son baume onctueux, lâche, humecte, adoucit.
Le petit lait pénetre, incise, ouvre la voie,
Lave & fond les humeurs des vaisseaux qu'il nettoie.



§. LI.

Du Fromage.

Caseus est gelidus, stipans, crassus, quoquè durus,
Caseus & panis sunt optima fercula sanis.
Si non sunt sani, tunc illum haud jungito pani.

Le fromage est froid, dur, astringent & grossier,
Avec d'excellent pain il faut l'associer.
Quand on le mange avec régime,
C'est un fort bon manger pour qui se porte bien.
Pour un estomac cacochime,
Tout bon qu'il est, il ne vaut rien.

§. LII.

Des Noix, des Poires et des Pommes.

Adde pyro potum. Nux est Medicina veneno.
Fert pyra nostra pyrus, sinè vino sunt pyra virus:
Si pyra sunt virus, sit maledicta pyrus.
Dum coquis, antidotum pyra sunt, sed cruda venenum.

Cruda gravant ſtomachum, relevant ſed cocta gravatum.
Poſt pyra da potum, poſt pomum vade cacatum.

LA Noix, dont j'avertis qu'il faut ne manger guere,
Eſt bonne à l'eſtomac, conforte ce viſcere;
Elle corrige le venin.
La poire ne vaut rien ſans vin.
Si vous la mangez en compote,
C'eſt un excellent antidote.
Mais Poire crue eſt un poiſon.
Vous pouvez là-deſſus régler votre conduite.
Crue, elle charge trop l'eſtomac; étant cuite,
Elle y porte la guériſon.
Quand on a mangé de la Poire,
Que le premier ſoin ſoit de boire.
Après la Pomme allez en quelque lieu ſecret,
Où vous puiſſiez en paix laiſſer votre paquet.

---

§. LIII.

Des Mures.

MOra ſitim pellunt, recreant cum faucibus uvam.

LA Mûre déſaltere, & ſa douceur aigrette
Récrée également le goſier, la luette.

§. LIV.

Des Cerises.

Cerasa si comedas, faciunt tibi grandia dona.
Expurgant ſtomachum, nucleus lapidem tibi tolit.
Hinc melior toto corpore ſanguis ineſt.

La Ceriſe a pour la ſanté
Plus d'une bonne qualité.
C'eſt un des meilleurs fruits que produiſe la terre;
Il purge l'eſtomac, il forme un ſang nouveau :
Et l'amande qu'on trouve en caſſant ſon noyau,
Délivre les reins de la pierre.

§. LV.

Des Prunes.

Frigida ſunt, laxant, multùm proſunt tibi pruna.

Fraîche ou ſeche la Prune offre un double profit,
Car elle lâche & rafraîchit.

§. LVI.

Des Pêches et des Raisins.

Persica cum musto vobis datur ordine justo
Sumere. Sic est mos, nucibus sociando racemos.
Passula non spleni, tussi valet, est bona reni.
Utilitas uvæ sine granis & sine pelle,
Dat sedare sitim jecoris, choleræque colorem.

L'Ordre en est établi, la raison nous le prêche;
Il faut du vin avec la Pêche.
A la noix joignez les Raisins.
Le Raisin sec à la rate est contraire;
Aux poumons il est salutaire.
Contre la toux, contre les maux des reins,
C'est un remede très-facile.
Outre qu'on en fait de bons vins,
On peut encor le rendre utile,
Pour un foie échauffé, contre une ardeur de bile;
Enlevez-en la peau, tirez-en les pepins.



§. LVII.

DES FIGUES.

PEctus lenificant Ficus, ventremque relaxant,
Seu dantur crudæ, seu cum fuerint benè coctæ.
Nutrit & impinguat, varios curatque tumores,
Scropha, tumor, glandes, ejus cataplasmate cedunt;
Junge papaver ei, confracta foris trahit ossa.

CRue ou cuite la Figue est un fruit des meilleurs.
Elle nourrit, engraisse, & sert en médecine;
Elle lâche le ventre, adoucit la poitrine,
Et guérit beaucoup de tumeurs.
Pour les glandes, l'abcès, même les écrouelles,
Son cataplasme a fait les cures les plus belles.
Joignez-y le pavot, elle aura la vertu
De retirer des chairs un éclat d'os rompu.



§. LVIII.

Mauvais effets de l'excès des Figues.

PEdiculos, veneremque facit, sed cuilibet obstat.

QUoique la Figue soit si bonne,
Gardez-vous bien d'en faire excès.
Je ne le conseille à personne;
Voici quels en sont les effets.
Son suc engendre d'ordinaire
Une humeur qui dispose au mal pédiculaire,
Met un pauvre homme en rut, l'excite à des efforts;
Qui dans peu ruinent le corps.

§. LIX.

Des Nefles.

MUltiplicant mictum, ventrem dant escula strictum,
Mespila dura placent, sed mollia sunt meliora,

A bien vuider les eaux la nefle eſt diligente,
Pour le ventre elle eſt reſtringente.
Encor ferme elle plaît ; mais pour votre ſanté,
Elle eſt toujours meilleure en ſa maturité.

---

§. LX.

Des Pois.

PIſum laudandum nunc ſumpſimus, ac reprobandum?
Eſt inflativum cum pellibus atque nocivum.
Pellibus ablatis ſunt bona piſa ſatis.

FAut-il louer les pois, ou faut-il qu'on les blâme ?
Ce légume en ſa peau n'eſt pas ſain, il enflamme.
Otez-la lui : ſans nul danger,
Ce légume ſe peut manger.



§. LXI.

DES FEVES.

MAnducare fabam caveas, parit illa podagram.

JAmais la feve ne fut bonne
Pour ceux que la goutte affoiblit :
On tient même qu'elle la donne ;
Plus d'un ſavant auteur l'a dit.

§. LXII.

DES PANETS, *Lat.* PASTINACA.

QUod paſtum tribuat, eſt paſtinaca vocata.
Attamen illa parum nutrit, quià non ſubacuta.
Confortat coitum, non eſt ad menſtrua muta.

LE panet, racine champêtre,
N'eſt pas d'un goût appétiſſant.
Son nom, dit-on, vient du mot paſtre,
Encor que le panet ſoit fort peu nourriſſant.
Mais il a des vertus qui de toutes les belles
Méritent de toucher le cœur.

'un amant, d'un époux, il redouble l'ardeur;
échauffe également les Dames, & chez elles,
amene tous les mois une utile pâleur.

---

§. LXIII.

Des Navets, *Lat.* Rapa.

Rapa juvat ſtomachum, novit producere ventum,
rovocat urinam, præſtatque in dente ruinam:
: malè cocta datur, tibi torſio ſic generatur.

Ami de l'eſtomac, ami de la poitrine,
e navet a bon goût, mais il donne des vents.
eſt diurétique & provoque l'urine;
Le mal eſt qu'il gâte les dents.
'il n'eſt pas aſſez cuit, des coliques affreuſes
ont de ſa crudité les ſuites douloureuſes.



§. LXIV.

DES HERBES ET DES LÉGUMES EN GÉNÉRAL.

JUs olerum, cicerumque bonum; substantia prava.

DEs herbes & des pois (1) le suc vous fait du bien;
Mais quand il est tiré, le marc n'en vaut plus rien.

§. LXV.

DE LA MOUTARDE.

ESt modicum granum; calidum siccumque sinapi.
Dat lacrymas, purgatque caput, tollitque venenum.

LA moutarde, grain fort petit,
Fort sec, fort chaud, excite l'appetit;

(1) Des Pois chiches.

Mais quiconque en prend trop, en eſt puni ſur
l'heure ;
Il en fait la grimace, il pleure.
A cela près la ſauſſe où l'on met de ce grain,
Purge la tête & chaſſe le venin.

§. LXVI.

DU FENOUIL, *Lat.* FŒNICULUM.

BIs duo dat marathrum : (1) *febres fugat, atque venenum,*
Expurgat ſtomachum, lumen quoque reddit acutum.
Urinare facit, ventris flatumque repellit.
Semen fœniculi pellit ſpiramina culi.

LE fenouil fait en nous quatre effets différents;
Il purge l'eſtomac, il augmente la vue,
De l'urine aiſément il procure l'iſſue,
Du fond des inteſtins il fait ſortir les vents;
Mais ſa graine a ſur-tout la vertu ſinguliere
De les pouſſer par le derriere.

(1) C'eſt le nom Grec du Fenouil.

§. LXVII.

De l'Anis, *Lat.* Anisum.

Æmendat visum, stomachum confortat anisum.
Copia dulcoris anisi sit melioris.

L'Anis est bon aux yeux, à l'estomac, au cœur :
Préférez le plus doux, c'est toujours le meilleur.

§. LXVIII.

De l'Aneth, *Lat.* Anethum ; et de la Coriandre, *Lat.* Coriandrum.

Anethum ventos probibet, minuitque tumores.
Ventres repletos pravis facit esse minores.

L'Aneth qu'avec l'anis il ne faut pas confondre,

Dissipe

Diſſipe les vents, les tumeurs ;
Même il a la vertu de fondre
D'un ventre gros & dur les mauvaiſes humeurs.

Confortat ſtomachum, ventum removet coriandrum.

Pour l'eſtomac vous pourrez prendre
De la graine de coriandre.
Les vents à ſon approche, ou par haut, ou par bas,
Sortent à petit bruit, ou même avec fracas.

---

§. LXIX.

Des Violettes, *Lat.* Violæ.

Crapula diſcutitur, capitis dolor atque gravedo.
Purpuream dicunt violam curare caducos.

Pour diſſiper l'ivreſſe & chaſſer la migraine,
La violette eſt ſouveraine.
D'une tête peſante elle ôte le fardeau,
Et d'un rhume fâcheux délivre le cerveau,
Guérit même l'épilepſie.

§. LXX.

Du Sureau, *Lat.* Sambucus.

Sambuci flores Sambuco ſunt meliores.
Nam Sambucus olet, flos redolere ſolet.

Laissez les feuilles du ſureau,
Nous n'en faiſons nul cas dans notre pharmacie.
Sa fleur eſt eſtimée, en voici la raiſon ;
La feuille ſent mauvais, & la fleur ſent fort bon.

§. LXXI.

Le Safran, *Lat.* Crocus.

Confortare Crocus dicatur lætificando,
Et partes laxas firmare, hepar reparando.

Le ſafran réconforte, il excite la joie,
Raffermit tout viſcere, & répare le foie.

§. LXXII.

De la Buglose, *Lat.* Buglossa.

Vinum potatum quo ſit macerata buglоſſa,
Mœrorem cerebri dicunt auferre periti.
Fertur convivas decoctio reddere lætos.

Dans le vin que vous voulez boire,
Laiſſez la bugloſe infuſer.
Son grand effet eſt d'appaiſer
Le chagrin qu'au cerveau porte la bile noire.
Aux gens que vous traitez, faites-en prendre un peu;
Ils ſe mettront en train, & vous verrez beau jeu.

§. LXXIII.

De la Bourrache, *Lat.* Borrago.

Gardiacos auffert, borrago gaudia confert.
Dicit borrago; gaudia ſemper ago.

Le jus de la bourrache excite auſſi la joie.
Pour les maux d'eſtomac, les palpitations,

Maux de cœur, altérations,
Fort utilement on l'emploie.

§. LXXIV.

Des Choux, *Lat.* Brassica.

Jus Caulis ſolvit, cujus ſubſtantia ſtringit,
Utraque quandò datur ventrem laxare paratur.

Les choux ſont aſtringens, leur jus eſt laxatif,
Un bon potage aux choux eſt un doux purgatif.

§. LXXV.

Des Bettes, *Lat.* Sicula, ou Beta.

Sicla (1) *parum nutrit, ventrem conſtipat*
& urget.

La bette eſt fort légere; & ſelon qu'on l'apprête,
Excite le ventre, ou l'arrête.

(1) *Sicla* eſt pour *Sicula*, l'un des noms de la Bette, ſelon Mathiole.

§. LXXVI.

Des Epinards.

De cholerâ læſo ſpinachia convenit ori,
Et ſtomachis calidis ejus valet eſus amari.

Pour prévenir les triſtes cas
Que peut cauſer en vous l'épanchement de bile,
Les épinards ſont bons, ne les négligez pas;
Aux eſtomacs fort chauds l'uſage en eſt utile.

§. LXXVII.

Des Oignons, *Lat.* Cæpe.

De cæpis Medici non conſentire videntur.
Fellitis non eſſe bonas ait eſſe Galenus,
Phlegmaticis verò multum putat eſſe ſalubres.
Non modicum ſanas Aſclepius aſſerit illas,
Præſertim ſtomacho, pulchrumque creare colorem.
Contritis cæpis loca denu data capillis
Sæpe fricans, capitis poteris reparare decorem.

Mais parlons un peu de l'oignon.
Eſt-il ſain d'en uſer? L'un dit oui, l'autre non.
Galien en défend l'uſage aux colériques,

Et le permet aux phlegmatiques.
Asclepius le vante, & soutient qu'il est bon,
Sur-tout pour l'estomac ; & même il le conseille
Pour donner au visage une couleur vermeille.
De cheveux un chef dépouillé,
Pourvu que la jeunesse aide encor la nature,
En le frottant souvent de jus d'oignon pilé,
Recouvrera sa chevelure.

---

§. LXXVIII.

Des Porreaux.

Reddit fœcundas mansum persæpe puellas.
Manantemque potest naris retinere cruorem,
Ungas si nares intus medicamine tali.

Porreaux mangés en quantité,
Rendent une femme fertile ;
Sans eux telle eût été stérile,
Qui leur doit sa fécondité.
D'un saignement de nez le remede est facile,
Par le jus des porreaux il peut être arrêté.



§. LXXIX.

DU SISELI DE MONTAGNE.

SIler montanum non ſit tibi ſumere vanum.
Dat lumen clarum, quamvis guſtu ſit amarum.
Lumbricoſque necat, digeſtivamque reportat.

LE ſiſeli qu'envoie une terre étrangere,
A des ſucs auſteres, amers.
Il éclaircit la vue, extermine les vers,
Et fait que bien mieux on digere.



§. LXXX.

Du Cerfeuil, *Lat.* Cherefolium.

APpositum cancris tritum cum melle medetur.
Cum vino potum lateris sedare dolorem
Sæpe solet. Tritam si nectis desuper herbam,
Sæpe solet vomitum, ventremque tenere solutum.

LE cerfeuil mondificatif,
Pour guérir un cancer, est un bon déterſif.
Broyez-le avec du miel, il faut que le mal cede
A la vertu de ce remede.
Infusé dans du vin, le cerfeuil est vanté
Contre les douleurs de côté.
Autre usage : le cerfeuil aide
Et souvent rétablit l'estomac dévoyé,
Quand sur l'endroit malade on l'applique broyé.



§. LXXXI.

DES MAUVES, *Lat.* MALVA

DIxerunt veteres malvam quod molliat
alvum.
Hujus radices raſæ ſolvunt tibi fæces :
Vulvam moverunt, & fluxum ſæpè dederunt.

LA mauve, émollient fourni par la Nature,
Des inteſtins aide la fonction.
Moyennant ſa décoction,
D'un pauvre conſtipé la délivrance eſt ſûre.
De ſes racines la raclure
Au ventre rend la liberté,
Sert au beau ſexe, & lui procure
Le retour de ſes fleurs, d'où dépend ſa ſanté.



§. LXXXII.

De la Menthe, *Lat.* Mentha.

MEntitur mentha, ſi ſit depellere lenta
Ventris lumbricos, ſtomachi vermeſque nocivos.

LA menthe eſt pour les vers un remede efficace.
Au ventre, en l'eſtomac, elle agit & les chaſſe.

§. LXXXIII.

De la Sauge, *Lat.* Salvia.

CUr moriatur homo cui ſalvia creſcit in horto?
Contrà vim mortis non eſt medicamen in hortis.
Salvia confortat nervos, manuumque tremorem
Tollit, & ejus ope febris acuta fugit
Salvia, caſtoreumque, lavendula, primula veris,
Naſturt: Athanas: hæc ſanant paralytica membra.
Salvia ſalvatrix, naturæ conciliatrix.

L'Homme aux traits de la mort doit-il être acceſſible,

Tant qu'il peut appeller la ſauge à ſon ſecours ?
Oui, nos jours ſont bornés ; aux regrets inſenſible,
La mort doit, tôt ou tard, en terminer le cours.
Vouloir l'éterniſer, c'eſt vouloir l'impoſſible :
N'y ſongez point. A cela près,
L'uſage de la ſauge a d'excellens effets.
Pour raffermir la main tremblante,
Pour conforter les nerfs, la ſauge eſt excellente ;
Et d'une fievre aiguë elle arrête l'accès.
La lavande, la tanaiſie,
La prime-vere, le creſſon,
La ſauge, le caſtor, donnent la guériſon
Aux membres attaqués par la paralyſie.
L'uſage de la ſauge eſt ſi grand, qu'il eſt bon
D'en avoir en toute ſaiſon.
Auſſi dans la langue latine
Son nom du mot *Sauver* tire ſon origine.

---

§. LXXXIV.

DE LA RUE, *Lat.* RUTA.

Nobilis eſt ruta, quia lumina reddit acuta.
Auxilio rutæ vir lippe, videbis acutè.
„ *Cruda comeſta recens oculos caligine purgat.*
Ruta viris minuit venerem, mulieribus addit.

Ruta facit castum, dat lumen, & ingerit astum.
Cocta facit ruta de pulicibus loca tuta.

LA Rue est bonne aux yeux; elle les rend meilleurs;
Traite diversement les hommes & les femmes;
Dans l'homme, de l'amour elle éteint les chaleurs,
De la femme, au contraire, elle excite les flammes.
En boissons de Nonnains son jus ne vaudroit rien:
J'en voudrois, tout au plus, donner aux jeunes Moines;
Et dans plus d'un Chapitre on ne feroit que bien
D'en rafraîchir un peu la boisson des Chanoines.
D'un prurit amoureux elle les affranchit;
De plus, elle aiguise l'esprit.
Autre usage: Prenez la peine
D'en faire cuire en eau de pluie ou de fontaine;
Gardez cette eau, tout lieu que l'on en frottera,
De long-temps des puces n'aura.



§. LXXXV.

De l'Ortie, *Lat.* Urtica

Ægris dat ſomnum, vomitum quoque tollit, & eſum
Illius ſemen cholicis cum melle medetur;
Et tuſſim veterem curat, ſi ſæpe bibatur.
Pellit pulmonis frigus ventriſque tumorem,
Omnibus & morbis ea ſubvenit articulorum.

L'Ortie, aux yeux du peuple herbe ſi mépriſable,
Tient dans la Médecine une place honorable.
Qu'un malade inquiet dorme mal-aiſément,
Elle lui rend bientôt un ſommeil ſecourable.
Contre un fâcheux vomiſſement
C'eſt un ſpécifique admirable.
Sa graine avec le miel abrege le tourment
D'une colique inſupportable.
Le breuvage d'ortie étant réitéré,
Adoucit de la toux le mal invétéré,
Réchauffe les poumons, du ventre ôte l'enflure,
Et de la goutte même appaiſe la torture.



§. L.XXXVI.

De l'Hyssope, *Lat.* Hyssopus.

Hyssopus purgans herba est è pectore phlegma,
Ad pulmonis opus, cum melle coquenda jugata,
Vultibus eximium fertur præstare colorem.

L'Hyssope avec succès purge les flegmatiques :
Bouillie avec du miel, aide les pulmoniques ;
Et par une vive couleur
D'un teint corrige la pâleur.

§. LXXXVII.

De l'Aulnée, *Lat.* Enula Campana.

Enula campana reddit præcordia sana.
Cum succo Rutæ succus si sumitur iste,
Affirmant ruptis quod prosit potio talis.

Aux entrailles l'aulnée est saine & bienfaisante :
A bien des maux elle a remédié.

Au jus de rue associé,
On prétend que son jus a la vertu puissante
De guérir un mortel qu'afflige une descente.

---

§. LXXXVIII.

Du Pouliot, *Lat.* Pulegium.

Cum vino choleram nigram potata repellit,
Appositam veterem dicunt sedare podagram.

Le jus du pouliot est sain.
Quand on le boit avec du vin,
Il bannit loin de vous l'humeur mélancolique.
Quiconque de la goutte éprouve le tourment,
Sur le membre affligé, du moment qu'il l'applique,
Reçoit un prompt soulagement.



§. LXXXIX.

De l'Avronne, *Lat.* Abrotonum; & de la Scabieuse, *Lat.* Scabiosa.

Abrotono crudo ſtomachi purgabitur humor.
Urbanus per ſe neſcit pretium ſcabioſæ.
Confortat pectus quod deprimit ægra ſenectus,
Lenit pulmonem, tollit laterumque dolorem.
Vino potatur, virus ſic evacuatur.

Pour purger l'eſtomac l'avronne eſt précieuſe;
Mais à quoi ne ſert point l'utile ſcabieuſe!
Elle eſt bonne aux vieillards, adoucit leurs poumons,
Corrige l'eſtomac, conforte la poitrine,
Appaiſe du côté la douleur inteſtine:
Son jus pris dans du vin diſſipe les poiſons.



§. XC.

Du Cresson, *Lat.* Nasturtium.

Illius ſuccus crines retinere fluentes
Illitus aſſeritur, dentiſque levare dolores.
Lichenas ſuccus purgat cum melle perunctus.

Prenez jus de creſſon, frottez-en vos cheveux;
Ce remede les rend plus forts & plus nombreux;
Appaiſe la douleur des dents & des gencives.
Dartres farineuſes ou vives
S'en vont quand, par ſon ſuc, avec miel apprêté,
On corrige leur âcreté.

§. XCI.

De l'Éclaire, *Lat.* Chelidonia.

Cæcatis pullis hac lumina mater hirundo,
Plinius ut ſcripſit, quamvis ſint eruta, reddit.

L'Eclaire pour les yeux eſt, dit-on, admirable;
Pline la loue en ſes écrits.
Peut-être prendra-t-on ceci pour une fable :
L'hirondelle, dit-il, s'en ſert pour ſes petits;
Ont-ils les yeux crevés, elle leur rend la vue.
Telle cure aiſément ne ſauroit être crue,
C'eſt d'après lui que je la dis.

---

§. XCII.

Du Saule, *Lat.* Salix.

Auribus infuſus vermes ſuccus necat ejus.
Cortex verrucas in aceto cocta reſolvit.
Hujus flos ſumptus in aqua frigeſcere cogit
Inſtinctus Veneris cunctos acres ſtimulantes;
Et ſic deſiccat, ut nulla creatio fiat.

Le Saule eſt ami des ruiſſeaux.
La force de ſon ſuc en l'oreille introduite,
Y fait mourir les vers, auteurs de mille maux.
Le fort vinaigre où ſon écorce eſt cuite,
D'une peau qu'on en frotte, extirpe les porreaux.
Priſe dans l'eau, ſa fleur éteint la flamme impure:

Qu'allume la lubricité ;
Et dans l'homme à tel point réprime la luxure,
Qu'il en vient l'impuiſſance & la ſtérilité.

---

§. XCIII.

De l'Absynthe, *Lat.* Absynthium.

Nauſea non poterit quemquam vexare marina,
Anteà commixtam vino qui ſumpſerit iſtam.
Confortat nervos & cauſas pectoris omnes.
Serpentes nidor fugat bibitumque venenum.
Auris depellit ſonitum cum felle bovino.

Prêt à vous embarquer, buvez du vin d'abſynthe ;
Contre les maux de cœur c'eſt un préſervatif.
Du nitre de la mer, de ſon air purgatif
Vous n'aurez, tout au plus, qu'une légere atteinte.
De chaſſer les ſerpens l'abſynthe a la vertu ;
Elle émouſe les traits du poiſon qu'on a bu,
Conforte l'eſtomac & les nerfs. Aux oreilles
Mêlée au fiel de bœuf, elle fait des merveilles,
Et corrige parfaitement
Leur incommode tintement.

§. XCIV.

Du Poivre.

Quod piper est nigrum, non est dissolvere pigrum.
Phlegmata purgabit, concoctricemque juvabit;
Leucopiper stomacho prodest, tussique, dolori
Utile, præveniet motum, febrisque rigorem.

Au poivre noir, soit entier, soit en poudre,
Donnez les flegmes à dissoudre,
Il aide à la digestion.
Pour l'estomac le poivre blanc est bon.
Il adoucit une toux violente,
Appaise les douleurs, & d'une fievre ardente
Détourne le cruel frisson.



§. XCV.

Du Gingembre, *Lat.* Zinziber.

Zinziber antè datum morbum fugat; inveteratum
Poſtque datum mollit; ventris faſtidia tollit.

Avant l'accès prenez de gingembre une doſe,
Prenez le même après; s'il eſt réitéré,
Il chaſſe, il déracine un mal invétéré,
Et guérit le dégoût que la fievre vous cauſe.

§. XCVI.

De la Méridienne.

Sit brevis aut nullus tibi ſomnus meridianus.
Febris, pigrities, capitis dolor, atque catharrus,
Hæc tibi proveniunt ex ſomno meridiano.

Passez-vous, s'il ſe peut, de la méridienne;
Sinon, faites qu'au moins les momens en ſoient courts;

Vous vous en abſtiendrez, pour peu qu'il vous
ſouvienne
Des maux qu'elle produit toujours.
Les ſuites de cette habitude
Sont fievres, fluxions, migraine & laſſitude.

DU DORMIR.

Septem horis dormire ſat eſt, juvenique ſenique.

RÉSERVEZ à la nuit un ſommeil limité.
Pour un vieillard, pour un jeune homme,
Dormir ſept heures d'un bon ſomme,
C'eſt bien aſſez pour la ſanté.

---

§. XCVII.

MAUVAISES SUITES D'UN VENT RETENU.

Quatuor ex vento veniunt in ventre retento,
Spaſmus, hidrops, colica & vertigo; hæc res probat ipſa.

DE lâcher certains vents on ſe fait preſque
un crime;
Et toutefois qui les ſupprime

Risque l'hydropisie & la convulsion.
Les vertiges cruels, les coliques affreuses,
Ne sont que trop souvent les suites malheureuses
D'une triste discrétion.

§. XCVIII.

Remedes contre les venins.

Allia, ruta, pyra, raphanus, cum theriacâ nux,
Præstant antidotum contrâ mortale venenum.

Poire, rue, ail, raifort, noix, avec thériaque,
Repoussent du venin la dangereuse attaque.

§. XCIX.

Usages qui entretiennent la Santé.

Lumina manè, manus gelida mulcens lavet unda.
Hâc illâc, modicum pergat; modicum sua membra.
Extendat, crines pectat, dentes fricet; ista
Confortant cerebrum, confortant cætera membra.

D'Abord lavez vos mains dans une eau
fraîche & claire,
Baſſinez-en vos yeux pour les bien rafraîchir.
Un peu de promenade eſt alors ſalutaire;
Etendez jambes & bras pour les mieux dégourdir.
Peignez-vous les cheveux, décraſſez-vous la tête,
Nettoyez & frottez vos dents.
Ces ſix points ſont très-importans;
Suivez-les chaque jour, ſans que rien vous arrête.
Le cerveau s'en reſſent; même de tout le corps
Ils fortifieront les reſſorts.

---

§. C.

Suite.

Lote cale, ſta pranſe, vel i; frigeſce minute.

Du bain entrez au lit. Quand vous ſortez de
table,
Reſtez debout, ou marchez quelques pas,
Un peu de froid rendra l'eſtomac plus capable
De digérer votre repas,

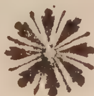
§. CI.

§. CI.

DU MAL DE TÊTE.

SI capitis dolor eſt ex potu, lympha bibatur,
Ex potu nimio nam febris acuta creatur.
Si vertex capitis vel frons æſtu tribulentur,
Tempora, fronſque ſimul moderatè ſæpè fricentur,
Morellâ coctâ, necnon calidâque, laventur.
Illud enim credunt capitis prodeſſe dolori.

VOus ſentez-vous un mal de tête;
S'il vient d'avoir trop bu, la médecine eſt prête:
Buvez de l'eau, c'eſt votre guériſon.
Souvent d'un excès de boiſſon
Une fievre aiguë eſt la peine.
Si le mal vient d'une migraine,
D'eau de morelle alors frottez-vous bien le front;
Le ſoulagement ſera prompt.



§. CII.

De ce qui peut causer la Surdité.

Et mos post escam dormire, nimisque moveri,
Ista gravare solent auditûs, ebrietasque.

S'Endormir en sortant de table,
Ou par une autre extrêmité,
Faire un rude travail avec activité,
Et l'ivresse, autre excès non moins déraisonnable,
Feront venir la surdité.

§. CIII.

Du tintement de l'Oreille.

Motus, longa fames, vomitus, percussio, casus,
Ebrietas, frigus tinnitum causat in aure.

Le travail, de la faim la trop longue détresse,
La chûte, un coup, un froid, un grand vomissement,

Et ſur-tout la fréquente ivreſſe,
Font que l'oreille entend ſans ceſſe
Un incommode tintement.

§. CIV.

De ce qui gate les Yeux.

Balnea, vina, ventus, piper, allia, fumus,
Porrhum cum cæpis, faba, lens, fletuſque, ſinapi,
Sol, coïtuſque, ignis, labor, ictus, acumina, pulvis.
Iſta nocent oculis, ſed vigilare magis.

Le bain, le vin, l'amour, le vent, l'ail, la lentille,
Le poivre, les oignons, les feves, les poireaux,
La moutarde, les pleurs, le ſoleil quand il brille,
La pouſſiere, le feu, le heurt, les grands travaux,
Aux yeux cauſent bien du dommage;
Veiller nuit encor davantage



§. C V.

De ce qui récrée les Yeux.

Fons, ſpeculum, gramen, hæc dant oculis relevamen.
Manè igitur montes, ſub ſerum inquirito fontes.

Vous récréez vos yeux quand vous leur faites voir
La verdure des champs, l'eau coulante, un miroir.
Tel aſpect leur eſt ſalutaire.
Variez ces objets ; offrez-leur, pour bien faire,
Des côteaux le matin & des ruiſſeaux le ſoir.

§. C V I.

Eaux bonnes pour les Yeux.

Fœniculus, verbenna, roſæ, chelidonia, ruta,
Ex iſtis aqua fit, quæ lumina reddit acuta.

Prenez fenouil, verveine, éclaire, roſe & rue ;
On en diſtille une eau très-ſaine pour la vue.

§. CVII.

Contre le mal des Dents.

SIc dentes ferva : porrhorum collige grana.
Ne careas thure, hæc cum jufquiamo fimul ure.
Sicque per inbotum fumum cape dente remotum.

AFIN de conferver vos dents,
Mettez fur la braife allumée
La graine de poireau, la jufquiame & l'encens,
Et par un entonnoir prenez-en la fumée.



§. CVIII.

De l'Enrouement.

NUx, oleum, capitis frigusque, anguillaque, potus,
Et pomum crudum faciunt hominem fore raucum.

ANguilles & fruits cruds, rhume, huile & vieilles noix,
Rendent rauque une belle voix.

§. CIX.

Remedes contre le Rhume. Noms des différentes sortes de Rhumes.

JEjuna, vigila, caleas dape, tuque labora.
Inspira calidum, modicum bibe, comprime flatum.
Hæc benè tu serva; si vis depellere rheuma.
Si fluat ad pectus dicatur rheuma catharrus,
Branchus at ad fauces, ad nares esto corysa.

POUR chaſſer un rhume bien vîte,
Veillez, tenez-vous chaudement.
Travaillez, mangez peu, buvez bien ſobrement;
Et vous en ſerez bientôt quitte.
Le rhume a pluſieurs noms pour le ſpécifier.
Rhume tombé ſur la poitrine,
Eſt catharre en langue latine;
Branchus eſt un rhume groſſier
Qui ſerre, enflamme le goſier,
Ces noms ſont de grecque origine.
Corize parmi nous ſeroit un mot nouveau,
Pour dire un rhume de cerveau,
Bien qu'il ſoit le vrai mot, ſelon la médecine.

---

§. C X.

REMEDE POUR LA FISTULE.

AUripigmento ſulphur miſcere memento,
His decet apponi calcem, conjunge ſalponi.
Quatuor hæc miſce: commixtis quatuor iſtis,
Fiſtula curatur, quater ex his ſi repleatur.

MÉLEZ le ſoufre à l'orpiment,
Chaux & ſavon pareillement.

Dans la fiſtule qu'on en mette,
En quatre fois la cure eſt faite.

§. CXI.

Des Tempéraments simples.

Quatuor humores in humano corpore conſtant,
Sanguis cum cholerâ, phlegma, melancholia.

Quatre tempéramens diſtinguent les humains,
Le bilieux, le phlegmatique,
Le ſanguin, le mélancolique:
On peut les reconnoître à des ſignes certains.

§. CXII.

Rapport des quatre Tempéraments avec les quatre Éléments.

Terra melancholicis, aqua confertur pituitæ:
Aer ſanguineis; ignea vis choleræ.

D'Une comparaison on se sert d'ordinaire
Pour trouver aux tempéraments
Des rapports aux quatre éléments.
On prétend que l'atrabilaire
A la terre ressemble un peu,
Le phlegme à l'eau, le sang à l'air, & la colere
Tient de la nature du feu.

---

§. CXIII.

Des Tempéraments bilieux ou colériques.

Est humor choleræ qui competit impetuosis,
Hoc genus est hominum cupiens præcellere cunctis.
Hi leviter discunt, multùm comedunt, citò crescunt.
Indè & magnanimi sunt, largi, summa petentes,
Hirsutus, fallax, irascens, prodigus, audax,
Astutus, gracilis, siccus, croceique coloris.

L'Homme en qui la bile préside,
Est vif, ardent, impétueux,
Entreprenant, présomptueux,
Et de préférence avide.
Il apprend fort légérement,

Mange beaucoup, croît promptement.
Courageux, libéral, enclin à la colere,
Il eſt hardi, malin, trompeur;
De ſon eſprit tel eſt le caractere.
Son corps eſt grêle & ſec, ſujet à la maigreur;
Et ſon teint de la bile emprunte la couleur.

---

§. CXIV.

Le Tempérament phlegmatique.

Phlegma dabit vires modicas, latoſque breveſque
Phlegma facit, pingues, ſanguis reddit mediocres.
Otia non ſtudio, ſed corpora ſomno.
Senſus hebes, tardus motus, pigritia, ſomnus:
Hic ſomnolentus, piger, in ſputamine multus.
Eſt huic ſenſus hebes, pinguis facies, color albus.

Le tempérament phlegmatique
Rend l'homme court & gros, d'une force modique,
Grand ami de l'oiſiveté.
Ne croyez pas qu'à l'étude il s'applique;
Ne rien faire & dormir fait ſa félicité.
Il a le ſens bouché, ſa démarche eſt très-lente,

Le travail lui déplaît, l'oisiveté l'enchante;
Il abonde en pituite & crache fréquemment;
Toujours dans l'engourdissement,
Chez lui l'esprit, le cœur, ne sont d'aucun usage.
La graisse qui reluit sur son large visage
Indique son tempérament.

§. CXV.

Le Tempérament sanguin.

Natura pingues isti sunt, atque jocantes,
Rumoresque novos cupiunt audire frequentes.
Hos Venus & Bacchus delectant, fercula, risus,
Et facit hos hilares & dulcia verba loquentes.
Omnibus hi studiis habiles sunt, & magis apti:
Qualibet ex causâ non hos facilè excitat ira.
Largus, amans, hilaris, ridens, rubeique coloris,
Cantans, carnosus, satis audax, atque benignus.

L'Homme de nature sanguine,
Volontiers plaisante & badine;
Gros & charnu suffisamment,
Il est curieux de nouvelles.
Toujours passionné pour le vin, pour les belles,
Il brille en compagnie, & par son enjouement.

D'une table il fait l'agrément.
A quelqu'étude qu'il s'applique,
On eſt ſurpris de ſes progrès.
Il ne ſe fâche point pour de petits ſujets,
Et mal-aiſément on le pique.
Il eſt bon, libéral, hardi, point querelleur,
Amant vif, ami franc, voluptueux convive,
Prêt à rire, à chanter, toujours de bonne humeur :
En lui d'un teint vermeil la couleur ſaine & vive
D'un naturel ſanguin dénote la vigueur.

§. CXVI.

Le Tempérament mélancolique.

REſtat adhuc choleræ triſtis ſubſtantia nigræ,
Quæ reddit pravos, pertriſtes, pauca loquentes.
Hi vigilant ſtudiis, nec mens eſt dedita ſomno.
Servant propoſitum, ſibi nil reputant fore tutum.
Invidus & triſtis, cupidus, dextræque tenacis,
Non expers fraudis, timidus, luteique coloris.

REste l'humeur atrabilaire,
La mélancolie autrement.
Cette humeur ordinairement

Fait les hommes pervers, ſombres, prompts à mal-faire,
Taciturnes, ſournois, fermes dans leurs propos.
De triſtes paſſions leur ôtent le repos.
Chagrins, jaloux, de tout avides ;
Ce qu'ils ont, ils le tiennent bien.
Soupçonneux, il ne faut qu'un rien
Pour alarmer leurs cœurs timides ;
Ils ont l'eſprit ruſé, trompeur ;
De ce tempérament, le jaune eſt la couleur.

ADDITION

A L'ARTICLE PRÉCÉDENT.

MAIS ces quatre humeurs dans les hommes
Se mêlangent diverſement ;
Et leurs combinaiſons, de tous tant que nous ſommes,
Décident le tempérament.
Il eſt bien aiſé de connoître
L'humeur qui domine le plus :
L'habitude du corps la fait aſſez paroître ;
Mais de ſavoir quels peuvent être
D'un mêlange infini les rapports abſolus ;
Quel eſt de chaque humeur le flux & le reflux ;
C'eſt le partage d'un grand maître.
Eſculape ne fait ce don qu'à ſes Elus.

LES VICES

DES QUATRE HUMEURS.

SI c'eſt le ſang qui peche, ou le flegme ou la bile,
Voici pour le connoître une regle facile.

§. CXVII.

SIGNES D'UN SANG TROP ABONDANT.

Cum peccat ſanguis, facies rubet, extat ocellus,
Inflantur genæ, corpus nimiumque gravatur.
Eſtque frequens pulſus, plenus, mollis, dolor ingens
Imprimis frontis. Fit conſtipatio ventris,
Siccaque lingua ſiti; ſunt omnia plena rubore.
Dulcor adeſt ſputi, ſunt acria dulcia quæque.

SI c'eſt le ſang, l'œil ſort, le viſage eſt enflé,
Le poux eſt fréquent, plein, la langue eſt altérée.
A grands coups de marteau le front eſt ébranlé,
D'un rouge vif la peau par-tout eſt colorée,
Le ventre eſt conſtipé, ce que l'on crache eſt doux;
L'âcre, l'amer, n'ont plus leurs véritables goûts.

§. CXVIII.

Signes d'une Bile trop abondante.

ACcusant choleram dextræ dolor, aspera lingua,
Tinnitus, vomitusque frequens, vigilantia multa,
Multa sitis, pinguisque ejectio, torsio ventris;
Nausea fit, morsus cordis, languescit orexis.
Pulsus adest gracilis, durus, veloxque, calescens.
Aret, amaretque os, incendia somnia fingunt.

SI c'est l'ardent amas d'une humeur bilieuse
Qui dérange votre santé,
Vous avez des maux de côté,
La langue aride & raboteuse,
D'oreilles un bruissement;
Soif, colique, insomnie, éjection glaireuse,
Nausée & maux de cœur, avec vomissement.
Le poux est mince, dur, bat vîte & fréquemment.
On a la bouche seche & pleine d'amertume,
Et cette bile qui s'allume,
En rêve ne fait voir que feu, qu'embrasement.

§. CXIX.

Signes d'un Flegme excessif.

Phlegma ſupergrediens proprias in ſanguine leges,
Os facit inſipidum, faſtidia crebra, ſalivas;
Coſtarum, ſtomachi, ſimul occipitiſque dolores.
Pulſus adeſt rarus, tardus quoque, mollis, inanis.
Præcedit fallax phantaſmata ſomnus aquoſa.

Si du flegme chez vous la doſe eſt exceſſive,
Le palais abreuvé d'un torrent de ſalive,
Des meilleurs mêts eſt dégoûté;
On ſent maux d'eſtomac, de tête & de côté,
Le poux eſt foible, rare, & ſa marche eſt tardive;
Et cette aqueuſe humeur, la nuit vous fait ſonger
Que vous voyez une eau prête à vous ſubmerger.

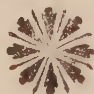


§. CXX.

SIGNES D'UNE MÉLANCOLIE TROP ABONDANTE.

Humorum pleno dum fæx in corpore regnat,
Nigra cutis, pulſus durus, tenuis & urina,
Sollicitudo, timor, triſtitia, ſomnia tetra.
Aceſcunt ructus, ſapor & ſputaminis idem.
Lævaque præcipuè tinnit vel ſibilat auris.

La peau noire, un poux dur, une urine mal cuite,
Des groſſieres humeurs ſont la funeſte ſuite.
Quand le ſang en reçoit la loi,
On eſt triſte, inquiet, agité, plein d'effroi.
En rêve, ſous ſes pas on voit la terre ouverte.
Tout s'aigrit dans la bouche, & par d'aigres rapports
L'eſtomac avertit du levain qui du corps
A la fin cauſera la perte.
L'oreille gauche tinte, & ce bruit ſans douleur,
Marque dans un viſcere un défaut de chaleur.



§. CXXI.

Sur la Saignée.

DEnus ſeptenus vix plebotomon petit annus.
Spiritus exit enim nimius per phlebotomiam,
Spiritus ex vini potu mox multiplicatur,
Humorumque cibo damnum lentè reparatur.

AVANT la dix ſeptieme année
Ne vous preſſez jamais d'ordonner la ſaignée.
Elle ôte trop d'eſprit. Craignez l'épuiſement
Qu'elle cauſe à coup ſûr dans un âge ſi tendre;
Il eſt vrai que bientôt le vin peut les lui rendre;
Mais les humeurs par l'aliment
Se réparent plus lentement.



§. CXXII.

BONS EFFETS DE LA SAIGNÉE.

LUmina clarificat, ſincerat phlebotomia
Mentes & cerebrum, calidas facit eſſe medullas.
Viſcera purgabit, ſtomachum ventremque coercet,
Puros dat ſenſus, dat ſomnum, tædia tollit,
Auditus, vocem, vires producit & auget.

UNE ſaignée à propos faite,
Rend la vue, & plus forte, & plus vive, & plus nette,
Soulage l'eſtomac, dégage le cerveau,
Déſopile un viſcere, échauffe la moëlle,
Donne à l'ouie, à la voix, une force nouvelle,
Procure un doux ſommeil, ôte un triſte bandeau,
Et même de la Parque allonge le fuſeau.

§. CXXIII.

SUITE.

EXhilarat triſtes, iratos placat, amantes
Ne ſint amantes phlebotomia facit.

LA ſaignée adoucit le courroux, la triſteſſe,
Et les tranſports dangereux
Dont une fatale ivreſſe
Agite un cœur amoureux.



§. CXXIV.

Ce qu'il faut faire après la saignée.

Sanguine detracto ſex horis eſt vigilandum,
Ne ſomni fumus lædat ſenſibile corpus.

Après la veine ouvert, il faut, s'il eſt poſſible,
Six heures réſiſter aux charmes du ſommeil.
Les vapeurs agiſſant ſur le corps trop ſenſible,
Pourroient bien attirer un funeſte réveil.



§. CXXV.

Sur le même Sujet.

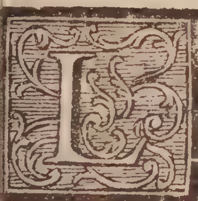
SAnguine non carpas purgatus protinus escas:
Omnia de lacte vitabis, rite, minute;
Et vitet potum phlebotomatus homo.
Frigida vitabis, quia sunt inimica minutis.
Interdictus eritque minutis nubilus aer.
Omnibus apta quies, & motus sæpe novicus.

NE mangez point d'abord. Sur-tout point de laitage;
Ne prenez point de froid. Nul excès de boisson:
C'est après la saignée un dangereux poison.
Si vous allez à l'air, qu'il soit pur, sans nuage.
A tout homme en tel cas le repos est très-bon;
Et le moindre travail peut faire un grand dommage.

Fin de l'Ecole de Salerne.



DISCOURS SUR L'ÉCOLE DE SALERNE.



A réputation du petit Ouvrage intitulé *l'Ecole de Salerne*, eſt ſi bien établie, qu'il ſeroit inutile d'en recommander l'utilité. Il n'y a guere d'hommes, pour peu qu'ils aient une teinture des bonnes Lettres, qui n'en ſachent quelques vers par cœur. Bien des gens les citent dans l'occaſion comme des vérités généralement reconnues depuis long-temps.

Cet ouvrage eſt en vers, quoique les ma-

tieres ne ſoient guere ſuſceptibles des graces de la Poéſie. Auſſi ne doit-on pas les y chercher. Les vers ſe ſentent du ſiecle qui les a produits, comme je le dirai dans la ſuite: à cela près, le deſſein de l'Auteur eſt très louable, & on doit lui ſavoir gré d'avoir ajouté à ſon travail celui de la verſification.

Le plus ancien uſage de la Poéſie étoit de donner des conſeils utiles aux hommes. Les Poéſies d'Héſiode, & les Géorgiques de Virgile, ſont des leçons d'Agriculture: celles de Lucrece ſont des Traités de Phyſique. J'irois trop loin, ſi je citois tous les exemples que l'antiquité en fournit.

Les vers ont l'avantage d'être retenus plus facilement que la Proſe. Il eſt plus aiſé d'y appercevoir les infidélités de la mémoire, qu'une ſimple Proſe ne fait pas aſſez remarquer. Ils conviennent, par conſéquent, aux matieres qui méritent qu'on en apprenne les axiômes par cœur. C'eſt, ſans doute, par la raiſon qui vient d'être dite, que l'Ecole de Salerne eſt citée plus ſouvent, & par un plus grand nombre de perſonnes, que les Ouvrages de Celſe & des autres Médecins qui ont anciennement écrit en Latin.

Il n'y a nulle variation de ſentimens ſur la vraie origine de ce Poëme, & tout le monde s'accorde

s'accorde à l'attribuer à l'Ecole de Salerne. Il n'en eſt pas de même du temps où il a été compoſé, &, par conſéquent, du nom que portoit le Roi d'Angleterre à qui il eſt dédié.

Les uns croient qu'il fut dreſſé par Jean de Milan (*Joannes de Mediolano*) l'un des Docteurs en médecine, au nom de toute la Faculté, qui avoit été conſultée par Robert, Duc de Normandie, à cette occaſion. Voici comment ils racontent le fait.

Guillaume, Duc de Normandie, ſurnommé le Conquérant, parce qu'il conquit le Royaume d'Angleterre, laiſſa trois fils; ſavoir Guillaume, ſurnommé le Roux, qui hérita de cette couronne, Robert, qui eut le duché de Normandie en partage, & Henri, qui étoit le plus jeune des trois freres.

Robert ſuivit Godefroid de Bouillon dans la fameuſe Croiſade où l'armée Chrétienne prit ſur les Infideles la ville de Jeruſalem. Il ſe ſignala à ce ſiege, & y fut bleſſé au bras, par une arme empoiſonnée. Cette bleſſure étoit ſi maligne, qu'il lui en reſta une fiſtule. Sur ces entrefaites, la mort de ſon frere aîné, Roi d'Angleterre, le rappella en Europe. Ce Prince, qui étoit monté ſur le trône l'an 1087, après la mort de leur pere, l'avoit ſuivi en 1098, & ne laiſſoit

point d'enfants. Robert ne fut pas plutôt averti de cet événement, qui l'appelloit à la couronne, qu'il quitta la Terre-Sainte, & repassa par le Royaume de Naples, où il fit quelque séjour, & fut charmé d'y voir les Normands, qui, nés sujets des Ducs de Normandie ses aïeux, avoient conquis ce Royaume, en le délivrant des courses des Sarrasins d'Afrique. L'étude de la médecine florissoit alors à Salerne, quoique ce ne fût encore qu'une simple école; car elle ne fut érigée en Académie que bien des années après. Roger, premier Roi de Sicile & Prince de Salerne, voulant écarter de ses Etats les charlatans, fit une loi par laquelle il n'étoit permis à personne d'y exercer la médecine, sous peine de confiscation de tous ses biens, à moins qu'on ne fût approuvé & admis à pratiquer la médecine par des certificats de l'Ecole de Salerne. L'Empereur Frédéric premier, surnommé Barberousse, trouva cette loi si sage, qu'il la renouvella en 1150. Telle étoit l'école que ce Roi d'Angleterre consulta.

Quand Robert arriva en Normandie, il trouva qu'il avoit compté sur son droit. Henri, son plus jeune frere, s'étoit prévalu de l'absence d'un frere infirme qui passoit pour avoir une maladie incurable : en effet, la fistule dont on a parlé, étoit si maligne, que les Médecins jugeoient qu'il n'en pouvoit guérir, à moins que

quelqu'un n'en suçât le venin avec la bouche. Ce Prince, qui ne croyoit pas que cela fût possible sans un grand danger de la personne qui lui rendroit ce service, fut assez généreux pour ne vouloir pas permettre que qui que ce fût s'y exposât. La Princesse sa femme, qui l'aimoit très-tendrement, prit le temps qu'il dormoit, suça la plaie, le guérit, & n'en reçut aucun mal. C'est à l'occasion de cette fistule que l'Ecole de Salerne ajouta une recette particuliere pour la guérison de cette sorte de mal. §. CX.

Robert trouva donc que son frere cadet s'étoit emparé du trône. Il voulut le lui disputer, & passa en Angleterre avec des troupes, mais il fut défait. Il ne régna donc point effectivement, il ne fut Roi que de titre; mais ç'en est assez pour que dans l'intervalle où il se préparoit à se resaisir d'une couronne qui lui appartenoit en qualité d'aîné, l'Ecole de Salerne ait pu le qualifier Roi d'Angleterre. L'ouvrage fut composé vers l'an 1100, comme le font voir les circonstances que je viens de rapporter.

Le Pere Pagi, dans sa Critique des Annales de Baronius à l'année 1087, prétend que l'écrit dont nous parlons étoit composé dès l'an 1066, & que le Roi d'Angleterre, à qui il est adressé, étoit Edouard : je n'ai pas vu les preuves qui ont déterminé ce Pere à préférer ce sentiment.

Mais à ne le voir que dépouillé de ces preuves, il n'eſt pas aiſé de deviner à quelle occaſion Edouard auroit conſulté des Médecins auſſi éloignés de ſa patrie que l'étoient ceux de l'Ecole de Salerne; au lieu que le paſſage de Robert par le Royaume de Naples, à ſon retour de la terre-Sainte, & le dérangement de ſa ſanté par la bleſſure qu'il rapportoit du ſiege de Jeruſalem, n'ont rien qui ne fortifie le ſentiment le plus général.

Les diverſes éditions de l'Ecole de Salerne que j'ai pu voir, ſe réduiſent à quatre. Elles different & par le nombre des vers, & par l'arrangement des matieres. La plus ancienne qui m'ait été communiquée, eſt celle de Francfort de l'an 1611, petit in-octavo, imprimée chez Jean Saurius, ſous ce titre : MEDICINA SALERNITANA, *id eſt*, CONSERVANDÆ BONÆ VALETUDINIS PRÆCEPTA, *cum luculenta & ſuccincta* ARNOLDI VILLANOVANI *in ſingula capita exegeſi*, *per* JOANNEM CURIONEM *recognita & repurgata*, *nova Editio melior*, *&c.* Cette édition n'eſt pas la premiere que Curion eût donnée. Il y en avoit déja une de vendue, & de ſon propre aveu elle étoit très-défectueuſe. Celle que j'ai vue contient 379 vers partagés en 103 Chapitres.

Je n'ai pu voir l'édition que *René Moreau*,

Médecin de Paris, publia en 1625; mais j'ai entre les mains la réimpression qui s'en fit à Paris chez Billaine 1672. Le titre est SCHOLA SALERNITANA DE VALETUDINE TUENDA, *opus novâ methodo instructum*, infinitis *Versibus auctum*, *Commentariis* VILLANOVANI, CURIONIS, CRELLII, & COSTANSONI *illustratum*, *&c.* On voit par ce titre qu'outre *Villanovanus* & *Curion*, *Crellius* & *Costanson* avoient aussi travaillé sur l'Ecole de Salerne, & que Moreau avoit réuni leurs remarques avec les siennes.

Le tout produit effectivement un Commentaire fort plein, fort étendu. C'est un gros volume in-octavo de 828 pages, sans les tables & les prolégomenes. Sa matiere est divisée tout autrement que dans l'édition de Curion. Le titre promet que l'Ouvrage est augmenté d'une infinité de vers; cependant cette édition borne le texte à deux cens quarante-cinq; ce qui est bien inférieur, pour le nombre, à ce que Curion en fournit. Il est donc nécessaire d'expliquer comment il entend cette augmentation. Son but n'étoit pas en effet de commenter toute l'Ecole de Salerne; mais simplement la partie que les Médecins nomment en grec *Hygeine*, c'est-à-dire la santé & les moyens de la conserver, soit en se servant des choses qui la fortifient, soit en évitant celles qui l'alterent. Pour cet effet, il a choisi les Vers qui appartenoient

à la matiere qu'il traitoit, & y en a ajouté quelques-uns, tirés des Manuſcrits qu'il avoit entre les mains. Mais en échange, il en a omis quantité qui appartenoient à d'autres parties de la Médecine qui n'entroient point dans le plan de ſon Commentaire. Il avoit promis de donner à la fin de ſon livre le texte entier, mais il ne l'a point fait : du moins il ne ſe trouve point dans l'édition que j'ai ſous les yeux.

Du temps de la Fronde, durant la minorité de Louis XIV, le Burleſque mis à la mode par Scarron, étoit devenu une eſpece de maladie épidémique. Un Médecin de Paris, nommé *Martin*, s'aviſa de traveſtir l'Ecole de Salerne à ſa façon. Scarron vivoit, & l'Auteur a eu ſoin de faire imprimer une eſpece d'Epîtres en Vers, adreſſée à ce Prince des Poëtes burleſques ; car c'eſt le titre dont il le régale. Il paroît par cette Epître qu'il avoit fait une viſite à Scarron, qu'il lui avoit lu ſon Ouvrage, & en avoit obtenu une approbation verbale. Peut-être l'Epître n'avoit-elle point d'autre objet que que d'avoir une recommandation en Vers. C'étoit l'uſage de ce temps-là de recueillir des Vers à la louange du livre & de l'Auteur, & cela s'imprimoit au-devant du nouveau volume. On les ſollicitoit par ſoi-même, ou par ſes amis. Scarron ne fit point de Vers pour l'Auteur, qui n'auroit pas manqué de les publier avec

ceux de François Colletet, fils de Guillaume Colletet. La traduction eſt dédiée à Gui Patin, Médecin, dont on a les lettres. L'édition que j'ai, eſt de Rouen 1660, chez Antoine Ferrand.

Il y a plus de trente-ſix ans qu'un vieillard qui avoit été contemporain de Gui Patin, m'a aſſuré que ce fameux Médecin lui-même étoit le véritable Auteur de l'Ecole de Salerne en Vers burleſques, & que le nom de *Martin* eſt ſuppoſé. Je ne donne cette anecdote que pour ce qu'elle vaut. J'ai apprécié cette traduction à ſa juſte valeur dans mon Epître à M. du Perron.

Quoique le vrai ou faux Martin diſe qu'il a ſuivi l'édition de René Moreau, cela n'eſt pas exactement vrai; car il n'en prend que 219 Vers au lieu de 245 qu'elle contient.

En 1669, un Médecin, nommé *Jacques du Four de la Creſpiliere*, fit imprimer à Paris, chez Olivier de Varenne, un Recueil d'Epigrammes des Poëtes Latins, tant anciens que modernes, traduites en Vers Français, & y joignit quelques *Textes de l'Ecole de Salerne*. Quoique les Vers n'en ſoient ni fort réguliers, ni fort coulants, il vaut un peu mieux que ſon

Prédécesseur, & est plus au fait de sa matiere. Par exemple sur ces Vers:

Ænula campana reddit præcordia sana.
Cum succo Rutæ, succus si sumitur iste,
Affirmant ruptis quod prosit potio talis.

Le sieur Martin s'exprime ainsi:

Qu'est-ce qu'Enula campana?
C'est herbe qui d'autre nom n'a.
Demandez-le à un Herboriste,
A un Drogueur, à un Chymiste;
Et s'il vous dit quelque autre mot,
Je payerai pinte & fagot.
Tant y a qu'Enule campane
Est fort bonne dans la ptisane,
Rend foie, rate, & le cœur sain,
Même elle sert de Médecin
A ceux qui ont quelque rupture;
Si avec Rue on fait la cure.

J'ai peine à croire que Gui Patin ait vu ces Vers. Il auroit averti l'Auteur qu'*Enula campana* s'appelle aussi *Helenium*, & en Français l'AULNÉE. Du Four ne l'a pas ignoré; car non-seulement il traduit ainsi les trois Vers que j'ai rapportés:

La racine d'Aulnée eſt bonne à la poitrine;
Et ſi par l'eau de Rue eſt ſon jus altéré,
Les ſavans Médecins tiennent pour aſſuré,
Qu'à ceux qui ſont rompus il ſert de médecine.

Mais même dans la ſuite il fit un badinage que voici:

Qu'eſt-ce qu'Enula Campana?
C'eſt herbe qui d'autre nom n'a,
Dit certain Médecin Poëte,
Dans une Ecole qu'il a faite.
Mais le gaillard ſe trompe bien;
Ou vraiment il n'y comprend rien.
Car je connois bien le contraire,
Puiſque Monſieur l'Apothicaire
Qui la nomme d'un autre nom,
L'appelle encore *Helenium*,
Des larmes de la belle Hélene.
Mais auſſi je gage qu'à peine
Vous trouverez un autre mot;
Et je payerai pinte & fagot,
Si vous pouvez en une année
L'appeller autrement qu'Aulnée,
Ou bien des deux mots ci-deſſus.
Mais c'en eſt aſſez, diſons plus.
L'Aulnée, &c.

Je ne rapporte ceci que pour donner un

échantillon de la maniere dont ces deux Auteurs ont traité l'Ecole de Salerne.

Après l'impreſſion de ces mêmes *Textes choiſis*, que le Médecin du Four avoit inſérés dans ſon Recueil d'Epigrammes, il publia en 1671 ſon COMMENTAIRE *en Vers Français* SUR L'ECOLE DE SALERNE, *contenant les moyens de ſe paſſer de Médecin, & de vivre long-temps en ſanté, avec une infinité de remedes contre toutes ſortes de maladies, avec un Traité des humeurs & de la saignée, &c.* par M. D. F. C. *Docteur en la Faculté de Médecine*, à Paris chez Gilles Alliot.

Le nom qui n'eſt qu'en lettres initiales dans le titre, eſt tout au long dans le privilege.

Quoique le texte n'y ſoit pas toujours bien fidélement repréſenté, c'en eſt l'édition la plus ample & la plus complette que j'ai vue, puiſqu'elle contient 452 Vers, partagés en cent trente-deux Chapitres. C'eſt celle que j'ai préférée pour l'arrangement des matieres, quoique je ne l'aie pas toujours imitée dans la diſtribution des Chapitres. Ce que je dis du texte peu fidélement repréſenté en quelques endroits, porte ſur ce que cet Auteur adopte certaines prétendues corrections que des Editeurs avoient faites, ſous prétexte de rectifier

des négligences contre les regles de Grammaire ou de Quantité ; & cela, faute de connoître la nature des Vers Léonins, & le ſtyle du ſiecle où ce Livre a été composé.

J'aurois été charmé de trouver l'Ouvrage même dans ſa premiere ſimplicité, tel qu'il fut envoyé au Roi d'Angleterre ; mais, comme je l'ai remarqué ailleurs, il a paſſé par un grand nombre de mains, qui l'ont groſſi peu-à-peu. Mille gens ont voulu y faire des ſupplémens, que d'autres ont ajoutés à leurs Manuſcrits ; & comme on a imité le ſtyle du premier Auteur, ces additions ne ſont pas toujours fort aiſées à diſtinguer de la premiere Ecole de Salerne.

De-là vient la grande variété entre les éditions pour le nombre des Vers. La plupart en ont 373, à ce que m'apprend M. Fabricius dans ſa Bibliotheque Latine. Il ſe trouve des Manuſcrits où il y en a 664, d'autres qui en contiennent 1096, & Jean-George Schenck, dans ſa Bibliotheque Médecinale, prétend que l'Ecole de Salerne a eu juſqu'à 1239 Vers. On a l'obligation à Arnauld de Villeneuve, d'avoir publié cet Ouvrage. Schenck l'accuſe d'en avoir ſupprimé plus de deux tiers. On ne voit pas dans quel eſprit il l'auroit fait. L'Editeur d'un pareil Livre ſe pique naturellement de le donner en entier, & ne réſerve pas volontiers

à d'autres l'honneur d'effacer ſon édition par une autre plus complette. Villeneuve n'eſt guere ſoupçonnable de jalouſie à l'égard de Jean de Milan, qui vivoit deux ſiecles avant lui; & d'ailleurs il y a laiſſé des choſes ſur leſquelles il penſoit autrement que l'Ecole de Salerne, comme ce qui regarde le beurre & le fromage, &c.

Il eſt bien moins vraiſemblable qu'il en ait rien retranché, qu'il ne l'eſt que l'Ecole de Salerne s'eſt trouvé augmentée avec le temps par des acceſſions ſucceſſives, tant avant l'édition de Villeneuve, qu'après qu'il l'a eu publiée. J'en ai déjà touché ailleurs quelque choſe, & dit que ce qui regarde les tempéramens ſimples étoit de différentes mains, & que le commencement de chacun de ces articles a été couſu à une fin qui ne ſauroit être du même Auteur. Ce n'eſt pas le ſeul changement qui ait été fait à cet Ouvrage, & on peut regarder comme ſuſpect tout Vers qui n'eſt point dans la regle des Vers Léonins.

On a ainſi nommé des Vers qui, outre la cadence & la meſure des Vers Latins, ont encore la rime, que l'on a regardé comme une beauté dès le tems de Louis le Débonnaire. La rime y doit toujours être, ou d'un Hémiſtiche à l'autre, ou d'un Vers à celui qui ſuit. Voici des exemples de ces deux manieres.

Du premier genre eſt cette Epitaphe faite pour Roger, Duc de Sicile.

Linquens terrenas, migravit Dux ad amœnas
Rogerius ſedes, nunc cœli detinet ædes.

La ſeconde eſpece de Vers Léonins ſe trouve ſouvent employée dans les Poéſies du moyen âge, comme dans ces Vers :

Ut mens ſe videat poſitâ caligine fumi,
Quis vetat appoſito lumen de lumine ſumi?

Et dans ces autres :

Quod ſi perfectè nequeo res edere cunctas,
Ut deſint vires, tamen eſt laudanda voluntas.

Quand la rime eſt entiere, c'eſt la perfection de cette ſorte de Vers ; mais on ſe diſpenſe ſouvent d'une ſi grande régularité ; & il ſuffit que la voyelle finale ſoit la même, comme dans ce premier Vers de l'Ecole de Salerne.

Anglorum Regi ſcribit Schola tota Salerni.

Mais les rimes des cinq Vers qui ſuivent, ne ſont proprement qu'à la fin de chaque Vers, comme on peut voir dans l'Ouvrage même, §. I.

Quelquefois le premier Hémiſtiche du premier Vers, rime avec le premier Hémiſtiche du Vers ſuivant, & les deux derniers enſemble, comme en ces Vers-ci ſur le beurre, §. LI.

Lenit & humectat, ſolvit ſine febre butirum;
Inciditque, lavat, penetrat, mundat quoque ſerum.

On a porté la contrainte encore plus loin. On a partagé un Vers en trois céſures qui rimoient enſemble. Tels ſont ceux-ci :

Dæmon agit tumidum, mundus cupidum, caro fœdum:
Dæmon inſtinctu, mundus factu, caro tactu.

Tels ſont encore ceux-ci :

O Walachi, veſtri ſtomachi ſunt amphora Bacchi.
Vos eſtis, Deus eſt teſtis, teterrima peſtis.

Remarquons, en paſſant, que le Vers ſi reproché à Cicéron, [illegible]

O fortunatam natam, me conſule, Romam!

eût été un fort bon Vers dans le genre des Léonins; mais on l'eût rendu encore meilleur en rangeant ainſi les mots:

O fortunatam Romam, me conſule, natam!

Pour revenir à l'Ecole de Salerne, dans ces trois Vers, §. LXXXVII.

Enula campana reddit præcordia ſana.
Cum ſucco Rutæ ſuccus ſi ſumitur hujus,
Affirmant ruptis quod proſit potio talis.

Il n'eſt pas vraiſemblable que le premier & le troiſieme étant rimés, le ſecond ſoit terminé par le mot *hujus*, qui ne rime point avec *Rutæ*. Il eſt bien plus croyable que l'Auteur avoit mis *iſte*, qui rime avec le mot de l'*Hémiſtiche* précédent, & qui ſe préſentoit de ſoi-même.

A l'Article de l'Air, §. III, on lit ces Vers:

Aër ſit purus, ſit lucidus, & benè clarus,
Infectus per ſe, nec olens fœtore cloacæ.

Et c'eſt effectivement comme il faut lire, & non pas comme quelques Editeurs l'ont réformé bien mal-à-propos.

Lucidus, ac mundus ſit, ritè habitabilis aër,
Infectus neque ſit, nec olens fœtore cloacæ.

Les deux premiers ſont Léonins & conformes à la verſification de l'Auteur. Les deux autres ne le ſont point du tout, & déparent le reſte de l'Ouvrage. Quant au troiſieme, qui leur eſt ajouté dans l'édition de Moreau, il me paroît fait après-coup, comme tant d'autres,

qui ont le même défaut, ſavoir de ne rimer avec aucun autre Vers.

On a beau dire qu'

Infectus per ſe, nec olens fœtore cloacæ;

fait un ſens très-imparfait, parce qu'il faudroit la négative *nec* dans l'un & dans l'autre membre. Cela ſeroit vrai dans une exacte Latinité; mais il ne faut point exiger une conſtruction ſi réguliere d'un Auteur qui ſans façon place *que* & *quoque* pour *&*, avant le ſubſtantif ou le verbe, après lequel il devroit être ſelon le véritable uſage, comme dans ces Vers:

Caſeus eſt gelidus, ſtipans, craſſus, quoquè durus.
Frigelius, perdix, & otis, tremuluſque, amarellus.
Quolibet in menſe confert vomitus, quoque purgat
Humores nocuos, ſtomachus quos continet intùs.

Les Auteurs de l'Ecole de Salerne ne ſont nullement ſcrupuleux ſur les breves & les longues. En voici quelques exemples, §. XVIII.

Nutrit & impinguat triticum, lac, caſeus infans.

La premiere ſyllabe de *triticum* eſt longue chez les Anciens; mais Jean de Milan avoit beſoin d'une breve. Quelqu'un a réformé ainſi ce Vers:

Nutrit

Nutrit triticum, & impinguat lac, &c.

Peine inutile. Il y a tant d'autres fautes contre la quantité dans l'Ecole de Salerne, qu'on y pouvoit bien laiſſer encore celle-là. La ſeconde ſyllabe d'*Anatis*, genitif d'*Anas*, eſt breve. Jean de Milan avoit beſoin qu'elle fût longue, & l'a employée comme telle dans ce Vers, §. XXXVIII.

Ceſſat laus Hepatis, niſi Gallinæ vel Anatis.

Je ne lui compte pas pour une faute contre la quantité; la liberté qu'il ſe donne de mettre à la céſure du Vers une breve pour une longue. Les meilleurs Poëtes de l'âge d'or en fourniſſent des exemples.

Virgile lui-même a dit :

Omnia vincit amor, & nos cedamus amori.

Mais l'antiquité a été fort réſervée ſur cette licence, au lieu que les Poëtes du moyen âge en uſent auſſi ſouvent qu'ils en ont l'occaſion.

Voici une autre commodité qu'ils ſe ſont faite, & dont il n'y a point d'exemple chez les Anciens. C'eſt que quand un mot, à cauſe de ſa longueur, a des ſyllabes incompatibles avec la place qui lui eſt deſtinée, on l'écrit par abréviation, & alors il n'y a que les lettres écrites qui ſoient comptées pour le Vers. En voici deux

exemples pris de l'Ecole de Salerne : *Naſturtium*, *Athanaſia*, étoient deux mots trop longs pour être joints avec *ſanant paralitica membra*; l'Auteur prend le parti d'écrire ainſi *Naſturt: Athanaſ:* §. LXXXIII, & ſon Vers ſe trouve fait ainſi :

Naſturt: Athanaſ: hæc ſanant paralitica membra.

Il eût été difficile de faire entrer dans un Vers hexametre *melancholiam dat*. Notre Poëte écrit le premier mot par abréviation, en fait *melanch:* & dit, ſans façon, du Vinaigre, §. XVI.

Infrigidat, macerat, melanch: dat, ſperma minorat.

Il ne s'embarraſſe point ſi la ſyllabe *fri* eſt longue; il a beſoin qu'elle ſoit breve, cela lui ſuffit. La bonne Latinité lui offroit *frigefacit*, qui eſt de Plaute. Mais *infrigidat* reſſemble pour le ſon à *macerat* & à *minorat*, & cela fait une beauté en fait de Vers Léonins.

J'ai hazardé une correction qui m'a paru néceſſaire; c'eſt dans les marques du bon vin. Toutes les éditions que j'ai vues portent, §. VI.

Si bona vina cupis, quinque hæc *laudantur in illis.*
Fortia, formoſa, fragrantia, frigida, friſca.

Je ſuis perſuadé qu'il faut lire *quinque* F *laudantur*, *&c.* c'eſt-à-dire, cinq qualités qui s'expriment par autant de mots, dont la lettre initiale

eſt F. Cette minutie n'a pas beſoin d'être juſtifiée. Il ſuffit de lire le Vers ſuivant pour la trouver bonne. Je n'entrerai point dans un plus grand détail ſur cette ſorte de Vers. Cette matiere n'eſt qu'acceſſoire à mon ſujet.

Ceux qui ont intitulé cet Ouvrage l'*Art de ſe paſſer de Médecin*, étoient de vrais Charlatans. Un homme qui a une maladie un peu importante ſeroit bien à plaindre s'il n'avoit point d'autres ſecours que ce Livre. Il y a eu plus de modération & de vérité à ne l'intituler que l'*Art de conſerver ſa ſanté*. En effet, il y a des conſeils, tant généraux que particuliers, qui ſont très-ſages & très-utiles, ſoit pour ſe garantir des maladies qui ont leur ſource dans l'abus, ou dans le mauvais choix des alimens, ſoit pour rétablir une ſanté affoiblie par des excès ou par un régime imprudent.

Après tout, c'eſt l'Ecole de Salerne que je donne. Je l'ai traduite par amuſement, je la publie par complaiſance. Je me ſuis bien gardé d'y employer les Vers héroïques. J'ai tâché que les miens fuſſent dans le genre de médiocrité convenable; de cette ſorte de Vers qu'Horace appelloit *Sermoni propiora*, peu différens du ſtyle de la converſation. J'ai évité avec un ſoin égal l'autre extrêmité, & n'ai pas cru devoir imiter l'abondante ſuperfluité de paroles qui ne diſent rien, & qui m'avoit déplu dans les deux *Ecoles*

de Salerne que j'ai vues en Français. Une traduction trop littérale n'eût guere mieux valu, & auroit été trop décharnée. En récompense, il ne me convenoit pas de faire un Commentaire, ni de le remplir de digressions qui sont autant de hors-d'œuvres.

J'ai cherché un milieu entre ces deux excès; c'est au Public, & sur-tout à Messieurs les Médecins, de voir si j'ai réussi. Je dispense le Public de me savoir aucun gré d'un Ouvrage que je ne lui destinois pas. Je ne l'avois entrepris que pour ma seule satisfaction. Je ne le lui abandonne que sur l'estime qu'en font plus que moi des personnes dont je dois respecter le jugement.

Fin du Discours sur l'Ecole de Salerne.



SECRETS POUR CONSERVER LA BEAUTÉ DES DAMES,

Et autres Recettes utiles & agréables.

Eau pour blanchir le visage, & le rendre luisant.



RENEZ du lait d'ânesse & des coquilles d'œufs, faites-en une eau distillée, & vous en lavez le visage, il sera blanc & luisant.

Autre Eau qui embellit le visage.

Prenez des glaires d'œufs, faites-en une eau distillée par l'alambic, & lavez-vous-en le visage autant de fois qu'il vous plaira.

Pour embellir le viſage & les autres parties d
corps.

Prenez ſix citrons hachés en pieces, infuſez-les dans une pinte de lait de vache, avec une once de ſucre blanc, & autant d'alun de roche. Faites diſtiller tout ceci au bain-marie, & l ſoir frottez-vous-en le viſage.

Autre.

Prenez de la graine de perſil & d'ortie, de amandes de noyaux de pêches, faites-les bouillir enſemble, & lavez-vous le viſage de cett eau.

Autre.

Vous prendrez de l'huile de myrrhe, ou ea de fleurs de tillot, frottez-vous-en deux fois l ſemaine en vous couchant.

Voici comme ſe fait l'huile de myrrhe; faite cuire des œufs de poule juſqu'à ce qu'ils ſoien durs, coupez-les du long en deux moitiés, ſé parez-en les jaunes, & empliſſez les blancs d myrrhe; enſuite mettez-les dans un lieu humid juſqu'à ce que la myrrhe ſoit fondue.

Autre.

Prenez trois ou quatre poignées de fleurs de ſureau, un quarteron de ſavon de France, trois fiels de bœuf, & trois verres de votre urine faites-les tremper trois ou quatre jours durant dans un pot de terre, & lavez-vous-en.

Autre.

L'eau de jus de limons, diſtillée à l'alambic

de verre au bain-marie, eſt merveilleuſe pour embellir le viſage.

Eau admirable & très-facile à faire en ſaiſon, pour embellir le viſage.

Il faut cueillir de l'orge, quand elle eſt encore en lait, que la graine n'eſt pas fermée ni épaiſſie, broyez-la dans un mortier, mettez-y enſuite du lait d'âneſſe, faites diſtiller le tout au bain-marie, & de cette eau lavez-vous le viſage. C'eſt un ſecret éprouvé & fort innocent.

Pour rendre le viſage vermeil & luiſant.

Prenez une once de colle de poiſſon, une once d'alun de roche, deux onces de bréſil, mettez-les dans une pinte d'eau de vingt-huit onces, & les laiſſez infuſer trois jours, puis faites cuire tout ceci: quand il ſera refroidi, gardez-en l'eau, que vous mettrez dans un vaiſſeau de verre.

Autre.

Prenez des raſures de bréſil & d'orcanette, diſſoutes en eau alumineuſe, puis s'en laver légérement les joues & les levres,

Pour décraſſer le viſage.

Il faut prendre la moitié d'un jaune d'œuf, & trois ou quatre gouttes de jus de citron, pour y diſſoudre du baume tel que l'on voudra; étant bien diſſous, il faudra encore le diſſoudre dans de l'eau de fontaine; & ſi quelqu'une a les rougeurs au viſage, il faudra que ce ſoit dans de l'eau de nénuphar, & de cette eau s'en frotter le viſage.

Pour colorer un teint pâle & livide.

Vous ferez diſſoudre des raſures de bréſil & d'orcanette dans de l'eau d'alun, & en frotterez les joues & les levres, & la laiſſerez ſecher. Il faut auparavant ſe laver le viſage avec eau de lys, ou de fleurs de mauve.

Autre.

Il faut ſe frotter avec une peau de mouton teinte en écarlate.

Pour nettoyer un teint ſale.

Il faut prendre de l'eau où l'on ait fait bouillir des grains, ou de la farine de froment.

Autre.

Faire une infuſion de mie de pain blanc, trempée en eau-de-vie, où dans du vin blanc.

Pour adoucir un teint rude.

Se laver de ſon urine, ou bien d'eau de roſes mêlée avec du vin, où l'on fait bouillir des tranches de citron.

Autre.

Prendre des os de mouton bouillis, pour en ſéparer la chair, les concaſſer, & les faire encore bouillir fort long-temps dans de l'eau nette: l'eau étant refroidie, amaſſer la graiſſe qui nage par-deſſus, & s'en frotter le ſoir.

Pour

Pour blanchir un teint noir, basané, brun ou tanné.

Vous prendrez du jus de limons & des blancs d'œufs, de chaque égale partie; les battrez fort ensemble, puis les mettrez sur le feu, les remuant avec un bâton jusqu'à ce qu'ils se forment en beurre, pour s'en frotter le soir, après s'être lavé d'eau de fleurs de feves, & essuyez.

Autre.

Eau de jus de limons distillée au bain-marie.

Contre le teint hâlé, noirâtre ou rouge.

Prenez de la rue champêtre, du fenouil, verveine, racine de bétoine, feuilles de roses & capillaires, de chacune autant; les faire tremper une nuit dans du vin blanc de bonne odeur, puis les distiller par l'alambic, & se laver de cette eau.

Contre le hâle du soleil.

Il faut prendre de la fiente de pigeon brûlée & pulvérisée, puis incorporez cette poudre avec de l'huile d'amendes ameres, & vous en frotter.

Contre le hâle du soleil ou du froid.

Prenez une once d'amandes douces, cire vierge blanche, demi once, sucre candi deux dragmes, camphre demi-dragme; faire cuire tout ensemble à petit feu, le remuant souvent; étant cuit, le mettre dans un vaisseau. Pour en user, étendez-le sur la paume de la main, & vous en frottez le visage, lorsque vous voudrez aller au soleil ou au vent froid; il empêchera le hâle; & si le visage est hâlé, il le blanchira.

Pour guérir le teint brûlé du soleil.

Prenez de l'onguent fait de céruse, d'eau de roses & d'huile rosat.

Ou bien.

Prenez deux onces d'eau de roses, lait de femme, une once, encens, deux dragmes, & un blanc d'œuf.

Quand le visage est découpé par l'ardeur du soleil ou par la rigueur du froid.

Il faut prendre de l'onguent que vous ferez avec de la graisse de poule, ou d'oie, ou de canard, que vous laverez en eau de roses & huile de mirtil, & y ajouterez un peu de camphre.

Autre.

Prendre de la litharge cuite en huile rosat jusqu'à consistance d'onguent.

Autre.

Prenez de l'huile de térébenthine.

Pour ôter les taches du visage & rendre la peau blanche.

Prenez deux onces d'eau de roses, une once d'huile d'amandes ameres, un demi-gros d'huile de tartre.

Autre.

Prenez quatre onces d'eau de sureau & deux gros de lait virginal.

Autre.

Prenez de l'eau de feves distillée, eau de fraises, eau de fleurs de lys, lait virginal, esprit de vitriol.

Pour ôter les taches du visage.

Prenez un glaire d'œuf, que vous battrez jusqu'à ce qu'il devienne en eau; puis vous prendrez deux onces de cette eau & une de-

mi-once de céruſe, deux dragmes de vif-argent & une dragme de camphre. Mêlez le tout enſemble, & puis frottez-en le viſage.

Pour ôter les taches noires du viſage.

Prenez des graines de raves & de ſénevé, pilées avec miel & graiſſe de canard, puis faites-en un onguent, & vous en frottez.

Pour ôter les taches rouſſes.

Prenez de la ſemence de lin, fiente de pigeon & farine d'orge; il faut les pulvériſer, & puis détremper cette poudre avec du vinaigre, & en frotter les taches.

Pour ôter les rouſſeurs du viſage.

Prenez les plus longs os des pieds de mouton, que vous ferez brûler au feu, juſqu'à ce qu'ils ſe réduiſent facilement en poudre, laquelle vous ferez infuſer dans du vin blanc, l'eſpace de vingt-quatre heures. Coulez-le enſuite, & vous en lavez & décraſſez le viſage. Il faut ſur quatre pieds un verre de vin blanc.

Autre.

Prenez de l'eau de plantain, avec de l'eſſence de ſoufre; mettez tout enſemble, & vous en appliquez ſoir & matin ſur le viſage avec un petit linge.

Pour ôter les rougeurs du viſage.

Prenez de la patience & du mouron, de chacun une poignée; faites-les bouillir enſemble, & vous lavez de cette eau.

Pour les rougeurs ou taches qui viennent au viſage.

Prendre un peu de ſoufre & le mêler avec du lait de femme, puis en mettre deſſus leſdites taches ou rougeurs.

Pour les boutons du visage.

Enveloppez du salpêtre dans un linge bien délié, puis l'ayant trempé en eau claire, touchez-en les boutons.

Contre le feu volage, ou volant.

Prenez de la décoction de mauve, de patience, d'oseille & du fénu-grec, avec du fort vinaigre.

Autre.

Prenez de l'huile de tartre, de froment, ou de blanc de rhasis & camphre.

Contre les lentilles ou taches brunes élevées sur la peau.

Prenez de l'huile de tartre, du lait de figuier & miel; mêlez bien le tout ensemble, & vous en frottez à la fumée d'eau chaude.

Pour les dartres.

Prendre des œufs bien frais, & les faites durcir, puis prendre les moyeux & les mâcher, & en mettre dessus.

Pour les dartres & fissures des mains ou des levres.

Prendre des jaunes d'œufs fricassés, les envelopper dans une toile humectée d'huile d'amandes douces, puis en tirer l'huile au pressoir.

Cette huile est aussi très-bonne pour la brûlure.

Pour guérir promptement le mal des levres.

Prenez une cuiller de bois, dont on se sert à la cuisine pour le potage; la plus vieille est la meilleure; vous la tiendrez devant le feu, jusqu'à ce qu'elle soit bien chaude : il en sor-

tira une graisse, dont vous vous frotterez les levres, & elles guériront infailliblement.

Pour empêcher les marques de la petite-vérole.

Il faut ouvrir la veine de l'aîle d'un pigeon, & se baigner le visage de ce sang tout chaud, & l'y laisser sécher.

Autre.

Il faut prendre un pot d'eau coulante ou de pluie; y fondre une piece de chaux grosse comme deux œufs : on jette la premiere eau, puis la deuxieme, & on en tire au clair la troisieme, & on y met deux dragmes de sel de saturne.

Lorsque la petite-vérole est seche, on en met des compresses tiedes : ce remede est expérimenté.

Remede infaillible pour la jaunisse.

Prenez huit onces de raisins de Corinthe bien lavés & épluchés, une once de rhubarbe en poudre subtile; pilez-les ensemble dans un mortier l'espace de huit heures; prenez-en tous les matins la grosseur d'une noix. Il purifie le sang, & fortifie merveilleusement le foie; & si on le continue, il emporte toutes les humeurs peccantes du corps.

Autre remede pour toutes sortes de jaunisses.

Prenez une demi once de rhubarbe coupée bien menu, une once & demie de racine de hédera terrestre, une noix muscade pilée grossiérement; mettez le tout dans une bouteille, & y versez trois pintes de bierre; bouchez bien ladite bouteille, & la laissez ainsi pendant trois jours; commencez alors à en boire un bon verre le matin à jeun, un autre sur les cinq heures après-midi, & continuez jusqu'à ce que vos selles commencent à devenir jaunes. Que

ſi vous vous ſentez trop purgé, prenez-le ſeulement le matin.

Eau pour embellir le viſage, & pour ôter les rides.

Prenez de l'eau de riviere la plus battue qu'il ſe pourra, c'eſt-à-dire de celle qui paſſe ſous le moulin, s'il ſe peut; autrement il la faut mettre dans quelque vaiſſeau qui ne ſoit pas entiérement plein, & l'agiter pendant un bon eſpace de temps, tant qu'elle ſoit bien battue; après quoi vous la paſſerez par un linge blanc, & la mettrez dans un pot de terre neuf plombé, avec une poignée d'orge bien lavée & nettoyée de ſes ordures, & la ferez cuire à feu de charbon, juſqu'à ce que l'orge ſoit crevée; alors retirez-la du feu, & la laiſſez raſſeoir, & la coulez derechef à travers un linge, dans une bouteille de verre qui ait le quart de vuide, dans laquelle vous ajouterez, pour une pinte d'eau, trois gouttes de baume blanc ou baume de Pérou, le premier eſt le meilleur, & ſecouerez & agiterez ladite bouteille pendant dix ou douze heures ſans diſcontinuer, juſqu'à ce que le baume ſoit entiérement incorporé avec ladite eau, & que l'eau en demeure trouble & un peu blanchie, & alors elle ſera dans ſa perfection. Elle fait merveille pour embellir le viſage; elle en ôte même les rides avec le temps, en en uſant une fois le jour.

Nota. Qu'il faut laver le viſage avec de l'eau de riviere, de pluie ou de fontaine, avant que de ſe ſervir de cette eau.

Pour ôter les rides du viſage.

Prenez une poële à feu, faites-la bien chauffer, puis jettez-y par-deſſus de la poudre de myrrhe, oppoſant le viſage par-deſſus pour en recevoir la fumée, mettant un gros linge autour de la tête, pour mieux recueillir ladite

fumée, réitérant ce procédé par trois fois. Puis ayant derechef fait chauffer la poële, il faut prendre du vin blanc dans la bouche, & en arroser ladite poële, recevant & recueillant ladite fumée qui s'élevera, & réitérant de même par trois fois. Continuez à faire tout ceci de même, matin & soir, si long-temps que vous voudrez, & vous verrez des merveilles.

Eau très-bonne pour faire ressembler le visage comme à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans.

Prenez dix pieds de veau, & les mettez cuire dans dix-huit livres d'eau de riviere, tant qu'elle soit réduite à la moitié; puis ajoutez-y une livre de riz, & laissez cuire avec de la mie de pain blanc détrempée dans du lait, deux livres de beurre frais, & la glaire de dix œufs frais avec leurs écailles & peaux; faites distiller toutes ces choses, & en l'eau que vous distillerez, mettez-y un peu de camphre, & d'alun succarin : ce secret est très-bon.

Pour nettoyer & blanchir les dents.

Prenez des racines seches de guimauve, trempées un jour entier en eau; étant encore moites, les envelopper dans du papier, & les mettre cuire sous la cendre chaude; étant cuites, les faire sécher & s'en frotter : ou bien, prenez du tartre de fort bon vin, pulvérisé; ou bien, prendre eau de soufre ou huile de soufre, en laver les dents avec un linge, ou un morceau d'écarlate; ou bien prendre de l'eau de vernis, elle nettoie & embellit fort : il y en a qui se servent de suie de cheminée, ou de la poudre de pain brûlé.

Quand les dents sont fort noires.

Prenez de l'esprit de vitriol, que vous mêlerez avec un peu d'eau commune.

Pour affermir les dents, & conſerver les gencives.

Prenez une dragme d'alun, deux de bol arménic oriental, demi-dragme de myrrhe, réduiſez le tout en poudre ſubtile, que vous mettrez dans une chopine de vin clairet; remuez-les, & vous en lavez tous les jours les dents & les gencives.

Autre pour affermir, blanchir & conſerver les dents & gencives en bon état.

Prenez oignons de mer trempés dans du vinaigre, mouillez-y un morceau de linge fin, ou d'éponge, & en lavez les dents & gencives. Il faut que ledit vinaigre ſoit un peu chaud; cela guérit auſſi les plaies & maux de la bouche.

Pour affermir les dents, diſſiper le ſcorbut & autres humeurs qui les gâtent.

Il faut prendre de l'alun diſſous dans de l'eau tiede, & en laver la bouche, frottant les dents deux ou trois fois par jour.

Pour empêcher la pourriture des dents.

Vous prendrez tous les matins un grain de ſel dans la bouche, & l'ayant laiſſé fondre, frottez-vous-en les dents avec la langue.

Pour rendre l'haleine douce.

Vous mâcherez un peu de muſcade, ou cannelle, ou racine d'iris, ou d'angelique, ou racine impératoire, girofles, bois d'aloës, maſtic, feuilles de menthe ou de méliſſe, graine d'anis ou de fenouil, graine de paradis, cubebés, galange, zédouaire.

Remede contre toute puanteur de bouche, ou mauvaiſe haleine, procédant de corruption en l'eſtomac.

Prendre de la ſauge une once, trois onces de

fleur de romarin, cinq dragmes de clous de girofle, demi-dragme de noix muſcade, un grain de muſc; puis prendre autant de miel qu'il ſera néceſſaire, & incorporer la compoſition ſuſdite, de laquelle on uſera quand on voudra, de la groſſeur d'une feve ou noiſette, plus ou moins à la volonté.

Conſerve pour le crachement de ſang.

Une demi livre de racines de conſolide majeure mondée, une livre de fleurs de pavot rouge mondée, deux livres de ſucre le plus blanc, & ſix livres d'eau de pluie.

Faites une conſerve de tout ceci, & en prenez le matin à dix heures, l'après-midi à quatre heures, & le ſoir à neuf heures. La doſe eſt de la groſſeur d'une noix muſcade chaque fois. Il faut s'abſtenir de manger des choſes ſalées & crues. Qnand il y a de grands crachemens de ſang, il en faut prendre le ſoir deux fois la groſſeur d'une noix muſcade, & ſe mettre au lit, ayant ſoin de ſe bien couvrir pour ſuer.

Pommade excellente pour les levres.

Prenez une once d'huile d'amandes douces, mettez-la ſur le feu, avec environ une dragme, ou un peu davantage, de ſuif de mouton fraîchement tué, & de l'orcanette rapée, pour lui donner couleur; faites-les cuire quelque temps enſemble; après quoi laiſſez-les refroidir, & ſervez-vous en dans le beſoin. L'on peut, ſi l'on veut, au lieu de l'huile d'amandes douces, prendre celle de jaſmin, ou d'autre fleur, ſi l'on veut lui donner bonne odeur: il faut que l'huile d'amandes douces ſoit tirée ſans feu.

Pour les Eréſypeles au viſage.

Prenez une dragme de ſel de ſaturne, trois onces de vin blanc de France: mêlez-les, &

faites-les un peu chauffer, quand vous voudrez vous en ſervir.

Pour les inflammations des yeux.

Prenez une once d'eau de roſes, une demi-once de vin blanc de France, une dragme de tutie préparée, un demi ſcrupule du crocci metallorum pelé ; mêlez le tout enſemble, pour vous en laver les yeux.

Pour garder les yeux de pleurer, & les tenir beaux & nets.

Il faut diſtiller grande quantité de feuilles de mauve en vin blanc ou vin rouge, & de cette eau ſe laver ſoir & matin. Le Pape Paul V. en uſoit dans ſa vieilleſſe.

Pour le mal des yeux.

Prenez des feuilles de plantin qui ne ſoient point mangées de vers, nettoyez-les bien de la terre, & les faites chauffer un peu ; puis appliquez par le dos en long ſur l'œil deux à chacun, & laiſſez-les toute la nuit. Si l'œil doit guérir, la feuille ſéchera ; autrement non.

Eau excellente pour les yeux.

Prenez un demi-ſeptier de vin blanc & autant d'eau de roſes rouges, mettez-les dans un verre avec de l'aloës hépatique, tutie & ſucre fin, de chaque quatre onces, mis en poudre chacun ſéparément ; puis bouchez bien le verre, & l'expoſez au ſoleil en Eté pendant huit ou dix jours, le remuant & l'agitant trois ou quatre fois par jour. Cette eau diſſipe toutes les chaleurs & fluxions des yeux, & les fortifie.

Remede pour ôter la rougeur des yeux.

Prenez un peu d'hyſſope, que vous mettrez dans un nouet de taffetas ; trempez ce nouet

dans de l'eau chaude, & en fomentez les yeux trois ou quatre fois le jour.

Autre pour la rougeur des yeux.

Rempliſſez une phiole d'eau de fontaine ; mettez-y la groſſeur d'une noiſette de *ſanguis draconis* en poudre, & lavez-vous en les yeux.

Remede pour fortifier la vue.

Prenez une pinte d'eau de roſes rouges, une once de ſucre candi, & deux dragmes de tutie en poudre ; mêlez-les bien enſemble, & les laiſſez l'eſpace de vingt quatre heures, & puis frottez-vous-en les yeux avec une fine éponge.

Pour guérir le tintouin ou brouillement d'oreille.

Il faut couler dans l'oreille de la graiſſe d'anguille rôtie, reçue ſur des feuilles de laurier ; il faut qu'elle ſoit tiede.

Autre.

Prenez des œufs de fourmis concaſſés, infuſez-les dans du jus d'oignon, & vous en ſervez.

Pour guérir les douleurs d'oreille.

Prenez de l'huile roſat. Vous pouvez vous ſervir auſſi d'une emplâtre de poix de Bourgogne ; car elle attire les eaux qui cauſent ces douleurs.

Remede pour les perſonnes qui ont perdu l'ouïe.

Prenez de l'huile de ſoufre, qui vient de Schmakolden, vous en mettrez deux ou trois gouttes ſur du coton, & après les mettrez dans l'oreille ; vous continuerez ainſi pendant plusieurs jours juſqu'à votre guériſon. Cela ôte la douleur & redonne l'ouïe. Il faut obſerver qu'il

faut toujours s'en servir à jeun. Ce remede, quoique chétif & abject, est cependant de grande vertu & effet.

Remede pour la migraine.

Il faut prendre une bonne poignée de l'herbe nommée *Lapatum*, les feuilles seulement, que vous ferez bouillir dans une pinte de biere jusqu'à diminution de chopine. Donnez-en la moitié au malade le matin, & l'autre le soir en se couchant. Ce remede est excellent pour tous les maux de tête, inflammation, fluxions des yeux, la jaunisse, toux de poumons, la contemption des poumons, pour la rate, la pierre, gravelle, & toutes obstructions : cette herbe pilée & appliquée à une loupe, la guérit en peu de temps.

Autre pour la migraine.

Prenez des feuilles de roses rouges, un peu de farine de froment ; mêlez cela avec du vinaigre, & les faites bouillir jusqu'à consistance d'emplâtre ; étendez-les sur du linge, & appliquez-les aux tempes.

Remede pour la frénésie.

Vous prendrez le jus de sauge & de pimprenelle, que vous ferez boire au malade ; quand même il auroit perdu la parole, elle lui reviendra.

Pour empêcher que les cheveux ne tombent.

Prenez des roses, du lierre, balaustes, & feuilles de saule, alun de roche ; faites-les bouillir en eau de pluie jusqu'à la moitié, & quand elle sera tiede, il faut dissoudre de la tutie & encens pulvérisé, pour ensuite s'en laver la tête tous les quinze jours.

Autre.

Prenez de l'eau de chanvre avec du jus d'ail.

Autre.

Prenez de la graine de persil que vous mettrez en poudre impalpable, dont vous vous poudrerez la tête par trois jours différens, une fois l'année seulement, & il ne tombera jamais aucun cheveu.

Pour faire les cheveux longs.

Prenez de la cendre de capillaire, de pollitric & de racine de canne, avec graine de lin, dont vous ferez une lessive, & où l'on fera dissoudre de la myrrhe, y ajoutant aussi une partie de vin blanc, de quoi vous vous laverez la tête tous les quinze jours.

Pour faire boucler les cheveux.

Il faut les raser, & puis frotter la tête avec de la racine d'asphodele.

Autre.

Prenez les racines de guimauve, graine de lin & de psillium, faites-les bouillir fort longtemps, & lavez-vous ensuite les cheveux de cette décoction.

Pour empêcher que les cheveux ne blanchissent.

Prenez trois ou quatre fois l'année, pendant huit jours, tous les matins, du vin de sauge, ou d'anthos trois onces, avec une once d'eau de capillaire.

Autre.

Prendre du sirop de fleurs de pêcher & de nerprun.

Pour noircir le poil blanc.

Prenez les remedes ci-dessus; puis vous vous servirez des teintures suivantes.

Il faut prendre des noix de galle, écorces de noix vertes, écorces & graines de grenade, broyées & bouillies dans de gros vin, avec un peu d'alun, & y mêler un peu d'huile de laurier. Pour en laver les cheveux, on se sert d'une éponge trempée dans ladite teinture, commençant tout proche la racine des cheveux.

Autre.

Prenez du jus d'écorces de noix vertes une livre, trois onces de poudre de litharge, mêlez le tout avec une lessive de sarment.

Autre.

Prenez des écailles de fer, & limailles de plomb, de chacun deux onces, faites-les cuire dans deux livres de bon vinaigre, jusqu'à la moitié, & puis les coulez.

Pour noircir le poil roux.

Il faut se purger, se faire raser la tête, puis se frotter le soir, pendant deux jours, de beurre frais battu, ensuite se laver avec l'une ou l'autre des teintures ci-devant.

Autre.

Il faut se purger avec de la rhubarbe, casse & sirop de roses, puis se laver d'une lessive de cendres de sarment, ou de saule, avec des blettes, ensuite prendre de l'une des teintures précédentes.

Pour faire croître les cheveux.

Prenez les bouts du chanvre, lorsqu'il commence à sortir de la terre, & les faites tremper

pendant vingt-quatre heures dans l'eau, de laquelle vous mouillerez les dents du peigne duquel vous vous peignerez, & cela à tous les croissants de la lune seulement. Il est certain que cela fait beaucoup croître les cheveux.

Autre.

Prenez trois cuillerées de miel, trois poignées de petits filets de vignes, par lesquels les ceps de vignes s'attachent & se tiennent aux échalas. Pilez-les bien, & en tirez le jus, que vous mêlerez avec ledit miel, puis en lavez les endroits où vous voulez avoir les cheveux longs & épais.

Pour faire croître les cheveux promptement.

Prenez des orties qui viennent au soleil levant, tirez-en le jus, dans lequel vous tremperez tous les matins les dents du peigne, & vous en peignez à rebours; les cheveux viendront incontinent bien. Eprouvé.

Pour faire revenir les cheveux.

Prenez de la cendre de coquille de noix, passée par un sasset, incorporez-la avec du miel pour en oindre la partie.

Pour ôter les cheveux & poils de quelque partie que ce soit.

Prenez les coques de cinquante ou soixante œufs, pilez-les bien, & faites-en distiller une eau, dont vous laverez souvent les endroits où vous ne voulez point avoir de poil.

Pour faire tomber le poil difforme ou incommode.

Prenez deux onces de térébentine, deux dragmes de céruse & autant de mastic; mêlez la céruse & le mastic pulvérisés avec la térébentine, puis ajoutez-y deux onces de cire blanche liquéfiée, item benjoin avec storax,

calamite de chacun quatre dragmes : étendez une portion de tout ceci sur de la toile neuve fort dure & épaisse, dont vous couperez des bandes ou morceaux, pour appliquer sur la partie.

Avant que d'appliquer, il faut fomenter la partie avec un peu de vin blanc & d'eau tiede, & la frotter d'un linge un peu rude, puis chauffer un peu l'emplâtre : il faut la laisser toute la nuit, & le lendemain on la leve avec les poils qui y tiennent.

Si quelque partie de l'emplâtre demeure attachée contre la peau, il la faut mouiller avec de l'eau de décoction de son, puis la laver avec du vin blanc ou eau-de-vie, pour rendre la partie nette & reluisante.

Autre.

Prenez de l'eau de polypode, ou eau de chelidonia, où l'on met les feuilles & les racines.

Pour faire savon qui embellit les mains.

Prenez une livre de savon vénitien, que vous raperez entiérement, item deux onces de sucre rouge, demi-once de gomme draganti ; mettez-les en infusion en eau, puis les y laisser un jour ou plus, comme il vous plaira ; mettez toutes ces choses en un petit chaudron ; & les mêlez très-bien d'un bâton, tant qu'elles deviennent comme colle ; lavez-vous-en après les mains, & vous en verrez un bel effet.

Pâte pour les mains.

Prenez des pommes de courpendus, dont vous ôterez les peaux ; pilez-les ensuite dans un mortier de marbre, étant auparavant coupées par tranches ; mouillez-les avec eau de rose & vin blanc ; mettez parmi la mie d'un pain blanc, & des amandes bien amolies, pe-

lées

lées & broyées avec du vin; puis ajoutez-y un peu de ſavon blanc, & cuiſez le tout à feu lent, & vous en ſervez

Pour nettoyer les mains, & les rendres polies.

Prenez du ſavon commun mis en pieces, ſéché à l'ombre pendant huit jours, & puis réduit en poudre; mêlez une livre de cette poudre avec quatre onces d'iris pulvériſé, trois onces de ſandal, deux onces de farine d'amidon; pilez le tout enſemble dans un mortier, y ajoutant, en pilant, du ſtorax liquide, de l'huile de benjoin à diſcrétion, & ſur la fin mettez-y quelques grains de muſc & de civette & puis vous en ſervez, quand bon vous ſemblera.

Autre.

Prenez de décoction de racines & feuilles de lierre.

Autre.

Prenez deux racines d'orties, que vous ferez bouillir en vinaigre & vin blanc, lavez-vous en le ſoir, & le lendemain matin lavez-vous d'eau fraiche avec un peu de ſavon.

Pour embellir les ongles.

Il faut les laver d'eau de ſavon odorante; puis les frotter d'huile d'amandes ameres avec un morceau de taffetas, enſuite les refrotter avec poudre de cinabre & d'émeri pulvériſé, puis de poudre de cypre, & réitérer : ou bien, prenez de l'eau de marrube blanc.

Pour ôter les taches des ongles, blanches & autres.

Vous prendrez du ſoufre vif, moulu, incorporé avec poix de térébenthine, y ajoutant un peu de vinaigre : ou bien prenez du ſuc de limons : ou bien, prenez de la myrrhe incorporée avec de la poix.

Pour diſſiper le ſang meurtri ſous l'ongle.

Prenez de l'eau de ſcabieuſe.

Pour empêcher les envies.

Il faut les nettoyer à la racine avec bout des ciſeaux, puis y appliquer des feuilles de patience.

Pour remettre un ongle qui ſe déracine, avec la chair qui ſurmonte.

Prenez des feuilles de patience ou parelle, pilées & appliquées : ou bien, prenez de la poudre calcinée, ou huile de vitriol.

Quand il faut rogner les ongles.

Il ne faut rogner les ongles qu'au déclin de la lune ; ils en renaiſſent plus tard, & cela empêche les petits chicots qui peuvent ſurcroître à la racine.

Flux de ſang de nez.

Prenez une veſſe de loup ſeche, & en mettez un morceau dans le nez : ou bien, prenez du linge brûlé, & le mettez auſſi dans le nez.

Pour le mal de gorge.

Prenez pour deux ſols de farine de ſeigle, faites-la bouillir dans un demi-ſeptier de lait, pendant un demi-quart-d'heure ; puis prenez deux oignons de lys, & les faites bouillir enſemble, & du tout faites un cataplaſme que vous appliquerez tiede ſur la gorge. Il fait un effet merveilleux.

Autre.

Prenez quatre onces d'eau de plantain, une once de ſirop de violette, & demi-once de ſel de nitre briſé, & vous en gargariſez.

Autre.

Prenez des carottes, bouts de ronces & de chevre-feuille; faites-les bien bouillir, mettez-y du miel & une once de sel de nitre; passez cette eau, & vous en gargarisez.

Pour rompre les apostumes & abcès qui viennent à la gorge.

Prenez de la fiente seche d'âne & fiente d'hirondelle, réduisez-les en poudre, & les mettez dans de l'eau ou du vin, pour vous en gargariser souvent, & vous serez délivré dans peu.

Pour avoir une bonne voix.

Prenez une dragme de fleurs de sureau en poudre, le matin à jeun, dans du vin blanc.

Pour les débilités d'estomac.

Prenez un pot de la meilleure eau-de-vie, dans laquelle vous mettrez une demi once de chacune des quatre semences chaudes, qui sont le fenouil, la coriandre, l'anis, & le carvi; il les faut faire infuser à froid pendant vingt-quatre heures. Vous en prendrez une cuillerée après le repas, lorsque la digestion commence à se faire, qui est environ un demi-quart d'heure après que l'on a mangé. Il faut continuer ce remede pendant huit ou dix jours.

Autre remede pour les débilités & vomissemens d'estomac.

Prenez du bon vin, & y trempez un linge en cinq ou six doubles, que vous chaufferez & appliquerez sur l'estomac, & mettrez pardessus une serviette bien chaude en double, dans laquelle vous mettrez une brique, que vous aurez aussi fait chauffer, & que vous envelopperez de quelque autre linge,

Autre remede pour fortifier l'estomac.

L'on peut choisir avec succès les uns ou les autres de ceux qui suivent. Une goutte d'essence de canelle. Essence de girofle, depuis une goutte jusqu'à trois. Macis, depuis six grains jusqu'à un scrupule. Extrait d'aloës, depuis quinze grains jusqu'à une dragme. Huile de muscade, depuis quatre jusqu'à dix grains. On peut encore l'appliquer extérieurement, aussi-bien que se frotter avec de l'eau de la Reine de Hongrie. Eau de noix & eau de rose qu'on peut prendre depuis une once jusqu'à six ou sept. Eau de fleurs d'orange, depuis une dragme jusqu'à une once.

Voici comment se fait l'eau de la Reine de Hongrie.

Prenez de l'eau-de-vie distillée quatre fois, trente onces; des fleurs de romarin, vingt onces; mettez le tout dans un vase bien bouché l'espace de cinquante heures, puis faites les distiller dans un alambic au bain-marie, & en prenez le matin, une fois la semaine, une dragme, avec quelqu'autre liqueur ou boisson, ou bien avec de la viande : lavez-en le visage tous les matins, & en frottez le mal des membres infirmes.

Cette eau renouvelle les forces, fait le bon esprit, nettoie les moëlles, fortifie les esprits vitaux en leur nouvelle opération, restitue la vue, & conserve en longue vie; elle est excellente pour l'estomac & pour la poitrine, s'en frottant par-dessus. Quand on se sert de ce remede, il ne faut pas le faire chauffer.

L'Esprit de fleurs de romarin

Est excellent pour la toux, maux d'estomac, & pour toutes les vapeurs qui montent au cerveau, fortifie la mémoire, ouvre les obstructions de la rate & du foie, empêche le verti-

ge, paralyſie, apoplexie, & autres de la ſorte; guérit la colique, & diſſipe les vents. La doſe eſt une cuillerée.

L'Eſprit de menthe

Eſt bon pour fortifier l'eſtomac, & la faculté rétentive, corrobore les eſprits vitaux, eſt admirable pour les poumons, aide à la digeſtion, & eſt un remede infaillible contre la mélancolie. La doſe eſt depuis deux juſqu'à trois cuillerées.

Eau thériacale.

Cette eau eſt excellente pour tous maux de rate, empêche & guérit toute contagion. La doſe eſt une cuillerée. Etant attaqué de quelque maladie, il en faut prendre trois, & ſuer ſi l'on peut.

L'Eſprit de fraiſes

Purifie le ſang, empêche & guérit la jauniſſe, ouvre les obſtructions & chaſſe la gravelle. La doſe eſt une cuillerée.

Remede pour la toux fâcheuſe & violente.

Prenez ſix onces d'eau d'hyſſope, quatre onces de celle de pavots rouges, ſix dattes, dix figues coupées menu, une poignée de gros raiſins au ſoleil, trois dragmes de poudre de régliſſe; mettez le tout dans les eaux ſuſdites ſur la braiſe l'eſpace de ſix heures, ſans bouillir, & le vaiſſeau bien couvert; puis paſſez l'eau dans un linge, & l'adouciſſez avec du ſucre: buvez-en le matin à jeun, ſur les quatre heures après-midi, & le ſoir en vous couchant.

Autre pour la même toux.

Prenez de la vieille conſerve de roſes, oliban en poudre très-ſubtile, que vous mêlerez & incorporerez enſemble, & que la conſiſtance

ſoit fort épaiſſie par la poudre. Buvez-en la quantité d'une noiſette avec un peu de ſirop violat le matin, autant le ſoir en vous couchant, & quelquefois pendant la journée, s'il en eſt beſoin.

Autre.

Prenez quatre onces de ſucre fin en poudre, demi-once de régliſſe auſſi en poudre, deux grains de muſc, un peu de ſirop de régliſſe, & gomme adragant trempée dans de l'eau de roſes; faites une pâte de tout cela, & en formez de petites boules, que vous prendrez dans le beſoin. Elles ſe garderont toute l'année.

Sirop de choux pour la poitrine & le poumon.

Il faut prendre des choux rouges, les piler avec leurs feuilles & leurs côtes, & puis les mettre dans une ſerviette pour en tirer le jus, le peſer, & y mettre autant peſant de miel commun, qui ſoit fort bon, & le faire bouillir tout enſemble, & écumer toujours : quand il n'écumera plus, il ſera fait. Il n'en faut prendre qu'une cuillerée à jeun.

Pour la poitrine & le poumon affoibli.

Uſez ſouvent de raiſins de damas, cuits dans du vin blanc pendant l'eſpace d'un quart-d'heure. On peut y ajouter un peu de ſucre, ſi l'on veut, & dans peu de temps votre poitrine ſera rétablie.

Pour les pulmoniques.

Il faut uſer, auſſi long-temps que l'on voudra, des tablettes faites avec de la fleur de ſoufre.

Pour les inflammations du poumon, & pleuréſie.

Il faut boire continuellement d'une tiſane faite avec de la véronique mâle : ſi l'on veut, on

peut y mettre un peu de sucre. Il ne faut guere saigner; cette tisane provoque les urines.

Emplâtre pour les poumons & l'estomac, qui dure dix ans en sa bonté.

Prenez deux dragmes d'aloës ; rue un peu froissée, trois ou quatre poignées ; eau commune, sept ou huit cuillerées. Faites cuire le tout dans un pot de terre plombé, jusqu'à la consomption, ensorte cependant qu'elle soit assez liquide pour en abreuver une serviette. Après l'avoir passée, coulez-la à travers un linge, & trempez dans ladite colature une serviette, imbibez-la par-tout ; puis pliez-la en quatre, & la laissez secher à l'ombre.

Un pulmonique abandonné a été guéri en trois mois, ayant porté telle serviette en quatre doubles sur l'estomac, attachée par derriere. Le remede ne manque point, & l'on en voit l'allégement dans peu de temps ; l'estomac qui ne peut digérer est bientôt remis en portant ladite serviette. Si l'on sue, & que la serviette soit mouillée de la sueur, il la faut tirer, la sécher & la remettre.

Pour les maux de cœur.

Il n'y a pas de plus prompt & plus excellent remede pour arrêter les grandes palpitations de cœur, que d'appliquer une ventouse seche sur la région du cœur.

On peut prendre, pour fortifier le cœur & le cerveau, une goutte d'huile ou essence de cannelle, ou deux ou trois gouttes d'essence de girofle, ou une ou deux cuillerées d'eau de fraise & de framboise; ou bien de la gelée de corne de cerf en aliment ; ou bien de l'eau de mélisse depuis deux jusqu'à six onces, ou de l'eau de fleurs d'orange depuis une dragme jusqu'à une once.

Pour la palpitation de cœur.

Prenez de l'eau de méliſſe diſtillée; elle guér[illegible] la palpitation de cœur, & empêche le vomi[illegible]ſement.

Pour ceux qui ſont empoiſonnés de quelque métal, ou minéral.

Prenez deux ou trois gouttes d'huile de tartr[illegible] dans du bouillon ou du vin, & l'avalez. Cel[illegible] précipite tout le poiſon.

Remede pour purifier le ſang.

Prenez deux ou trois racines de chicorée[illegible] bouillies dans trois livres d'eau commune; o[illegible] bien, eſprit de tartre, dont la doſe eſt depui[illegible] une dragme juſqu'à trois; ou bien la teinture d[illegible] ſel de tartre, donnée depuis dix juſqu'à trent[illegible] gouttes; ou le ſel volatil de tartre, depuis ſi[illegible] grains juſqu'à ſeize.

Autre.

On donne encore, avec le même ſuccès, l[illegible] bézoard minéral, depuis ſix grains juſqu'à vingt[illegible] ou la poudre de vipere, depuis huit grains juſ[illegible]qu'à trente.

Pour la fievre intermittente.

Prenez une dragme & demie de gentian[illegible] pulvériſée, une dragme & demie d'écorce d[illegible] china-chinæ pulvériſée, une dragme & demi[illegible] de fleurs de la petite centaurée pulvériſées, un[illegible] dragme & demie de thériaque de Veniſe, ſiro[illegible] de fleurs de pavots rouges autant qu'il en fau[illegible] pour réduire tout ceci en conſerve. La doſe eſ[illegible] d'une dragme juſqu'à une dragme & demie.

Autre pour la même.

Prenez deux onces d'écorce de china-chinæ[illegible] quatre onces de bois de ſaſſafras, une once de[illegible] ſerpentine[illegible]

ſerpentine, deux onces de bayes de genievre, deux poignées de têtes de la petite centaurée, trois dragmes de ſel ammoniac : ſoit mis tout ceci ſur cinq livres de vin du Rhin, ou de vin blanc de France, & poſé pendant la nuit dans un endroit chaud. La doſe eſt d'une demi-pinte, qu'il faut prendre toutes les quatre heures.

Autre pour la même.

Entre les remedes fébrifuges, un des plus aſſurés pour les fievres intermittentes, eſt les fleurs d'antimoine corrigées avec partie égale d'eſprit de miel & d'eſprit de vin, circulées enſemble. La doſe eſt depuis quinze grains dans quelque conſerve, une heure avant l'accès. Il faut prendre une demi-heure après un bouillon, c'eſt-à-dire une demi-heure avant l'accès; ce que l'on continue ordinairement pendant trois accès conſécutifs, ſans qu'elles faſſent jamais vomir; mais elles operent tantôt par les ſelles, & tantôt par les ſueurs, ſelon que la nature ſe trouve diſpoſée.

Pour toutes fievres intermittentes.

Prenez une poignée d'herbe dite mille-pertuis, que vous infuſerez dans un verre de vin blanc, & vingt-quatre heures après coulez-le dans un linge net, & le prenez une demi-heure avant l'accès.

Pour la même.

Prenez cette pellicule qui tient à la coque de l'œuf, de laquelle vous envelopperez le petit doigt de la main gauche; vous l'y laiſſerez pendant vingt-quatre heures, & vous guérirez.

Pour la fievre tierce.

Prenez, dans un verre d'eau, deux dragmes de ſirop de chardon bénit, quand le friſſon vous prend.

Autre pour la même.

Prenez jus de verveine trois ou quatre doigts, avec un peu de vin blanc, devant le frisson; ensuite il faut se promener, & ne point souper, lorsque l'on voudra prendre ce remede.

Pour la même.

Prenez un demi-verre d'eau-de-vie, dans lequel vous délayerez un jaune d'œuf frais, avec la troisieme partie d'une noix muscade rapée, & le prenez un moment avant le frisson. Continuez ce remede par trois fois, si à la premiere ni seconde vous n'êtes pas guéri.

Nota. Qu'il est bon d'avoir été purgé auparavant avec la médecine suivante.

Rhubarbe, *scammonée*, *turbit*, *hermodates*, *gingembre gris*, *séné mondé*, *anis*, *sucre*, de chacun une dragme : mettez le tout en poudre séparément, & tamisez de même, puis les mêlez ensemble, & passez au tamis. La dose pour un enfant de dix ans est de demi-dragme; pour une personne faite, une dragme dans un bouillon.

Nota Qu'il n'est pas besoin de tenir ni le lit, ni la chambre.

Pour la fievre quarte.

Prenez giroflées jaunes, feuilles & fleurs, pilez-les bien avec un peu de sel; & quand le frisson viendra, mêlez le tout sur la suture de la tête, entre deux linges, & l'y laissez vingt-quatre heures. Ce remede est assuré.

Pour la même.

Il faut prendre un jaune d'œuf frais, & l'ayant délayé dans un verre de vin blanc, le faire prendre au malade dans le commencement du frisson.

Fievres continues.

Le meilleur remede pour les fievres con-

tinues & le plus naturel, c'eſt de prendre trois ou quatre fois par jour, deux gouttes d'eſprit de ſel ammoniac, dans de l'eau de chicorée, ou de ſcorſonere.

On donne encore avec ſuccès, les uns ou les autres des remedes ſuivants; ſavoir, tartre émétique ſoluble, depuis quatre grains juſqu'à ſeize; ou du vin émétique depuis demi once juſqu'à trois onces; eſprit de vitriol de ſoufre ou d'alun, depuis quatre juſqu'à huit gouttes; criſtal de tartre, depuis une dragme juſqu'à trois; ſel de ſoufre depuis dix grains juſqu'à deux ſcrupules.

Pour toutes ſortes de fievres.

Mettez deux cuillerées de ſirop de violette & deux cuillerées de vin dans un verre, joignez-y ſix grains de poudre de vipere, & trois grains d'orviétan, dix gouttes d'eſprit ou aigre de ſoufre, & dix de teinture de vitriol; rempliſſez d'eau le reſte du verre, & battez tout cela enſemble, & le donnez au malade trois heures ou environ avant ſon accès, ou bien dans l'accès même : on peut, ſi l'on craint l'odeur de l'orviétan, le prendre à part dans une portion de la liqueur, & le reſte par-deſſus. La poudre de vipere eſt inſipide.

Il n'y a pas de fievre qui réſiſte à quatre priſes de ce remede : il en faut prendre deux jours, & laiſſer un jour entre deux.

Autre remede pour toutes ſortes de fievres.

Prenez, au commencement de la fievre ou du friſſon, un demi-verre de jus de bourrache, & le mêlez avec autant de vin blanc, le tout faiſant un verre. L'on en peut prendre deux ou trois fois, ſi la fievre ne quitte d'abord.

Pour appaiser la grande ardeur de la fievre, & quelquefois la guérir.

Prenez trois dragmes d'eau de plantain, deux dragmes d'eau de roſes, autant de vin blanc, trois dragmes de ſucre, une dragme d'eau de miel, autant de ſirop de violette ; mettez le tout dans une chopine d'eau de fontaine bien fraîche, & en donnez au malade.

Contre les fievres des enfants.

On aſſure qu'en mettant de gros concombres auprès d'un enfant à la mamelle ayant la fievre, tandis qu'il dort, elle le quitte ſans faute, à cauſe que ce fruit attire toute l'ardeur de la fievre.

Fievres malignes.

Servez-vous de l'un ou de l'autre des remedes ſuivants, qui ſont également bons pour chaſſer la malignité de ces fievres, auſſi-bien que pour la petite-vérole, & même pour la peſte.

Sels de chardons bénits & de méliſſe, dont la doſe eſt depuis dix grains juſqu'à un ſcrupule.

Poudre de vipere, depuis vingt juſqu'à trente grains.

Teinture de ſel de tartre, depuis dix gouttes juſqu'à trente.

Eſprit de vin camphré, depuis quatre gouttes juſqu'à dix.

Les ſels ammoniac & de tartre, donnés ſéparément, immédiatement l'un après l'autre. La doſe eſt depuis quatre juſqu'à dix grains chacun.

Eſprit volatil de même ſel ammoniac, depuis ſix juſqu'à vingt gouttes.

Eſprit acide de ſel ammoniac, depuis quatre juſqu'à dix gouttes.

Fleurs de ſel ammoniac, depuis quatre juſqu'à quinze grains,

Rapure de corne de cerf en tisane, & gelée de corne de cerf en aliment.

Eaux de chardons bénits & de mélisse, depuis deux onces jusqu'à six.

Huile ou essence de cannelle, une goutte.

Vinaigre distillé, une demi-cuillerée.

Myrrhe, depuis dix grains jusqu'à un scrupule.

Teinture de myrrhe, depuis six gouttes jusqu'à quinze.

Eau de noix, depuis une once jusqu'à sept.

Coliques.

Les crotes de souris desséchées, & réduites en poudre subtile, données au poids de cinquante grains dans deux cuillerées d'eau-de-vie cannellée, & un peu de sucre, appaisent si promptement la colique, qu'on auroit de la peine à le croire, si l'expérience ne l'avoit confirmé plusieurs fois.

Il y en a qui ont bu sans le savoir dans du bouillon de la fiente de bœuf seche, & qui ont aussi reçu un prompt soulagement; d'autres se contentent d'en boire le suc, & non l'excrément même, & s'en trouvent mieux.

Autre.

Prenez dix onces de vin d'Espagne, quatre onces d'huile de lin, deux scrupules d'ambre; mêlez le tout pour en donner un lavement au malade.

Autre.

Prenez de l'ardoise nette, & qui soit pourrie; faites la rougir au feu, puis la retirez, & la pilez en un mortier très-subtilement. Donnez une dragme de cette poudre au malade dans un demi-verre de vin clairet, il guérira sur l'heure.

Pour la colique venteuse.

Prenez des écrevisses de riviere toutes en vie;

puis broyez-les avec du vin blanc, & les ayant passées dans un linge, buvez-en un verre aussi tôt.

Autre pour la même.

Prenez de l'huile de gland de chêne, depuis deux dragmes jusqu'à une once, ou du gland même rapé, depuis un scrupule jusqu'à quatre; cela appaisera merveilleusement votre douleur, en dissipant les vents qui la causoient. On le prend dans un verre de vin blanc.

De la muscade rapée dans du bouillon procure aussi un grand soulagement, de même que l'huile de muscade prise intérieurement à la quantité de huit ou dix grains. L'huile d'anis depuis une goutte jusqu'à six. Essence de cannelle, une goutte seulement, & immanquablement votre douleur cessera. L'eau de cannelle, depuis une dragme jusqu'à trois, est aussi très-bonne.

Pour la colique bilieuse.

Prenez une poignée de feuilles de buis, pilez-les, & en exprimez le jus, que vous mettrez infuser durant vingt-quatre heures dans un verre de vin blanc. Cela fera absolument cesser la colique.

Autre.

Faites rougir au feu une ardoise bien nette, & quand elle sera froide, broyez-la dans un mortier le plus menu qu'il sera possible; puis passez cette poudre par un tamis fin : mettez-en une dragme dans un demi verre de vin rouge, & le donnez au malade. Ce remede est très-éprouvé, & fait son effet fort promptement.

Le crystal minéral y est encore fort propre : la dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme; comme aussi le sel de soufre, depuis demi-scrupule jusqu'à deux scrupules.

Autre pour toutes ſortes de coliques.

Prenez une dragme d'eſprit de vin, demi-ſcrupule d'eſprit de nitre, trois onces d'eau tiede; mêlez le tout enſemble, & le donnez au malade, que vous couvrirez bien chaudement : il ſuera preſqu'auſſi-tôt, & ne ſentira plus de mal.

Les lavements faits avec de l'urine, y ſont auſſi très-bons; mais ils ſeront encore meilleurs, ſi d'on y peut mettre demi-ſeptier de vin d'Eſpagne.

Contre la gravelle.

Prenez deux pots & demi d'eau, plein deux mains d'avoine comme on la donne aux chevaux, une poignée d'écorce de ſureau, une poignée de graine de lierre qui monte ſur les murs, une poignée de chiendent, une once de bois de régliſſe; faites bouillir tout ceci enſemble, & le laiſſez réduire à un pot & demi. On peut boire de ceci en tout temps, mais ſur-tout le matin à jeun.

Autre.

Le jus de citron mêlé avec une once d'huile d'amandes douces, & pris le ſoir & le matin, fait auſſi merveille, en faiſant rendre par les urines une grande quantité de ſable & de gravier.

Autre.

Prenez vingt-quatre grains de ſalpêtre préparé, faites-les infuſer dans du vin blanc cinq ou ſix heures, depuis le ſoir juſqu'à minuit ou une heure, que le malade prendra le tout, s'étant couché de bonne heure, & ſans ſouper que d'un œuf frais.

Remede pour la pierre.

Prenez tous les matins pendant quinze jours, au déclin de la lune, le jus d'un oignon blanc crud, avec un peu de vin blanc. Un homme

n'en a pris que quinze jours pendant deux lunes, & il a été guéri.

Autre.

Prenez vers le mois de novembre ſeulement, les fruits de roſes ſauvages qu'on appelle gratte-cu; faites-les ſécher dans un four après qu'on en a tiré le pain; faites bouillir, dans le beſoin, une poignée de ce fruit dans deux pintes d'eau pendant une demi-heure. Ayant coulé cette décoction, prenez-en tous les jours un verre de grand matin; ce que vous réitérerez même pendant la journée à chaque fois que le mal vous prendra, ou que vous craindrez d'être incommodé, & vous guérirez infailliblement.

Pour la difficulté d'uriner.

Des yeux d'écreviſſes ſubtilement pulvériſés, une dragme; noix muſcade, deux dragmes; ſoit mêlé pour en faire une poudre que vous donnerez au malade dans une cuillerée de bouillon, ou de biere.

Pour la rétention d'urine.

Dans deux onces de jus de citron il faut y mêler deux onces de vin blanc, & autant d'huile d'amandes douces, tirée ſans feu. On battra le tout dans deux verres, le verſant l'un dans l'autre, & on le fera prendre au malade.

Flux de ſang de la bouche ou du fondement.

La glace d'alun & bol d'Arménie bien pulvériſés, partie égale, en prendre une dragme & demie trois fois le jour dans du pain d'autel, ou dans de l'eau, ou dans du thé.

Pour un enfant de ſix à ſept ans, en donner une demi-dragme.

Pour le flux de ventre & de sang.

Prenez de la graine de parelle qui croît dans les bleds, pilez-la, & la mettez dans une cuillerée de vin blanc, s'il n'y a point de fievre; & s'il y a de la fievre, dans du bouillon. Ce remede fait des merveilles.

Autre pour les mêmes.

Prenez deux pintes de lait, deux bonnes muscades coupées en petits morceaux, dix-huit grains de poivre noir, dix-huit clous de girofle, la valeur de cinq sols de cannelle, & deux fois autant d'écorce de vieux chêne coupée menu, en ayant premiérement gratté la superficie la plus dure. Faites bouillir le tout jusqu'à ce qu'il soit réduit à trois chopines ou environ; puis séparez le lait d'avec les ingrédients, le divisant en quatre parties. Vous en donnerez une écuelle toute chaude de bon matin, une autre sur les dix heures, la troisieme sur les quatre heures après-midi, & la derniere en se couchant. Vous en ferez de nouveau tous les jours. La premiere écuellée ôtera les douleurs & tranchées : c'est pourquoi il ne sera besoin de le prendre après si chaud.

Cette médecine guérira dans cinq ou six jours le flux de ventre, ou de sang, quelque violent qu'il soit : elle ne resserre pas promptement, mais adoucissant & guérissant peu-à-peu les boyaux, elle fortifie l'estomac. Dans le commencement le malade aura trois ou quatre selles par jour; & s'il a perdu l'appétit, de sorte qu'il ne puisse du tout manger, comme il arrive ordinairement dans le grand flux, ce lait lui donnera assez de nourriture.

Remede pour la dyssenterie & flux de ventre.

Le sang de lievre sec, ou le présure de cet animal, arrêtent sûrement la dyssenterie, & tous flux de ventre, quelque grands qu'ils soient.

Les ossements humains pulvérisés & pris dan
du gros vin rouge, en font tout autant. La pti
sane des rapures de corne de cerf, ainsi que l
gelée de corne de cerf prise en aliment, son
aussi très-bonnes.

Pour la dyssenterie.

Il faut premiérement se faire saigner, vomi
avec l'ipécacuanha infusé. Si elle continue, on
prend vingt grains de rhubarbe grillée, autan
de noix muscades aussi grillées, & autant d
corne de cerf brûlée.

Il ne faut manger viande, ni légumes, & n
boire que de l'eau de riz avec un peu de can
nelle ; on peut le mêler avec un peu de vi
d'Aloco.

Le bouillon doit être de veau ou de volaille
joignez-y de la graisse de mouton, & le prene
fort gras.

On donne des lavements aussi fort gras d
graise de mouton.

On se sert aussi des remedes suivants pour soulage & adoucir.

Une once d'eau de plantain, une once d'ea
de roses, autant d'huile d'amandes douces, &
autant de sirop de violettes, le tout mêlé en
semble.

Ou bien,

Plein un verre à la biere de jus de bourrach
ou buglose, qu'on prend le matin; & le soi
une dose de thériaque, ou de diascordium.

Remede excellent & approuvé pour les descentes.

La dose est différente, selon les âges, quoi
que le remede soit le même. Le Prieur de Ca
briere qui l'a trouvé, ne laissoit pas d'en donne
aux enfants mêmes à la mamelle, quoique le

bandage ſeul ſuffiſoit pour les guérir. Voici ſa préparation.

Depuis deux ans juſqu'à ſix.

Prenez de bon eſprit de ſel bien rectifié ; trois ou quatre gouttes; mêlez-les dans une cuillerée ou deux de vin, & le faites avaler tous les matins à jeun, vingt & un jours de ſuite.

Depuis ſix ans juſqu'à dix.

Prenez quatre ſcrupules d'eſprit de ſel ; mêlez-les fort exactement dans une chopine de bon vin rouge : donnez-en au malade tous les matins environ la quantité de deux onces, en telle ſorte que cette doſe dure pour ſept jours : après leſquels vous renouvellerez le remede, juſqu'à ce qu'il en ait pris vingt & un jours de ſuite.

Depuis dix juſqu'à quatorze.

Faites prendre deux gros du même eſprit, ſur une chopine de vin rouge.

Depuis quatorze juſqu'à dix-ſept.

Prenez deux gros & demi du même eſprit, ſur une chopine de vin rouge.

Depuis dix-ſept ans, & durant toute la vie.

Il faut prendre cinq gros d'eſprit de ſel, ſur une chopine de vin rouge.

Recette de l'Emplâtre.

Prenez une demi-once de maſtic en larmes, trois dragmes de laudanum, trois noix de cyprès bien ſéchées, une dragme d'hypociſtis, une dragme de terre ſigillée, trois onces de poix noire, une once de térébenthine de Veniſe, une once de cire neuve jaune, une demi-once de racine de grande conſoude ſéchée; pulvé-

riſez ce qui ſe doit pulvériſer, & faites cuire le tout en remuant toujours juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en bonne conſiſtance d'emplâtre, pour vous en ſervir en la maniere ſuivante.

Maniere de traiter les deſcentes.

Il faut avoir un bandage qui tienne bien ferme, & mettre ſur la rupture une emplâtre de l'onguent ci-deſſus ſpécifié, & deux même, s'il eſt néceſſaire, après avoir raſé le lieu où on la doit mettre.

Il faut prendre le remede à jeun, ſelon les âges, comme nous l'avons déjà dit.

Il faut battre la bouteille avant que de verſer le vin dans le verre; enſuite verſez-en trois doigts, & l'avalez.

Il ne faut, ni boire, ni manger, que quatre heures après avoir pris le remede.

Il en faut prendre vingt & un jours. S'il fait mal à l'eſtomac, on peut être un jour ſans en prendre, & même deux en cas de beſoin.

Pendant qu'on prend le remede, il faut porter le bandage jour & nuit, & ne jamais s'aſſeoir, être toujours debout ou couché, marcher beaucoup, n'aller point à cheval, en carroſſe, ni en charette, aller toujours à pied, ou en batteau, & ne faire aucun excès de bouche ni autre.

Il faut encore porter le bandage trois mois après les vingt & un jours du remede, jour & nuit.

Il ne faut monter à cheval qu'après les trois mois; & quand on y montera, il faut encore porter le bandage autant qu'on croira en avoir beſoin pour affermir la partie.

Pour guérir la fiſtule.

Prenez un crapaud vif, que vous mettrez dans un pot de terre qui ſouffre le feu, & le couvrez qu'il n'en puiſſe ſortir. Environnez le-

dit pot à feu de rue, & faites réduire le crapaud en cendres, sans que le feu touche ledit crapaud. Lavez la fistule avec du vin chaud, ou urine d'enfant mâle, & puis mettez-y de cette poudre. Ce remede est éprouvé.

Onguent pour les hémorroïdes.

Prenez une once d'onguent de peuplier, deux dragmes de céruse, deux dragmes d'écume d'or; une dragme de sel de saturne, un scrupule d'opium, & un demi scrupule de camphre. Le tout soit mêlé ensemble. Lavez premiérement la partie avec un peu de vin tiede, où il y ait un peu de céruse. Etendez l'onguent sur un linge de quatre doubles, que vous mettrez sur la partie. il faut en mettre deux fois par jour.

Autre.

Prenez l'huile qui s'écoule d'une lampe allumée, & celle qui s'écoule des cloches qu'on a ointes; mêlez-les ensemble avec un peu de bleu dont on se sert pour blanchir le linge; frottez-vous-en la partie, & y appliquer un linge blanc en plusieurs doubles. Il faut s'abstenir de toutes choses salées, crudités, vin, *&c.* Ce remede est souverain & expérimenté.

Autre.

Prenez le jaune d'un œuf bien frais, mettez-y une bonne cuillerée d'huile d'amandes douces tirée sans feu, & battez-les ensemble, jusqu'à ce qu'il devienne en onguent, que vous appliquerez sur la partie.

Pour les hémorroïdes internes ou externes.

Prenez des feuilles de cario-philata, que vous prendrez pendant plusieurs jours en guise de thé. Cette herbe croît dans les bois, & est aussi agréable à prendre que le thé bon. Ce remede est très-expérimenté.

Pour les fleurs blanches.

Il faut prendre deux bonnes poignées de racines de petit houx, puis les mettre dans trois pintes d'eau; faites-les réduire à trois chopines & en prenez deux verres par jour.

Autre.

Après deux purgations, il faut prendre de la céruse d'antimoine deux ou trois fois par jour, environ quinze grains pour la dose, dans du vin blanc.

Autre.

Prenez trois ou quatre noix muscades, que vous mettrez au milieu d'un pain bis, & le ferez cuire au four : étant cuit, ôtez lesdites noix, & battez jusques en huile le blanc d'un œuf frais; puis le mêlerez avec quatre cuillerées d'eau de plantain & autant d'eau de roses. Ensuite rapez la moitié d'une de ces noix muscades, & un peu de sucre, que vous mêlerez tout ensemble, & les prendrez à jeun; continuez sept ou huit fois de suite, & vous serez soulagée.

Pour faire avoir les fleurs réglées à celles qui ne les ont pas.

Prenez des espargoutes une bonne poignée, que vous ferez bouillir dans de l'eau; coulez-la lorsqu'ils seront cuits, & prenez-en un plein verre par trois différents matins.

Flux de sang des filles & des femmes.

Faites bouillir dans du fort vinaigre des toiles d'araignées, & faites-en deux pelotons; vous en mettrez un dans la partie, & le changerez de temps en temps, & prendrez trois fois le jour de la poudre suivante dans un verre de vin de Bourgogne.

Demi-dragme de corail rouge, une dragme de glace d'alun crud, & le petit os qui se trouve

aux jambons de derriere du cochon, qui eſt fin & plat ſur un bout, que vous tirerez quand il ſera cuit. Il faut pulvériſer le tout bien finement, & de ce tout en faire ſix paquets.

Remede excellent pour la perte de ſang aux femmes.

Prenez du crâne humain bien net, rapez-en une dragme, que vous mettrez infuſer à froid dans un verre de vin blanc pendant une nuit, & le prendrez le matin à jeun de deux jours en deux jours, & dans deux ou trois fois vous ſerez guérie.

Remedes contre les vers du ventre ou de l'eſtomac.

Prenez une pomme de coloquinte coupée en deux, faites-en tremper la moitié dans un fiel de bœuf juſqu'à ce qu'elle en ſoit en partie bien imbibée; puis l'appliquez ſur la partie, le plus chaud que vous le pourrez ſouffrir, le ſoir en vous couchant : liez-la avec un bandage, pour qu'elle reſte toute la nuit dans le même endroit, & l'ôterez le matin. Vous continuerez ainſi trois jours de ſuite.

Ce remede fera mourir les vers qui ſeront dans le corps, quoiqu'il y en ait en grand nombre : il eſt éprouvé & expérimenté.

Autre.

Prenez une cuillerée de jus de citron, du ſafran en poudre un ſcrupule; mêlez cela avec un peu de ſucre, & le prenez trois matins de ſuite.

Tablettes pour les enfants contre les vers.

Prenez trois onces de farine de froment; deux onces de ſucre blanc; racine de jalap pulvériſée, deux dragmes; bois de cerf ſubtilement pulvériſé, deux dragmes; mercure doux ſubtilement pulvériſé, quatre ſcrupules; gomme adra-

gant, autant qu'il en faut. Faites une pâte de tout ceci, & en après des tablettes du poids d'une dragme, pour en donner deux ou trois aux enfants, lesquelles les feront purger doucement.

Poudre purgative pour les grandes personnes, contre les vers.

Racine de jalap pulvérisée, une demi-dragme; bois de cerf brûlé & subtilement pulvérisé, une demi dragme; mercure doux subtilement pulvérisé, quinze grains. Prendre tout ceci à jeun.

Pour purger doucement le corps.

Deux gros d'aloës en poudre, deux gros de rhurbarbe en poudre, un gros de mercure doux, le tout bien pulvérisé, mêlé, & partagé ensuite en douze prises. On en prendra une tous les soirs avant souper.

Purgatifs pour le ventre.

Entre les remedes propres pour cet effet, on peut employer les résines de jalap & de scammonée, dont la dose est depuis quatre grains jusqu'à douze, ou bien l'un ou l'autre des remedes suivants:

Le sublimé doux, depuis six grains jusqu'à trente.

Le sel polycreste, depuis une dragme jusqu'à six.

Le crystal de tartre, depuis demi-dragme jusqu'à trois dragmes.

L'extrait de rhubarbe, depuis six grains jusqu'à deux scrupules.

Ou la rhubarbe même, depuis quinze grains jusqu'à une dragme.

Contrepoison.

Il faut avaler de l'huile tant que l'on peut, du lait à force, & une bonne dose de thériaque

Il y en a qui prétendent que le jus de citron eſt un contrepoiſon.

Engelure.

Lorſqu'il n'y a point de plaies, il faut prendre plein les deux mains de ſel, que l'on fait bouillir dans un pot d'eau. On y met tremper le membre affligé. L'eau doit être la plus chaude qu'on puiſſe ſouffrir. On continue ceci pendant quinze jours & plus, deux fois le jour, & on chauffe l'eau chaque fois.

Quand il y a plaie, on ſe ſert de l'onguent ſuivant, que l'on chauffe, & applique le plus chaud qu'on peut ſouffrir.

Deux onces de cire vierge, quatre onces de cire-poix; faites fondre ceci dans un petit pot de terre neuf, laiſſez-le refroidir, & faites-en des bâtons. Pour vous en ſervir, fondez-le ſur un morceau de papier brun, & l'appliquez ſur le mal le plus chaud poſſible. Il faut ôter l'emplâtre tous les jours pour la nettoyer, & en mettre une nouvelle, quand elle eſt uſée.

Contre la puanteur & ſueur des pieds.

Prenez de l'alun de roche diſſous en eau chaude, & vous en lavez ſouvent.

Autre.

Prenez des bayes ou graines & feuilles de myrrhe, roſes rouges, feuilles de cyprès, tamariſc, thym, mente, marjolaine bouillis en vin : s'en étant lavé les pieds, il faut les oindre de poudre de litharge ſubtilement pulvériſée & incorporée avec du miel.

Bain pour la beauté du corps.

Prenez quatre livres d'amandes douces pelées une livre de pignons, quatre poignées de ſemence de lin, une once de racine de guimauve, autant d'oignons de lys, & une livre & demie

de racine d'enula-campana; le tout coupé, haché & pilé bien menu, en faire trois ou quatre ſachets, & vous y joindrez à chacun une poignée de ſon.

Ayant bien préparé l'eau pour le bain, priſe près de la roue de quelque moulin, il faut en prendre de la même pour faire bouillir leſdits ſachets, dont vous verſerez l'eau dans la cuve; puis s'aſſeoir dans cette cuve ſur l'un de ces ſachets, & des autres s'en frotter le corps. On peut mettre une livre de roſes dans le bain, ou des eaux de ſenteur, ou de l'huile d'aſpic environ deux onces, ou du muſc, de l'ambre, civette, benjoin, ſtorax & fleurs d'oranges : il faut demeurer dans le bain trois heures.

Autre.

Vous prendrez de l'eau de riviere courante, la ferez chauffer, & y mettrez une bonne poignée de ſel; étant fondu, vous ôterez l'eau de deſſus le feu ſans avoir bouilli, puis y mêlerez ſix livres de miel blanc, une livre d'alun de roche pulvériſé, ſix pintes ou plus de lait d'âneſſe, le tout mêlé & un peu plus que tiede, puis s'y baigner. On peut y ajouter des ſenteurs comme il eſt dit ci-devant.

Remedes pour l'apoplexie.

Il faut faire fondre une bonne poignée de ſel commun dans un verre de vinaigre, lorſqu'il ſera fondu, le paſſer par un linge, pour en ôter la ſaleté : faites avaler ce vinaigre au malade à une, deux ou trois fois, & peu après il ne manquera pas de vomir & de revenir un peu à lui-même. Quelque temps après ſon vomiſſement, il le faut ſaigner, & lui donner quelques lavements purgatifs, & l'agiter par des mouvements de toute maniere pour l'empêcher de dormir, juſqu'à ce que ſe trouvant très-affoibli, la fievre lui ſurvienne; recommencez ce mouvement,

lorſque la fievre diminue, enſorte qu'il ait la fievre au moins vingt-quatre heures ſans dormir; après quoi on le laiſſera en repos, afin qu'il puiſſe dormir.

Autre.

Prenez une pinte de vin blanc, une chopine de citronelle épluchée & hachée, une once d'écorce de citron ſeche, hachée & pilée, une once de noix muſcade, autant de coriandre, demi-once de clous de girofle, & autant de cannelle: on caſſera le tout ſéparément, & on fera infuſer toutes ces drogues dans du vin, & l'eſprit de vin enſemble, pendant vingt-quatre heures; enſuite vous ferez diſtiller le tout au réfrigératoire, & garderez cette eau bien bouchée pour en donner, quand quelqu'un eſt tombé en apoplexie, la quantité d'une, deux ou trois cuillerées, ſelon la violence du mal.

Pour ſe préſerver d'apoplexie, quand on en eſt menacé.

Empliſſez un linge fin, & le plus clair que vous aurez, de ſel commun; vous vous en envelopperez le cou les ſoirs avant que de vous mettre au lit, & continuerez ainſi tous les jours.

Pour la pleuréſie.

Prenez une once de thorax épuré, deux onces d'eau de plantain, autant d'eau de roſe, une demi-once de prophilact, une dragme d'yeux d'écreviſſes ſubtilement pulvériſés, une demi-once de ſirop de pavot errant. Le tout ſoit mêlé dans une fiole, pour en prendre une cuillerée ou deux tous les quarts-d'heure.

Autre.

Un remede fort aiſé pour ce mal eſt d'appliquer un cataplaſme fait avec de la lie de vin & de la fleur de farine: on l'étend ſur du pa-

pier, & on l'applique le plus chaud poſſible. Cela donne un merveilleux ſoulagement : un peu après l'application de ce cataplaſme, le nez du malade rougit, puis les joues & tout le viſage, avec grande envie de dormir, qui eſt ſuivie d'une ſueur univerſelle & d'une entiere guériſon en peu de temps.

Autre.

Ce remede n'eſt pas moins commun, ni moins efficace que le précédent. Il faut faire infuſer à froid trois ou quatre heures, dans un demi-ſeptier de vin blanc, quelques pelotes nouvelles & encore chaudes de fiente de cheval hongre ou de cavalle; après les avoir miſes en pieces on paſſe le vin par un gros linge, & on le fait prendre au malade.

Pour les brûlures.

Six onces d'huile d'olive, une demi-once de cire vierge, quatre jaunes d'œufs durs; mêlez tout ceci pour en faire un onguent, & vous en frottez la partie brûlée, ou bien frottez-la avec du miel blanc.

Eau pour les plaies & ulceres.

Prenez une once d'ariſtoloche ronde, & la mettez en poudre, ou bien les concaſſez; quatre onces de ſucre commun & une pinte de vin blanc; faites bouillir tout ceci dans un pot de terre plombé, juſqu'à la conſommation d'un demi-ſeptier ſur le tout, puis le coulez pour vous en ſervir au beſoin.

Cette eau eſt bonne pour les plaies & ulceres, les baſſinant de cette eau, & y mettant un linge ou de la charpie qui en ſoit imbibée, & par-deſſus le linge une feuille de choux rouge, éteinte ſur une pelle chaude & flétrie dans la main, ou une feuille de poirée rouge.

Remede excellent pour les bleſſures, coupures, &c.

Lavez la partie bleſſée avec de l'eau-de-vie; appliquez-y enſuite de l'encre d'Imprimeur, & elle guérira.

Remede pour les contuſions.

Quatre onces d'eſprit de vin, deux dragmes de ſel de ſaturne, une demi-dragme de camphre. Le tout ſoit mêlé, & appliquez-en avec une compreſſe.

Onguent pour les ulceres des jambes.

Ecume d'or, deux onces; céruſe, une demi-once; vinaigre de vin, une once; huile roſat, deux onces & demie. Le tout ſoit bien mêlé dans un mortier de plomb, pour vous en ſervir au beſoin.

Contre la peſte.

Pour ſe garantir de la peſte pendant qu'elle eſt en regne, il faut manger un peu de rue avec du beurre ſur le pain, ou un peu de fromage fort avec ladite rue, & boire après un bon verre de vin clairet.

Ou bien

Prenez trois ou quatre cuillerées de votre urine le matin, mêlées avec un peu de jus de rue & un peu de jus d'ache (*apium* en latin.) buvez cela le matin à jeun. Vous pourrez aller librement dans les lieux peſtiférés ſans aucune crainte ni danger. Ce remede eſt éprouvé.

Remede du Roi d'Angleterre contre la peſte.

Prenez ſauge, feuilles de ſureau, feuilles de rubes-idens, de chacune demi-poignée, rue, romarin, aceta-ozella, de chacune demi-poignée. Pilez tout enſemble dans un mortier, & le détrempez avec une pinte de bon vinaigre de

vin blanc, puis les paſſez dans un linge, & y ajoutez un demi-ſeptier d'eau angélique. Faites diſſoudre dans cette liqueur une dragme de mithridate & une dragme de thériaque ou d'orviétan. Prenez de cette eau une cuillerée matin & ſoir, & vous ſerez infailliblement préſervé.

Secret pour prendre les oiſeaux avec la main.

Prenez tels grains que bon vous ſemblera, & les faites tremper dans de la lie de vin & ſuc de ciguë, puis les jettez aux oiſeaux; tout oiſeau qui en tâtera ſera enivré & perdra ſes forces.

Secret pour prendre du poiſſon.

Prenez de la fiente de cheval récente, & la mettrez dans un ſachet ou un rets, jettez le tout dans l'eau, & le poiſſon s'y aſſemblera.

Autre.

Prenez de l'huile de camomille; & quand vous voudrez pêcher, il faut avoir des vers de terre, & les faire mourir dans ladite fiole d'huile, & de ces vers en amorcer l'hameçon.

Voici comment on fait ſortir les vers de terre ſervant à l'hameçon. Prenez du verd-de-gris, & le faites bouillir dans un peu de vinaigre, arroſez-en la terre, & les vers ſortiront.

Autre ſecret pour prendre les poiſſons.

Prenez du mercure crud, que vous mettrez dans une petite fiole de verre, laquelle vous attacherez à une ficelle; vous la deſcendrez au fond de l'eau pendant la nuit, ſpécialement quand il fait clair de lune, & vous verrez aſſembler une multitude de poiſſons.

FIN

TABLE.

DES TITRES.

Fin de la Table.

TABLE.

Des Secrets pour conſerver la beauté des Dames

Fin de la Table.

LE SECRET D'ÊTRE TOUJOURS BELLE.

AVERTISSEMENT.

CE petit ouvrage d'Antoine Bodeau de Somaiſe ayant beaucoup plu lorſqu'il parut pour la premiere fois, nous croyons faire plaiſir au public, de le faire revivre par cette réimpreſſion. Sans retoucher le ſtyle, on s'eſt contenté d'en réformer l'Ortographe qui en rendoit la lecture difficile en ce temps-ci.

La Dédicace à Mademoiſelle Colbert & l'Avis au Public ont été auſſi ſupprimés, comme inutiles.



LE SECRET D'ÊTRE TOUJOURS BELLE.

DEPUIS notre derniere converſation, j'ai cent fois penſé à ce qui en fit le ſujet, ne pouvant aſſez admirer en vous tant de jeuneſſe, avec tant d'eſprit, & un jugement ſi formé, dans un corps qui commence à peine de l'être ; je ne doute point que vous-même ne vous ſoyez ſouvenue de toutes les choſes que vous me dites, & que vous n'attendiez de moi ce que vous me forcâtes de vous promettre ; en verité ce n'eſt pas ſans raiſon, que vous êtes perſuadée que je puis tenter les choſes les plus difficiles pour vous plaire, puiſque je ne trouve point de difficulté qu'un tel deſſein ne me faſſe ſurmonter.

Vous l'avez ordonné, je veux vous ſatisfaire:
Je ſai bien que la choſe, eſt difficile à faire:
Mais en la noble ardeur, qui regne dans mon ſein
Tout me paroît facile, & le plus grand deſſein
N'a rien que je compare, à celui de vous plaire.

Vous ne sauriez aſſez vous étonner (me diſiez-vous) que Caliſte étant ſi belle & ſervie

de tant de perſonnes, elle ait neanmoins ſi peu de véritables amis, & pas un Amant, dont la conſtance ſoit à une épreuve de plus de ſix mois. Vous me preſſiez agréablement de vous en dire la cauſe, vous imaginant, que comme j'ai été du nombre de ceux qui l'ont ſuivie, & qui l'ont quittée, vous me forceriez ou d'avouer mon inconſtance, ou de vous donner quelque raiſon qui la pût légitimement excuſer. Peut-être penſiez-vous que je me défendrois, en vous diſant que vous m'avez paru plus belle, & que ſi je ſuis inconſtant, ce n'eſt pas à vous à vous en plaindre : que la beauté de Caliſte négligée pour vous rendre hommage, n'eſt pas une légere preuve de l'empire que vous avez ſur moi : mais quand avec Caliſte, j'aurois encore abandonné cent autres Belles ; j'ai pour vous une eſtime trop déſintéreſſée, pour vouloir vous obliger à quelque reconnoiſſance, & ne voudrois pas que vous me tinſſiez compte d'une infidélité ; je ne tomberai même jamais d'accord qu'elle ſoit auſſi malheureuſe que vous la croyez, ni que j'aie eu des raiſons pour ceſſer de la voir, qui puiſſent lui être déſavantageuſes. Je précipitai peut-être ma retraite pour m'enlever au malheur d'une paſſion trop violente, & le ſoin de mon repos me fut plus cher que celui de mon amour.

On préfere ſouvent, aux chaînes d'une belle,
Les douceurs de la liberté.
Et l'on prend quelquefois un ſujet de querelle
De peur de s'y voir arrêté.

Mais ſans intéreſſer la gloire de Caliſte, ni vouloir juſtifier une conduite que deux ou trois années de temps peuvent avoir effacée de ma mémoire ; je vous dirai que ce malheur arrive à la plupart des femmes, parce qu'elles ſe promettent tout de ce qu'elles devroient le moins attendre, & n'attendent rien de ce qu'elles

pourroient justement se promettre toutes choses. Elles donnent tout l'avantage de leurs conquêtes à la beauté de leurs corps, & souvent cet avantage est mal soutenu de l'esprit; elles veulent tout devoir à cette Beauté, qui comme plus visible les frappe aussi plus sensiblement: elles ne songent pas à sa fragilité, & de là vient que l'on leur est si peu fidele, l'infidélité des Amants étant autorisée par l'infidélité de l'objet qu'ils aiment.

Si la beauté duroit toujours
On verroit les Amants porter long-temps leurs chaînes.
Mais faut-il s'étonner, de voir finir leurs peines,
La voyant changer tous les jours,
Ils changent aussi leurs amours.

C'est à-peu-près, aimable Amathonthe, ce que je me suis engagé de vous prouver. Je sai bien que m'en prendre à la Beauté, c'est une entreprise qui paroît téméraire, que c'est la chose du monde la plus estimée, & que j'estime peut-être davantage : aussi n'est-ce pas à elle que je m'attaque, mais à son peu de durée. Je n'accuse point les Belles, mais le malheur des Belles, & dans la suite vous verrez que ce n'est pas contre elles que je parle; mais que je leur donne les moyens de surmonter ces changemens qui les font si souvent de l'objet de l'admiration générale, celui de la pitié publique; & je puis dire, que je veux apprendre l'art d'être Belles à celles qui ne le sont pas, & donner les moyens à celles qui le sont de l'être toujours. Si donc la Beauté est un bien si considérable au Sexe; je n'aurai pas peu fait pour sa gloire, si j'enseigne aux Femmes un secret infaillible d'être belles, bien qu'elles ne le soient pas. C'est un étrange paradoxe; mais la preuve en est facile.

Il n'y a rien qui se fasse suivre davantage que

la Beauté, c'eſt un bien qui attire inſenſiblement & les yeux & les cœurs; & ſi les derniers ſe défendent quelquefois de ſon pouvoir, les premiers ſont toujours ſurpris de ſon éclat, & ni les yeux, ni les cœurs ne s'en déclarent jamais les ennemis.

La beauté plaît toujours, elle a toujours des charmes;
On ne voit point de cœurs ſi froids
Qui n'en reconnoiſſent les droits,
Et du moins pour un temps ne lui rendent les armes.
On ne peut réſiſter à ſes puiſſants attraits
Et quand ſes aimables portraits,
Se préſentent à notre idée,
Leur muet entretien, ſait ſi bien nous charmer,
Que bientôt de ſes traits, notre ame poſſédée
Ne peut ſe défendre d'aimer.

On la voit rarement que l'on ne la deſire.
Pour mieux ſeconder ſon pouvoir
On cherche ſoi-même à la voir,
Encore que la vue en augmente l'empire.
On avale aiſément l'agréable poiſon,
Qui ſurprenant notre raiſon
Jette le déſordre en notre ame;
Complice de ſon mal, on aime à le nourrir,
Et la Beauté fait naitre, une ſi forte flâme,
Que même on n'en veut pas guérir.

L'homme le plus cruel, ceſſe d'être farouche
Au ſeul aſpect d'une beauté,
Et perdant toute ſa fierté
Il ne penſe qu'à plaire à l'objet qui le touche.
Son changement d'humeur, ſe connoit à ſes yeux,
Ils n'ont plus rien d'audacieux,
La crainte y ſuccede à l'audace;
Ses regards ſont ſoumis, & pleins d'une langueur
Où la beauté peut voir, qu'il lui demande grace,
Et qu'elle regne dans ſon cœur.

Un ſemblable privilege doit mettre la Beauté en une eſtime bien haute ; mais ſi ſon pouvoir ſe fait reconnoître des plus barbares, & ſi la vanité des Belles eſt en cela plus juſte, qu'il leur eſt ſi facile de triompher de ceux même qui ſont le plus de peine à vaincre. S'il eſt ſi aiſé de s'appercevoir de l'empire que la Beauté a ſur tous les cœurs, ſi naturel de s'y ſoumettre, ſi difficile de s'en défendre ; il n'eſt pas ſi aiſé de dire ce que c'eſt que la Beauté. C'eſt à la vérité l'objet le plus ſenſible à la vue, & celui toutefois que les yeux pénétrent le moins ; ce n'eſt pourtant qu'à eux que nous pouvons nous en rapporter, & les autres ſens n'ont preſque aucune part à cette connoiſſance. Mais que ces Juges ſe trompent ſouvent, & qu'ils connoiſſent peu la nature de la Beauté ! Je ſai bien que l'on me dira, que les yeux me la font connoître, nous faiſant voir qu'un objet eſt tellement proportionné, qu'ils n'y peuvent remarquer de défauts; que c'eſt de cette maniere que les Philoſophes ont parlé d'elle, quand ils nous ont dit que c'étoit une juſte proportion des membres accompagnée d'une agréable couleur. Je me rendrois même à cette opinion, ſi je n'avois des penſées plus avantageuſes d'elle ; mais pour moi qui ne vois rien de ſi éloquent que la Beauté, rien dont les effets ſoient ſi prompts & ſi ſurprenants ; je voudrois la nommer l'ame des choſes les plus accomplies, & même lui donner encore quelque nom plus ſpécieux & plus conforme à l'eſtime que j'en fais ; mais je la crois de la nature de la lumiere, qui ſe peut bien décrire, & qui quelque deſcription que l'on en faſſe, ne nous eſt jamais plus manifeſte que lorſque nous la voyons en effet.

La beauté qui du Ciel, tire ſon origine
Eſt un puiſſant rayon, de l'eſſence divine ;
Les corps en ſont pourvus, & ce n'eſt point un corps ;

Mais un certain éclat qui paroît au dehors.
C'eſt ce certain éclat, dont l'aimable lumiere
S'épandant ſur les corps, embellit leur matiere,
Y met la différence, & fait que les objets
Paroiſſent à nos yeux, ou plus beaux ou plus laids.
Mais ce je ne ſai quoi que tout le monde admire
Ne ſe peut tout au plus, que foiblement décrire,
Chacun ſur ce ſujet, parle différemment
Suivant ſa paſſion, ou ſon tempérament.

Et de vrai, quoi que l'on avance de la Beauté, elle ne reçoit de regles que de la ſeule inclination de ceux qui la conſiderent. On avoue bien que c'eſt un effet de la proportion des membres, & de l'éclat du teint; mais on peut dire, qu'en chaque pays on a le goût différent, & pour cette proportion qui la compoſe, & pour cette couleur qui en fait l'agrément; & non-ſeulement les Nations ont des ſentiments différens ſur ce ſujet; mais chaque perſonne a preſque le ſien, & comme de tant d'hommes qui vivent à la fois, il y en a ſi peu qui ſe reſſemblent; de même il y en a bien peu qui aient une ſemblable penſée de la Beauté. Auſſi ſans nous embarraſſer d'en vouloir donner des regles, nous en ferons les cœurs arbitres, & confeſſerons que cette perſonne là eſt toujours la plus Belle pour nous, qui nous paroît telle, & qui nous plaît davantage; mais quoi que ce ſoit qui faſſe la Beauté, c'eſt toûjours un grand bien, ou du moins l'apparence d'un grand bien. Les Anciens l'ont eſtimée à tel point qu'ils lui ont bâti des Temples, & il faut avouer que l'erreur de ceux qui ont adoré la Beauté, eſt bien plus pardonnable, que celle de ces aveugles qui ont ſacrifié à des choſes inſenſibles, & ſe ſont fait des monſtres pour en faire des Dieux; mais je ne me ſuis pas propoſé de combattre l'aveuglement des Anciens, ou d'étudier les Myſteres que les Savants d'entre-eux ont caché ſous les différentes idées qu'ils donnoient aux Peuples,

ples, de ce qu'ils devoient aimer, ou craindre; leur faisant fléchir le genou devant des objets de haine, aussi bien que devant ceux qui l'étoient d'amour; comme pour leur apprendre, que le souverain être, qu'ils connoissoient, bien que confusément, & à travers des ténébres, assez néanmoins pour juger de sa puissance, étoit répandu par-tout, & que tout subsistoit par lui. Car qui ne sait que leurs fables déguisoient des Mysteres aussi agréables & pleins de doctrine, que les habits sous lesquels ils paroissoient étoient extravagants. Je pourrois même dire à l'avantage de la Beauté, que les siecles passés l'ont préférée à tout le reste des choses, la regardant comme celle où cet être s'étoit le mieux dépeint, quand ils ont feint que Vénus, avoit remporté le prix sur Junon, & sur Pallas. Mais je m'éloignerois de mon sujet si j'examinois les pensées qu'ils ont eues de la Beauté; & quoique je ne me pique pas d'observer une grande régularité en ce que je vous écris, je ne veux pas pourtant si fort m'écarter, que vous ayez lieu de vous ennuyer en lisant une chose que je n'ai faite que pour vous divertir.

Je laisse donc volontiers aux Anciens, toutes leurs Fables, & leur Philosophie, pour vous dire qu'à mon sens le corps est orné de deux sortes de Beautés; l'une consiste en cette proportion, qui fait qu'une personne n'a rien dans le visage, que de régulier; dans la taille, que de juste, & c'est proprement ce qui s'appelle Beauté inanimée, telle qu'est celle des statues, où toutes les dimensions sont observées; & cette Beauté est commune à toutes les Nations. Celles des Pays les plus brûlés du Soleil y peuvent prétendre aussi bien que celles des Pays les plus froids, & l'Egypte nous fournira de ces sortes de Belles, aussi bien que l'Angleterre.

On voit de ces beautés, en tous les lieux du monde
Et par-tout la nature, aimant à les former,

La brune, & la noire, & la blonde,
Peuvent également charmer.

Neanmoins ces Beautés inanimées ſe rencontrent plus en Angleterre, en Allemagne, en Flandre & aux autres Pays froids, que dans les Climats plus voiſins du Soleil ; & l'on peut dire d'elles, qu'elles touchent peu à cauſe d'une certaine langueur qui leur eſt naturelle.

Ce ſont de ces beautés, qui touchent foiblement,
Les yeux en ſont frappés, ſans que l'ame s'en ſente ;
Et l'on voit aſſez rarement,
Naître une flâme violente,
Pour une beauté languiſſante.

Ce n'eſt pas que ſur le ſujet de l'Amour, chacun n'ait ſon goût particulier, que ſouvent le tempérament ne contribue beaucoup à un engagement, & que la conformité d'humeur ne puiſſe cauſer une paſſion forte & de durée. Et en vérité l'on eſt ſouvent forcé de ſuivre l'empire d'une Belle, ſans en pouvoir donner de raiſon.

Un mouvement ſecret, dont la cauſe eſt cachée,
Nous fait ſuivre une belle, obéir à ſa loi,
Et ſouvent notre ame eſt touchée,
Et l'on aime un objet, ſans qu'on ſache pourquoi.

C'eſt de cette maniere que ces ſortes de Beautés peuvent faire bien des conquêtes ; mais les autres qui ſont celles qui ont reçu en partage une proportion de viſage aſſez juſte, une vivacité de teint, & un éclat dans les yeux, qui fait que leurs appas ſavent plaire à tous ceux qui les voient, ont, ce me ſemble, un grand avantage ſur les premieres, & je m'imagine que ſi je demandois à leurs Amans la cauſe de leur paſſion, ils me feroient auſſitôt cette réponſe.

Si vous avez des yeux ; ne nous demandez pas
Ce qui nous fait aimer un objet adorable.
Le Ciel qui l'a formé, pourvu de tant d'appas,
Nous ordonne d'aimer, tout ce qu'il fait d'aimable.

Ce teint blanc & vermeil, où tout eſt animé ;
Ces yeux dont les regards, ſavent un doux langage,
Qu'à connoître bientôt, un cœur accoutumé,
Reſſent en les voyant, le charme qui l'engage.

De ſemblables appas, ont des droits naturels ;
Pour forcer tous les cœurs, à leur rendre les armes ;
Et les Dieux pour avoir, ici-bas des Autels,
Ont pris de la beauté, le ſecours, & les charmes.

Ce ſont ces ſecondes ſortes de Beautés de qui l'on peut dire qu'elles poſſedent, ce que les Poëtes ont nommé grace, ris, attraits, & tous les noms que l'éclat d'un viſage animé, leur a pu faire inventer pour en exprimer les charmes ; éloquents à publier ſa gloire, comme faciles à ſuivre ſon empire.

Ils ont de la beauté, fait cent portraits divers
Et ſe ſentans charmés, de l'éclat d'un viſage,
Pour le faire admirer, ont tout mis en uſage ;
Et vantant ſa gloire en leurs vers
Ont cherché d'honorer leurs fers.

Il eſt ſi naturel de vouloir excuſer ſa paſſion, que ſouvent on s'efforce de la rendre légitime ; mais de toutes celles qui s'emparent du cœur des hommes, il n'y en a point qui ſoit ſi éloquente que l'Amour.

De quelque paſſion que l'ame ſoit atteinte,
Elle trouve toujours ſujet de s'excuſer,
Ingénieuſe à s'abuſer,
Elle ne veut jamais endurer de contrainte ;
Mais quand l'amour regne en un cœur,
Elle a mille raiſons, pour défendre ſa flâme,

Et s'abandonnant toute, à ſa douce langueur
Elle croit aiſément, être exempte de blâme,
Obéiſſant à ce vainqueur.

C'eſt une choſe conſtante que l'Amour rend les défauts agréables, & qu'il ſuffit d'en ſentir les feux, pour en excuſer les emportemens & les croire raiſonnables. On ne peut imaginer qu'un penchant né avec nous, nourri par de belles apparences, puiſſe être criminel.

Comme il eſt naturel d'aimer
Tout ce qui nous paroît aimable,
On croit que tout eſt raiſonnable
Alors qu'on s'eſt laiſſé charmer.
L'amour aiſément nous emporte;
Son pouvoir ſurprend nos eſprits,
Et quand nous en ſommes épris
La raiſon n'eſt pas la plus forte,
Elle obéit à ſon pouvoir,
Et loin de s'en vouloir défendre,
Elle-même cherche à ſe rendre,
Et ne connoît plus de devoir.

Que ſi quelquefois l'on s'apperçoit que l'on ſe détourne du chemin de la raiſon, en s'engageant trop avant en des chaînes qui traînent après elles des ſuites dangereuſes, & pour le repos, & pour la fortune; on ſe flatte de l'eſpoir de vaincre les dangers qui menacent l'une, & d'adoucir ce qui pourroit troubler l'autre par des plaiſirs que l'on attend de la poſſeſſion de l'objet aimé.

L'inquiétude plaît, qui nous mene aux plaiſirs.
Le ſoin de la fortune, eſt peu conſidérable,
Quand les ſens enchantés, par un objet aimable
En ſa poſſeſſion, ont mis tous leurs deſirs.

Mais, ſans doute, que ce puiſſant moteur des inclinations m'emporte, & que je vous parle

de ſon pouvoir pour vous faire connoître l'état où je ſuis,

Un Amant dit ſouvent plus qu'il ne voudroit dire,
Et forcé d'obéir à ſon propre tranſport
Il tâche en vain de faire effort,
Pour déguiſer ce qui fait ſon martyre.
L'amour qui, ſur ſon cœur, prend un entier empire,
Se trouve toujours le plus fort.

Vous direz peut-être que ce ſentiment eſt bien oppoſé à ce que je dois vous prouver, & que vous me voyez dans un labyrinthe d'où j'aurai bien de la peine de ſortir. Il faut pourtant m'acquitter de ma promeſſe, & vous découvrir ce qui empêche les femmes d'être toujours aimées, & par quel moyen il leur eſt facile de rendre leur empire d'une plus longue durée. Pour cela il faut établir une ſorte de Beauté paſſagere, & fragile, & une autre qui ne l'eſt pas, & qui peut nous accompagner au tombeau. Il vous ſera facile de juger du peu d'eſtime que la premiere mérite, quand vous ſerez perſuadée de ſon peu de durée ; & de donner tout l'avantage à la ſeconde, quand vous en connoîtrez les privileges, & que vous verrez qu'elle ſeule peut faire des conſtants, & ſatisfaire en même temps & l'Amant & l'Amante.

Le plus galant des Poëtes Latins, comme le plus amoureux, quelque eſtime qu'il fit de la Beauté, aſſure que c'eſt un bien paſſager, & que chaque jour en emporte quelque choſe avec ſoi.

Qui fait de ſa beauté, ſon plus grand avantage
S'aſſure ſur un bien fragile & paſſager,
Car le temps qui toujours marche d'un pas léger,
Efface en ſon chemin les attraits du viſage.

Je pardonnerois pourtant à celles qui en

ſont l'objet de leurs ſoins, ſi le temps éto
ſon ſeul ennemi : puiſqu'il faut avouer que c
bien étant d'une ſi courte durée, il eſt juſt
de faire ſon poſſible pour le conſerver, &
d'en faire état durant qu'on le poſſede.

En Hiver que le jour nous éclaire ſi peu
Ne recoure-t-on pas à l'uſage du feu,
Pour en dépit du temps conſerver la lumiere
Avant que le ſommeil nous ferme la paupiere.
Un éclat emprunté, qui ſans ceſſe nous ſuit
Ne s'oppoſe-t-il pas aux ombres de la nuit ?
Et pourquoi la beauté, dont la nature avare,
Laiſſe ſi peu jouir les objets qu'elle pare,
Ne ſera-t-elle pas conſervée avec art ?
Pourquoi défendra-t-on de ſe ſervir de fard ?
Si pour la conſerver le fard eſt néceſſaire,
Recourons ſans contrainte à quiconque en ſait faire
Puiſqu'il eſt naturel de défendre ſon bien,
Pour être long-temps belle, on doit n'épargner rien
Mais ce foible ſecours ſert de bien peu de choſe
Le rouge qu'on emprunte imite mal la roſe.
Et quoi qu'à le bien mettre on applique de ſoin,
Il nous choque de près, s'il éclate de loin.
La beauté ne veut rien devoir à l'artifice,
Plus elle paroît ſimple, & moins elle a de vice,
Rien ne peut égaler des appas innocens,
Et les temps les plus beaux, ce ſont ceux de quinz
ans.

Je ſais bien qu'il y a des choſes innocente dont l'uſage eſt permis, & qui ſervent à en tretenir le viſage ; que du temps même des Ro mains on avoit des remedes pour en empêche les rides, & pour ôter cette rouille que la pou dre y fait naître ; & ce grand Maître de l'A mour Ovide, nous a laiſſé des marques de galanterie en ſon livre, qui n'eſt compoſé qu pour fournir aux Dames ces ſortes de remede pour gouverner le teint. Mais l'on en abuſe ce ſiecle, & la plupart des femmes, pour vo

loir conserver leur beauté, font tant de remedes différents, & s'assujettissent si fort à s'en servir, qu'elles deviennent esclaves de leur teint, & bien souvent toute cette étude ne leur sert qu'à les enlaidir plus vîte, & à donner du dégoût à ceux qui s'apperçoivent des emprunts qu'elles font pour tromper les yeux.

Dès que l'on s'apperçoit qu'un visage est fardé,
Fut-il cent fois plus blanc que ne l'est de l'albâtre
Alors il n'est plus regardé
Que comme le seroit un visage de plâtre.
On méprise l'éclat que l'on voit emprunté;
Les appas étrangers, qu'une femme peut prendre
Ont un pouvoir si limité
Qu'il ne faut que des yeux pour s'en savoir défendre.
Que si de tels objets paroissent aux flambeaux,
Et d'un éclat trompeur viennent surprendre une ame,
Le jour on connoît qu'il est faux,
Et l'on sent le mépris succéder à la flâme.

Mais je ne songe pas qu'étant jeune & naturellement Belle, vous avez lieu de vous plaindre que je vous parle de ces Dames qui cherchent en Espagne, ou ailleurs, ce qu'elles ne trouvent pas chez elles, & que vous pouvez me dire que vous êtes bien persuadée que les personnes qui se fardent ne sont pas celles qui portent les coups les plus dangereux; mais qu'il est des Beautés qui n'ont que faire de secrets pour faire des conquêtes, je ne sais que trop que vous êtes de ce nombre.

La nature pour vous, prodigua ses trésors,
Elle fit un chef-d'œuvre en formant votre corps;
L'amour en vous voyant vous prendroit pour sa mere;
Mais vous trouvant plus belle, & plus jeune que lui
Il craint de vous choquer, & cherchant votre appui
Pour surprendre nos cœurs, il se dit votre frere.

Que si pour l'intérêt des autres vous me di-

tes que je dois tomber d'accord, que certains ajuſtemens, qui ne ſont point fard, accompagnent bien le viſage, & font un bel effet à la vue, qu'il faut de l'art pour faire paroître la Beauté, & qu'elle peut recevoir de grands agrémens des choſes qu'elle emprunte, je vous l'avoue.

Qu'un peu d'ajuſtement embellit un viſage,
Que l'art de ſe bien mettre eſt un grand avantage,
Et que quand une fois on le ſait ménager,
Il donne à la beauté, je ne ſai quel empire,
Et nous frappant les yeux, il nous fait engager:
C'eſt un appas puiſſant qui toujours nous attire,
Et par lui chaque jour
On voit naître l'amour.

Mais comme cette grace que l'on emprunte des ornemens, bien qu'elle rende la Beauté plus touchante, ne la rend pas pour cela d'une plus longue durée; elle n'augmente pas de beaucoup ſon prix, & certes quand on fait réflexion qu'on n'eſt jamais Belle qu'on ne ſoit arrivée à quinze ans, & que dès que l'on arrive à vingt-cinq, ou trente, on commence déja de perdre beaucoup de cette vivacité qui en fait la plus grande partie; on ne connoît que trop la fragilité de la Beauté.

Telle eſt de la beauté la courte deſtinée
Qu'au cours de quelques ans, elle ſe voit bornée,
Et l'on ſe trouve bien ſurpris
Alors qu'on en fait ſon idole
De voir que chaque jour elle perd de ſon prix
Et qu'inſenſiblement, l'infidelle s'envole.

Le temps qui n'épargne rien n'eſt pas ſon ſeul ennemi, toutes les maladies lui font encore la guerre, & ſemblent être conjurées à ſa perte; car ſi une fille eſt délicate, ſa jeuneſſe eſt attaquée d'un mal qu'elle n'oſe ſoulager.

Une

Une maligne humeur qui se glisse en ses veines
Altere tout son sang, & changeant sa couleur
Fait regner sur son teint une morne pâleur
Qui témoigne au dehors la grandeur de ses peines.

Ce n'est pas néanmoins ce mal qui est le plus dangereux pour une belle, puisque cette langueur passe, & qu'enfin après quelques mois elle en revient.

Encore qu'on soit languissante
On ne laisse pas de charmer,
Et même la pitié qu'on a d'une mourante
Engage souvent à l'aimer.

De son mal comme on sait la cause
On se flatte facilement
Que puisque sa langueur à l'amour la dispose
Elle peut choisir un Amant.
Puis ce n'est qu'un mal de jeunesse
Qui peut aisément se guérir;
Car bien que dans les yeux il mette la tristesse;
On n'en voit presque point mourir.

Le temps, ce medecin des choses,
Met souvent fin à leurs douleurs,
Et rendant à leur teint son éclat & ses roses,
En bannit les pâles couleurs.

Il n'en est pas de même d'une autre maladie; (*) elle fait plus de désordre, & souvent elle détruit entiérement la Beauté de celle qu'elle attaque, aussi la fuit-on comme un mal dangereux.

C'est la peste du teint; & l'effroi des beautés
Qui leur livre ici bas une éternelle guerre:

(*) La petite vérole.

Rien n'échappe à ses cruautés,
Et ses coups sont plus craints que les coups de
tonnerre.

J'avoue que bien des Belles n'en sont point attaquées, & qu'il y en a qu'elle traite moins cruellement les unes que les autres; avouez aussi à votre tour qu'elle donne bien de la terreur, & que quand on a le teint aussi uni que vous l'avez, l'on a bien du sujet de l'appréhender. Ce n'est pas qu'elle soit seule à craindre pour les Belles, toutes les maladies sont contraires à la Beauté; mais je n'ai pas entrepris de vous faire le dénombrement des choses qui la détruisent ou lui peuvent nuire. Je crains seulement de vous en avoir trop dit sur ce sujet, & d'être entré trop avant en une matiere que je ne devois traiter qu'en passant. Il le faut pardonner au ressentiment que j'ai de voir la Beauté exposée à tant de disgraces, elle seroit plus durable s'il dépendoit de moi.

A mon sens, la beauté devroit être immortelle,
Et je ne puis souffrir
Quand une fille est belle,
Que la Parque cruelle
Conserve encore le droit de la faire périr.

Vous jugez bien que dans le sentiment où je suis, les Belles m'ont quelque obligation du souhait que je fais à leur avantage. Mais malgré mes souhaits, il est constant que la Beauté n'est pas seulement soumise au temps, aux maladies, & à tous les accidens que je viens de vous dire; mais les passions lui sont encore contraires. Le visage est un théatre où tous les mouvemens de l'ame sont représentés, & il y a de ces mouvemens qui effacent en un visage tout ce qu'il a de plus grands agrémens. J'aurois ici une ample matiere à vous entretenir des effets différens que chaque passion y produit : mais

tant de personnes se sont appliquées à les décrire, que je me contenterai de vous parler de ceux qui sont les plus contraires à la Beauté. La colere est sans doute une des passions qui prend le plus d'empire sur l'esprit d'une Femme, aussi est-ce celle qui se fait paroître avec plus d'éclat sur son visage, & qui en change davantage les traits. Plus une femme est belle, & plus son visage change facilement; puisque plus les choses sont délicates, plus sont-elles faciles à corrompre. La colere produit un effet tel en la personne qu'elle enflamme, qu'un Philosophe écrivant les remedes propres à vaincre cette passion, conseille à son ami de prendre un miroir quand il est en colere, assurant qu'il lui sera facile, se considérant dedans, de calmer ses transports, voyant la laideur que cause leur violence; & il est aisé de juger par là qu'elle est ennemie de la Beauté.

Une femme en fureur paroît toujours moins belle,
Sa passion la change, & ses traits les plus doux
Ont quelque chose en eux de cette ardeur cruelle.
Alors qu'on la voit en courroux.

Il faut de la douceur pour captiver une ame;
Et bien qu'en une femme on souffre la fierté,
Il est assez nouveau que notre cœur s'enflamme
Aux feux d'un visage irrité.

Mais ce n'est pas la colere seule qui fait tort à la Beauté, le chagrin lui est aussi tout à fait contraire par le changement qu'il lui cause; & bien qu'il ne fasse point naitre d'aversion pour lui, il détruit néanmoins l'empire qu'elle a sur les cœurs; car encore que les personnes mélancholiques aient bien des gens de leur parti: il faut pourtant avouer que quand cette humeur sombre n'est point un effet du tempérament; elle altere toujours les traits du visage, & que c'est une chose bien différente d'être mélancholiques,

ou d'être triſtes. La premiere qualité nait avec ceux qui le ſont; la ſeconde eſt un accident cauſé par la paſſion, qui lors eſt un mouvement déréglé de l'ame, entiérement contraire à la Beauté, puiſque bien que toutes les paſſions ſoient effectivement des défauts de l'ame; il eſt certain qu'il y en a qui communiquent au corps ces mêmes défauts, comme il y en a d'autres qui lui ſervent d'embelliſſement, de même qu'en un tableau les ombres ſervent ſouvent à orner; de même en un viſage les paſſions y peuvent ſervir d'agrémens; mais la triſteſſe n'eſt pas de ce nombre; elle en corrompt toujours les charmes; & ſi quelquefois l'on voit des perſonnes affligées & chagrines qui conſervent des attraits, il eſt aſſuré que ces agrémens ne paroiſſent à nos yeux que dans la penſée que nous avons, que ſi cette perſonne eſt belle étant chagrine, ſa Beauté ſeroit incomparablement plus brillante & plus capable de toucher; ſi elle quittoit cette triſteſſe que l'on voit peinte ſur ſon viſage, notre eſprit travaille alors à ſa gloire.

Quand dans l'accablement d'une longue triſteſſe
Une femme conſerve encore des appas,
On partage ſouvent la douleur qui la preſſe,
Comparant ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas.

Mais il y en a bien peu qui ſe défendent de la violence que le chagrin fait à l'eſprit, & du changement qu'il apporte au viſage; il s'inſinue inſenſiblement dans le cœur, & changeant celles qu'il attaque il les rend ſouvent méconnoiſſables à elles-mêmes. Je ſai bien que c'eſt en quelque façon pécher contre la galanterie de dire ces vérités fâcheuſes, & peut-être me condamnera-t-on de parler à une Belle, de la fragilité de la Beauté, & de l'inſtruire de combien de malheurs elle eſt menacée, combien peu de temps elle dure. Au moins ſuis-je bien perſuadé que ce ſera la penſée de ceux qui ne ſon-

gent qu'à leurs intérêts, & qui ne regardent la Beauté que comme l'objet d'une passion aveugle.

Ces amants dont le but est de vaincre une belle,
Qui font de sa beauté l'objet de leurs desirs,
De qui les voeux & les soupirs
Qu'ils forment sans cesse auprès d'elle
Ne tendent seulement qu'à trouver leurs plaisirs,
Quand ils la traitent d'immortelle :
Ceux là me blâmeront de ma sincérité,
Et croyant qu'à flatter consiste l'art de plaire,
Ils ne pourront jamais souffrir la vérité,
Et moi je ne saurois la taire.

Je sai bien que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, qu'il y a des choses que l'on peut penser, & qu'il n'est jamais bon de les mettre au jour. Mais comme je vous ai dit que je connoissois deux sortes de Beautés, l'une passagere, inconstante, inégale, & d'une si courte durée, que l'on connoît plutôt que l'on l'a perdue, que l'on ne s'apperçoit de l'avoir possédée. L'autre qui se pouvoit conserver autant que l'on a de vie. Après vous avoir parlé sincérement de la premiere, il est temps de vous entretenir de la seconde, & de vous marquer les moyens que les Dames ont de plaire toujours en dépit des changemens qui arrivent à la Beauté, & de réparer par là le tort qu'il semble que cette premiere partie ait fait au Sexe, en lui découvrant les défauts d'une chose qu'il estime si fort.

Cette parfaite Image de la Beauté passagere que j'ai trouvée en vous, m'engage à une estime d'autant plus grande pour votre personne, que je suis persuadé qu'elle est accompagnée d'un esprit aussi docile que pénétrant. Vous savez bien, charmante Amathonte, que lors qu'on estime véritablement une personne, on cherche toujours ce qui est avantageux à la personne es-

timée. Quel plus grand avantage à une Belle que celui de l'être toujours; je veux vous en donner les moyens; & quelques disgraces qui menacent, ou attaquent votre Beauté, il ne tiendra qu'à vous de conserver l'empire qu'elle vous aura une fois donnée sur les cœurs. Vous êtes dans un âge assez tendre pour devenir la personne du monde la plus accomplie.

Déjà votre beauté, fait par-tout des conquêtes,
Et chacun à l'envi, vous vient faire la cour :
Un seul de vos regards, en l'état où vous êtes
Suffit pour donner de l'amour.

Je le connois par moi-même, que cet aveu ne vous surprenne point; il est assez peu d'Amants aussi respectueux que je le suis, il en est encore moins d'aussi désinteressés; car enfin chacun a son dessein, & la fin la plus légitime va toujours à trouver quelque correspondance à sa passion. Moi je n'ai dans les desirs que je fais que l'intention d'éternifer mes fers, sans prétendre de récompense.

Je veux trouver en vous des charmes si puissants
Que je sois à jamais engagé dans vos chaînes :
Mes vœux sont en cela, d'autant plus innocens
Que vous aurez la gloire, & n'aurez point les peines.

Mais quelques appas qui brillent en vous, ce n'est pas de cette Beauté périssable que j'entends parler. Je veux être soumis par quelque chose de plus solide. Il en est un autre dont les charmes ont bien plus de pouvoir, & dont l'empire est plus raisonnable. Le temps peut bien en borner l'étendue; mais il faut qu'il appelle du secours pour en triompher; & quand une fois une Dame est ornée de cette seconde sorte de Beauté, rien ne la lui peut enlever que la mort. Vous vous imaginerez, peut-être, qu'il soit bien difficile de l'acquerir à un autre qu'à vous; j'a-

voue qu'il faudroit un ſoin tout particulier pour en venir à bout; mais celles qui vous reſſemblent ont toutes les diſpoſitions qu'il faut pour la poſſéder au plus haut degré, ſans qu'il leur en coute beaucoup. Vous n'avez qu'à le vouloir, & vous ajouterez aiſément au premier avantage que vous avez d'être Belle & jeune, celui d'une autre Beauté que tout le monde eſtime, & que ceux-là même qui ne la ſuivent pas ſont contraints de priſer.

Cette beauté n'eſt point ſujette au changement.
Le temps qui détruit tout, bien loin de la détruire;
Ne l'attaque pas ſeulement,
Et comme rien ne lui peut nuire,
On la voit chaque jour, augmenter ſon empire.

La Nature garde pourtant des regles en toutes ſes démarches, qui font que la beauté du corps, quelque fragile qu'elle ſoit, ne laiſſe pas de marquer ſouvent celle de l'ame, ſur-tout dans une premiere jeuneſſe, où cette conformité qu'il y a de l'une à l'autre, n'a point été changée par de méchantes habitudes : ce n'eſt pas que cette regle ſoit ſi générale que le contraire n'arrive; auſſi le ſecret le plus grand que l'on puiſſe trouver en ce monde, eſt celui d'acquérir ce que la nature refuſe, & de conſerver les dons qu'elle fait. C'eſt par lui que les Dames trouveront l'art d'être Belles, bien qu'elles ne le paroiſſent pas, & non ſeulement le ſecret d'être Belles, mais même celui de plaire, & de plaire toujours. Il ne faut qu'un peu d'ordre pour prouver cette vérité; & bien que quand je m'adreſſe à vous, ce dût m'être aſſez de vous dire de quelle maniere une belle perſonne doit conſerver les avantages que la nature lui a accordés. Je veux encore y ajoûter ce qu'une femme a beſoin d'acquerir quand la nature lui eſt ingrate.

N'eſt-il pas vrai que s'il dépendoit des Fem-

mes d'être belles, vous croyez bien que l'on ne verroit que des prodiges de Beauté. Ce privilege n'eſt donné à pas une, à l'égard des corps, & la nature à ſon gré diſpenſe cette Beauté.

Mais l'ame eſt en notre puiſſance,
Elle eſt belle par ſon eſſence
C'eſt à nous d'en garder les aimables tréſors,
Sans ſouffrir que les ſens, les ſoumettent au corps.

On me répondra qu'il eſt bien difficile de la détacher de ces biens qui la tiennent enchaînée, & que quelque Beauté qu'elle emprunte de ſon origine, elle eſt toujours en priſon.

Pendant qu'au corps l'ame eſt unie,
Elle eſt toujours comme aſſervie
Aux loix de ſon tempérament,
Seulement libre en apparence,
A peine a-t-elle la puiſſance
D'en combattre aucun mouvement.

C'eſt la penſée de ceux qui n'agiſſent que par le conſeil des ſens.

Mais que cette vaine penſée
Fait de tort à notre raiſon !
Et que l'ame eſt bien inſenſée,
Qui libre, agit comme en priſon.

Oui certes, c'eſt une grande erreur de s'aſſujettir à ſes ſens, & de croire ces aveugles, lorſque l'on a le pouvoir d'uſer de la lumiere; auſſi eſt-il bien extraordinaire, que quelque repentir ne nous faſſe pas éprouver la peine que l'ame a de leur obéir, & c'eſt ce qui cauſe ce combat continuel de l'eſprit avec les ſens.

Souvent que les ſens aveuglés
De leurs appetits déréglés
Cherchent de contenter la rage,

L'eſprit s'oppoſe à leurs deſirs,
Et pour éviter un outrage
D'un inquiet remords empruntant le langage
Il en trouble tous les plaiſirs.

Il faut rendre graces au Ciel, de ce qu'il y a bien peu de perſonnes qui ſoient dans l'erreur, de croire que l'ame n'eſt pas la maîtreſſe, & que ceux-là mêmes qui donnent l'empire à leurs ſens & rendent la leur eſclave de ceux qui la devroient ſervir, ne le font que parce qu'ils aiment à ſe tromper eux-mêmes.

Pour ſe mieux abuſer ils ferment la paupiere,
Et ſe plaiſant dans la priſon
Où les ſens tiennent leur raiſon;
Ils n'en veulent jamais regarder la lumiere
De peur qu'elle ne les éclaire.

Mais quelque attaché que l'on puiſſe être à cette erreur volontaire, il y a des momens où malgré que l'on en ait, on s'apperçoit que l'on ſe trompe.

Quelquefois rebutés d'un long attachement
Où les ſens abuſés d'une eſpérance vaine,
En cherchant le plaiſir, on rencontre la peine:
On commence à ſortir de ſon aveuglement,
Et rendant à ſon ame un pouvoir légitime
On apperçoit bientôt du crime
En ce qui nous ſembloit charmant.

C'eſt ce qui fait voir tant d'inconſtants; car comme pour aimer la plupart ne s'attachent qu'au dehors, & que la Beauté ſuperficielle dure peu; ils ſe voient bientôt fruſtrés des eſpérances qu'elle leur avoit données, & leurs cœurs ſe guériſſent facilement d'une flâme qu'ils reconnoiſſent nuiſible, & qui ſeroit plus durable ſi les fondemens étoient appuyés ſur quelque choſe

de plus solide, si l'esprit étoit aussi bien engagé que ses sens.

Lors que sur notre esprit, un objet prend empire,
Qu'en charmant la raison il fait naitre nos feux,
Il est bien mal-aisé de s'en pouvoir dédire,
Et de porter ailleurs ses vœux,

Aussi faut-il avouer que la Beauté du corps ne produit point ces effets ; elle sert bien de premier appas pour attirer les yeux; mais il faut autre chose pour engager une ame.

L'ame que nous avons est toute raisonnable,
Et bien que dans un corps elle ait vu des appas
S'il n'enferme un esprit qui lui paroisse aimable,
Le corps seul ne l'engage pas.

C'est donc par quelque chose de semblable à elle qu'il faut l'attacher, & il est donc nécessaire qu'il y ait Beauté plus excellente que celle du corps, puisque l'esprit ne peut être raisonnablement soumis que par l'esprit. N'allez pas vous persuader que j'aille vous tracer un portrait de bel esprit de la maniere qu'il s'entend ordinairement ; il en est parmi les Hommes comme parmi les Femmes qui portent ce titre, parce qu'ils se mêlent d'écrire ; ce n'est par ma pensée, je loue tous les esprits qui y réussissent, & ne blâme point ceux qui tâchent d'y réussir ; mais je ne suis pas d'accord que cela suffise à les rendre agréables, s'ils ne joignent les effets aux paroles.

Ceux qui n'ont de l'esprit, que pour faire imprimer
De qui le plus grand avantage
Est de sçavoir bien s'exprimer
Et rafiner sur le langage.
Ce n'est pas de ceux-là que je veux vous parler;
Mais bien de ces esprits qu'on ne peut ébranler,
Et qui fermant la porte au crime
Par leur seule vertu méritent notre estime.

Puis il n'eſt pas ſort ordinaire que les Femmes ſe mêlent d'écrire, & quoi qu'il s'en rencontre beaucoup qui y reuſſiſſent auſſi bien que les plus éclairés d'entre les hommes, ce n'eſt pas la coutume d'exiger cela d'elles, ſur tout lors qu'elles ſont encore dans la premiere tendreſſe de leur âge; & en ce qui regarde ce ſujet, il y a bien de la différence d'une belle ame, à un bel eſprit : car encore qu'une belle ame ſoit preſque infailliblement la marque d'un bel eſprit; il y a néanmoins bien de beaux eſprits, qui n'ont pas l'ame belle : c'eſt pourtant un grand avantage qui dépend de nous, & quelque diſgraciée qu'une perſonne ſoit de la nature, elle peut ſe rendre non ſeulement recommandable par ſes vertus; mais ſe rendre agréable par la beauté de ſon ame. C'eſt cette Beauté que le temps ne peut dérober à celles qui la poſſédent une fois, & qui ſçait toujours plaire à ceux à qui elle ſe fait connoître.

Quand on connoît qu'une ame eſt belle
On a de l'eſtime pour elle,
Et l'on ne peut long-temps s'empêcher de l'aimer :
Car malgré qu'on en ait la vertu ſçait charmer.

Il eſt donc bien raiſonnable de travailler à acquérir une Beauté ſi puiſſante.

Si l'on peut tout mettre en uſage,
Pour conſerver un beau viſage,
Que ne fera-t-on pas, pour une autre Beauté,
Dont les charmes heureux, plus capables de plaire
Ne ſont point expoſés à la fragilité,
Et conſervent toujours leur éclat ordinaire.

La difficulté eſt de vous expliquer en quoi conſiſtent ces attraits, & quelles ſont les choſes qu'une ame doit avoir pour être belle ; à parler ſuivant la plus pure morale, & ſans vouloir former d'idée impoſſible d'une choſe que je veux

rendre aiſée, je me perſuade que pour poſſéder ces qualités,

Il faut à la raiſon, donner un plein empire,
De tout ce qu'elle veut, jamais ne la dédire.
Jamais ne ſuivre rien, avec trop de chaleur,
Eviter les excès, de joie & de douleur;
Ces excès ſont toujours, des marques de foibleſſe,
Et ſur eux la raiſon doit être la maîtreſſe,
L'ame qui la conſulte, & ſuit ſes ſentimens,
En combat avec ſoin, tous les emportemens,
Et quoi qui lui ſuccede, ou propice ou contraire;
Elle cherche chez ſoi, de quoi ſe ſatisfaire.

Je ſai bien que cet état tranquille eſt quelque choſe de bien extraordinaire à demander à une Femme, & que c'eſt tout ce que la Philoſophie la plus auſtere pourroit exiger d'un homme conſommé dans l'étude de la ſageſſe; auſſi ne veux-je pas obliger une femme à ne point ſentir de douleur, ni à étouffer la joie; mais ſeulement à en combattre les tranſports, & ne s'abandonner à l'une ni à l'autre ſans une raiſon légitime. Par cette regle l'ame prend l'habitude d'agir avec une égalité qui a toujours des appas pour tous ceux qui s'en apperçoivent; & comme l'inconſtance & la foibleſſe ſont deux défauts dont les femmes ſont d'ordinaire accuſées, on les admire quand elles donnent des marques de la fermeté de leur ame.

Une Femme qui peut commander à ſes pleurs,
Quand un juſte motif fait naitre ſes douleurs,
Attire d'autant plus d'eſtime,
Qu'être ferme en de grands malheurs,
Eſt l'ordinaire effet, d'une vertu ſublime.

Il ne faut pas moins de force pour arrêter la violence des emportemens de la joie, qui nait d'une cauſe juſte.

La joie a des appas, qui nous sçavent surprendre,
Il faut de la vertu, pour sçavoir s'en défendre,
Ses effets sont si prompts, qu'on n'a pas le loisir,
De leur faire de résistance;
Et rien dessus l'esprit, ne prend tant de puissance,
Que ce qui cause du plaisir.

Ce seroit me croire trop critique que m'amuser de vouloir défendre les plaisirs aux belles ames, ou leur interdire la joie; je ne veux que la regler, & non pas la détruire; mais parce que la modestie est une des parties qui fait le mieux connoître la beauté de l'ame d'une Dame; je souhaite qu'elle se défende des transports d'une joie déréglée qui péchent contre elle, & font voir que l'esprit prend aisément feu. Du reste, je veux qu'une ame soit capable d'enjouement, & ne garde pas toujours un sérieux qui la pourroit faire passer pour trop fiere.

Si la fierté sied bien, en l'ame d'une Belle,
Il n'est pas toujours temps, qu'elle la mette au jour,
Et ce doit être assez pour elle,
De sçavoir s'en servir à combattre l'Amour.

Car en toutes les autres choses, elle doit garder une complaisance raisonnable, qui faisant voir qu'elle se possede parfaitement, la rend toujours agréable à ceux qui ont sa conversation; mais sur le chapitre de l'Amour, il est d'une belle ame de faire paroître sa fierté. Tous les autres crimes sont trop au dessous d'elle pour la pouvoir blesser, & elle s'en venge assez quand elle les méprise; mais d'oser lui déclarer sa passion, c'est ce qu'elle ne doit point souffrir, à moins qu'un mérite éclatant, en ayant précédé l'aveu, n'en aie séparé l'injure en rendant la personne agréable.

Quand par un vrai mérite, une ame est engagée,
Elle ne peut être outragée

De l'aveu d'une passion,
Où peut consentir la raison.

Elle doit agir bien différemment à l'égard des déclarations où le manque de mérite lui fait voir celui qui se déclare indigne de lui plaire ; car bien que l'Amour, de soi n'offense jamais la personne aimée, l'aveu blesse néanmoins une ame délicate, en ce qu'il l'oblige à quelque reconnoissance, & il n'y a rien qu'une ame parfaite en ses sentimens, doive souffrir plus impatiemment, que l'outrage qu'on lui fait en la voulant forcer à reconnoître une chose qu'elle voit au-dessous d'elle.

Pendant que sans rien dire, on aime une belle ame,
Elle ne peut jamais condamner cette flâme;
Mais comme en l'aveu de ses feux
Un cœur cherche sa récompense,
C'est avecque raison que l'ame s'en offense,
Et d'un juste mépris, elle paie des vœux
Qu'elle voit au dessous de sa reconnoissance.

Cette regle n'est que pour l'Amour, puis qu'à l'égard de l'amitié il y a d'autres mesures à prendre, & qu'il est de la générosité d'une grande ame d'avoir quelque bonté pour tous ceux qui l'aiment ; c'est une qualité qui rend celles qui la possédent d'un facile accès, & l'humeur obligeante étant toujours celle qui plait davantage; plus une femme marque de douceur & de civilité à ceux qui l'approchent, plus elle s'en fait estimer. Pour ce qui regarde les amitiés particulieres, c'est le propre d'une belle ame de ne s'y pas engager légérement & sans connoissance; mais quand une fois un motif d'honnêteté & de vertu la fait tirer avec quelqu'un, il y va de sa gloire de lui être fidelle ; & quelque disgrace qui lui arrive, elle ne doit jamais démentir ses premiers sentimens d'estime, ni lui en refuser des marques; mais bien consoler son malheur en lui

faisant connoître que le bien de son amitié n'est pas une chose qui dépende de la fortune. Je ne suis pas en peine de persuader cette vérité; il n'y a point de personnes raisonnables qui n'en demeurent d'accord; mais je m'imagine qu'on pourroit bien me demander si une belle ame doit être insensible à l'amour, ou bien si elle doit céder à ses coups. Dans son insensibilité on me dira qu'elle fait voir sa force dans sa tendresse, on me prouvera que l'Amour est la passion des belles ames, & peut-être ceux de ce sentiment seront-ils en plus grand nombre que les premiers. Je souhaiterois avoir le secret de les accorder tous ensemble, & pour dire mon sentiment avec sincérité.

L'ame de sa nature, étant toujours aimable,
Elle doit de l'Amour, être toujours capable;
Il faut de la vertu, pour sçavoir bien aimer,
Au pouvoir de l'Amour, elle peut bien se rendre,
Puis qu'il a droit de tout charmer;
Mais il est dangereux de devenir trop tendre,
Et de s'abandonner, à ce cruel vainqueur;
Il sçait avec art nous surprendre,
Et quand il regne dans un cœur,
Il le traite souvent avec tant de rigueur,
Que toujours le plus sûr est de s'en bien défendre.

Il seroit à desirer pour moi qu'il me fût aussi facile de décrire tous les avantages qu'une belle ame possede, qu'il me l'est de dire ma pensée de ce qu'elle doit faire sur le sujet de l'Amour; mais si les expressions me manquent pour en dire les Beautés, je puis bien assurer que rien ne les peut enlever à celles qui les possédent, & que dès-lors qu'une Dame a su accoutumer son ame à demeurer en l'état que je vous ai tracé, elle reconnoit bien-tôt elle-même sa félicité; & ceux qui ont l'honneur de la pratiquer s'en apperçoivent aussi bien aisément, & d'ordinaire aux dépens de leur liberté, il ne faut qu'une

conversation d'esprit, où l'ame se montrant par les paroles étale des appas si puissans, que l'on prend plaisir de nourrir les feux qu'ils allument.

Un aimable entretien, est un charme si doux,
Qu'il triomphe souvent du cœur le plus rebelle,
Et tel qui résistoit, aux attraits d'une Belle,
Et de l'Amour bravoit les coups,
Au discours que lui fait, une jeune merveille,
Se trouve engagé par l'oreille.

Et en effet les objets ne nous plaisent qu'autant qu'ils nous savent parler, & si l'on trouve des charmes dans les yeux plus que dans tout le reste du visage, ce n'est que parce que leurs regards semblent nous expliquer les plus secrettes pensées de l'ame, & que souvent ils leur servent d'interpretes.

Que les yeux parlent bien, quand il faut mettre au jour
Une secrette ardeur, & que leur doux langage
Se trouve d'un utile usage
Dans tout l'empire de l'Amour.

Quelque éloquens que soient les yeux, ils n'ont pourtant rien de beau dans leurs discours, qu'ils n'empruntent de l'ame, & leurs entretiens ne sont charmans que lors qu'ils reçoivent des graces des sentimens secrets qu'ils expliquent ; & c'est en cela qu'une ame est d'autant plus belle, qu'elle communique aisément ses beautés, par tous les endroits qui rendent le visage aimable; & de vrai, non seulement une ame est charmante par les qualités qu'elle peut posséder, mais encore parce que ces qualités donnent un certain éclat au visage dont on ne sauroit se défendre, & c'est ce qui fait dire que les beautés de l'ame se divisent en deux sortes, les unes sont internes & ne se manifestent qu'avec le temps, les autres sont externes & frappent les

yeux

yeux malgré les obſtacles que le corps ſemble y apporter. Les premieres Beautés ſont des dons de l'ame, les ſecondes en ſont des ornemens, & ces ornemens ſervent à embellir auſſi le corps : je ne veux que vous donner un exemple de cette vérité pour vous la faire voir, de crainte que la preuve quoique facile ne devint ennuieuſe par ſa longueur; la généroſité n'eſt-elle pas une vertu de l'ame ? Sans doute qu'il en faut demeurer d'accord, & moi je ſoutiens qu'une ame généreuſe ne fait jamais une action de magnanimité que le corps n'en reçoive quelque ornement dont tout le monde s'apperçoit, & de vrai il eſt conſtant

Que dans une action de généroſité,
Où la grandeur d'une ame, éclate toute entiere;
Le viſage eſt orné, de certaine lumiere
Qui vient augmenter ſa Beauté.

On peut dire de même de toutes les vertus de l'ame; car puiſque le corps en fait faire paroître tous les mouvemens; dès lors que l'ame eſt belle, les mouvemens ne pouvant être que beaux, il s'enſuit infailliblement qu'ils apportent quelque agrément nouveau au miroir à travers lequel ils ſe repréſentent; le viſage eſt ce miroir, & comme la Beauté ne produit point la laideur, il eſt vrai de dire que la Beauté de l'ame paroiſſant ſur le viſage, elle en augmente les appas. C'eſt donc un ſecret infaillible d'être Belle que celui d'acquérir ces vertus qui rendent l'ame parfaite; & puiſqu'elle eſt incapable de changer, au moins par ſon eſſence, c'eſt aiſez de régler les habitudes pour ſe mettre en état d'être toujours Belle, & de plaire juſques au tombeau.

FIN.





